



Au service de l'Allemagne

Maurice Barrès

LIREGRATUITEMENT.COM

Au service de l'Allemagne

Maurice Barrès

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

MAURICE BARRES

DE i." \< \l' MU. M! \m. USE

AT

ERVIGE DE L'ALLIAI

\ -i i vil LE ÉDITION

l'Mils

ÉMILE-PAI L FRÈRES, ÉDITEI KS

100, lt I l Di FAI Bo1 RG-SAIN1 HONORE, 100

M \< I B»VLVAI

Justification du tirage

AVAXT-PROI>OS

Pour bien entendre ce livre, il faut savoir tju'il est un commencement cl un épisode.

/ n épisode détaché d'une œuvre à laquelle je me préparais alors même <jue jJ ignorais dex <>ir, un jouTj F entreprendre.

Ce a est p< nul à dire que ce livre soit un fragment. Il contient, comme on le verras toute l'aventure du jeune bourgeois alsacien à la caserne allemande. Mais ce grand drame

II AVANT-PROPOS

moral n'est lui-même qu'une scène dans la longue tragédie qui se joue sur le R/in entre le Romani s me et la Germanie.

Au Service de l'Allemagne représente un moment dans la vie éternelle de nos Bastions de l'Est.

Les populations d'Outre-Rhin ont envahi vingt-huit fois la France ; un homme vit assez pour assistera quelques engagements,, mais quelle qu'en soit l'issue, il ne peut rien préjuger quant au résultat d'une guerre dont l'origine appartient à la préhistoire.

Cette querelle pour la possession du Rhin ressemble assez à la lutte entre le soleil et la pluie qui se perpétue d'alternative en alternative.

Il peut arriver, par telles ou telles vicissitudes de la politique, que des maîtres d'un sang étranger nous soumettent, mais il ne dépend

w \ nt-PROIM - ni

point des vainqueurs que le sang du vaincu soit modifié.

Les épisodes <\uc je publierai successivement feront voir la constance du caractère de nos marches sous les changements de physionomie que leur impose lu fortune guerrière.

Ceci dit, on comprendra pourquoi nous avons donné tant de développements aux chapitres sur la montagne de Sainte-Odile. J'aurais pu les intituler ouverture, si ce titre n'avait risqué de pa-

raître prétentieux. Ils président à toute la suite de ces petits volumes dont Usiment pur avance l'esprit.

Je crois de moins en moins à l'efficacité de tes explications didactiques. Quand un logicien de grand talent nous oblige à Yécouter, il nous

a la ruine de sa supériorité plutôt </u'it ne nous

persuade. Il faut mettre dans les esprits des germes des faits si forts <ju'ils grandissent

!\ WVNT-PHOPOK

d'eux-mêmeSj après (pie nous nous sommes lus. Si l'on veut sentir ce qu'il y a de réel dans l'idée de patrie, de (quelle manière notre nation française s'est constituée et comment elle pourrait périr, quels services elle rend à chacun de nous et jusqu'à quel point sa diminution diminue le plus modeste citoyen, qu'on jette les yeux sur cet ouvrage.

Je n'y parle de rien que je ne connaisse.

J'aurais pu donner ça et là, dans mon récit, un coup de pouce pour produire, de l'effet ; je respectais trop mon sujet pour chercher rien d'autre (pie la justesse (lu sentiment et du mot .

Si les Allemands me font l'honneur de me lire, ils sont prévenus (pie l'auteur, étant un Lorrain français, juge nécessairement toutes choses par rapport à la Lorraine et à la France.

Aux frontières de l'Est, ma petite nation, à

WANT-PROI'M-

travers les siècles, a joué un rôle principal dans cet antagonisme de races où je suis à mon tour un modeste combattant. J'écrivais, il y a quelques années : « Ce sera l'honneur de ma carrière d'écrivain si je puis, un jour, apporter plus de lumière sur les magnifiques luttes rhénanes, lutte entre les intelligences et dans chaque intelligence, »

(Haëlines-sur-Moselle, 191

le SERVICE DE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE PREMIER

1 \ PA1 S ((\ \ ! -|.i III û M BM1 lu . l'

J'ai passé le mois de septembre 1902 chez un ami d'enfance, le comte d'Aourv, dans la Lorraine annexée. C'est sur le triste étang de Lindre, auprès du promontoire boueux où les masures de rarquimpol survivent à la ville romaine de Decem Pagi.

Bien que je sois averti sur un grand nombre de pays lorrains, nul ne m'attire davantage que cette région des étangs lorrains.

De deux manières, par son délaissement et par sa délicatesse épurée, elle exerce sur mon esprit une véritable fascination.

Ce qui frappe d'abord sur notre plateau de Lorraine, ce sont les plissements du terrain: ils se développent sans heurts et s'étendent, largement. De grands espaces agricoles, presque toujours des herbages, ondulent sans un arbre, puis, ça et là, sur le renflement d'une douce courbe, surgit un petit bois carré de chênes, ou quelque mince bouquet de bouleaux. Dans les dépres-

sions, l'herbe partout scintille, à cause de l'eau secrète, l'on voit des groupes de saules argentés Nulle abondance, mais quel goût!

La vertu de ce paysage, c'est qu'on n'en peut imaginer qui soit plus désencombré. Les mouvements du terrain, qui ne se brisent jamais, mènent nos sentiments là-bas, au loin, par delà l'horizon ; ces étendues un1*-

i \ PAYS Ũ w II « m D -i mil RGK

formes d'herbages apaisent, endorment n Irritations; le- arl
lairseméa sur le I

riel bleu semblent des mots de sympathie (jiii coupent un demi-sommeil, et les routes oJument droites, dont les grands peupliers courent à travers le plateau, y mettent une légère solennité. Nul pay^ ne ^e prête \antage à une certaine méditation, triste et douce, au repliement sur soi-même. C e>l le, peut-être, c'est en tout cas d'une (lémorale et d'une précision sensibles à, lui qui se choque di effets et do là

Mu- pourquoi cette atmosphère de d <jui enveloppe la terre Lorraine? I arbres \ son! pencb depuis leur

\\i->" par un vent tjiii diminue la talion. On se croirait sur de hauts plateaux. nts mètres au moin-. Pour résister à ntinuel balancement, les fermes, le-

'l AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

chaumières ont été construites basses, écrasées. C'est un consentement de tous les objets à la mélancolie.

Dans cette région, les étangs sont nombreux; on les vide, les pêche et les met en culture toutes les trois années. Il y en a cinq

grands et beaucoup de petits. Leur atmosphère humide ajoute encore une sensation à cette harmonie générale de silence et d'humilité. Leur cuvette n'est point profonde; çà et là, jusque dans le centre de leur miroir, des roseaux et des ioncs émergent, qui forment de bas rideaux ou des îlots de verdure. Sur leurs rives peu nettes et mâchées, l'eau affleure des bois de chênes et de hêtres. Et nulle chesnaie, nulle hêtraie je dirai mieux — tant est frappante la grâce de ces solitudes — nulle société féminine ne passe en douceur et en perfection de goût, ces lisières où il y a toutes les variétés de

o \ El 'Ill o SUBMERG D

l'or automnal avec des courbes de branches infiniment émouvantes.

Ouand le soleil s'abaisse sur ce- déserta d'eaux et de bois, d'où monte une lé odeur de décomposition, je pense a\ec piété qu'aucun pays ne peut offrir de telles réserves de richesses sentimentales non exprimées.

Il \ a dans ce paysage mie sorte de beauté le, une vertu sans expansion. C'est triste et fort comme le héros malheureux iju'.i célébré Vauvenargues. Et les grandes fumée- industrielles de Di qui glissent,

m I 3sus d arbres d'automne, sur un

l'un bleu pâle, ne gâtent rien, car on dirait d'une traînée de désespoir sur une lion romanesque de la \ ie.

I «a pensée historique (jui - i je de

tu lorrain s'ac< ord île poésie. Ici.

deux civilisations, l'allemande et la française, prennent contact et rivalisent; les deux génies, germanique et latin, se disputent pied à pied la possession des territoires et des âmes. Par une chance à la fois détestable et bienheureuse, je vis ma courte vie lorraine précisément dans une période où la bataille, sur ce point géographique, est de plus grande conséquence qu'elle ne fut depuis quatorze siècles. Le sort, en me faisant naître sur la pointe demeurée française de ce noble plateau, m'a prédisposé à comprendre, non seulement avec mon intelligence, mais d'une manière sensible, avec une sorte de volupté triste, le travail séculaire qui pétrit et repétrit sans trêve ma patrie !

Dans cet automne je suivais, instruit par le savant M. Pfister, la frontière linguistique. J'ai dû constater qu'elle s'était déplacée au bénéfice de l'Allemagne. D'antiques terri-

i\ P.\YS '< w II (III)> M BMERGI ~

loires welches commencent à parler ol lo mand, sous les dures mesures administratives des vainqueurs. Les étangs fie Lorraine, jui tirent avec leurs fosses peu profond.et leurs frêles roseaux un obstacle de quasiècles à la Langue allemande, voient aujourd'hui des enfants, préparés par Fanli(jue culture de Met/, qui baragouinent les mots insensés de la Germanie, oui, des mots dénués de sens profond pour des W elchi

(-es populations welches qui, à travers les siWles, sans discontinuité, axaient parlé la tin et puis français, ne peuvent pas supporter I contraintes de l'annexion. Elles sont parties en masse, dès [87] et. chaque année, feontinuenl à s'expatrier. Ce vieux pays cel-

ti(|ihi el romain se \ ide de la France. I

' pas assez dire ; but de lonj is, il

devient un désert. Les Allemands, qui se

pressent en Alsace, hésitent à s'installer dans cette Lorraine où ils se sentent étrangers et perdus. De nombreux villages sont tombés de six cents habitants à trois cents. Et tandis que les industriels amènent des milliers d'ouvriers italiens, voici que les fermiers embauchent des équipes de Polonais (i).

J'ai pu le bien voir, ce grave dépérissement de la Lorraine annexée, parce que le beau- frère de mon hôte, un jeune homme de vingt-cinq ans, grand chauffeur, avait l'obligeance de me promener sur toutes les routes.

A deux lieues de Dieuze, du côté de la France, nous visitons souvent l'antique petite Marsal, qui fut bombardée en 1870.

Rien de plus douloureux au milieu de l'immense plaine que ses murailles à la Yauban,

(1) Voir la notr I, pa<re 269.

I n PA1 - f(\\ | I < in > -i BM1 KGB <|

déclassée^, niais intacts, et auxquelles le

temps n'a point donné le pittoresque, L'apai-

lement par le pittoresque iju'il y a par exeni-

lans une ruine féodale. On n'a pas pris

souci de rien démolir ni combler: le eouver—

bernent a vendu L'ensemble des fortifications, inoyennant trente mille marks, à La \ille. qui

les loue comme elle peut pour des jardins et

pâtures. Des poules y courent, un i beau croasse à deux pas.

De onze cents habitants qu'elle comptait avant la guerre et dans ce chiffre n'entrait Bbint la garnison), Marsal est tombée à sii benls. L'hôtelier a\ec qui je cause et qui installé dans la « maison du commandant de blace, » Nient d'acheter pour trois mille marks fort d'Orléans, o un énorme corps de bâtiment avec seize iïu dont deux d'é-

tangs. Oo ne bâtit plus à Marsal, et qu'une maison brûle, on ne la relève pas. De-ci dc-là.

le long des rues, je vois des ruines recouvertes d'or lies. Mais ce (jui serre le plus le cœur, c'est peut-être de reconnaître toutes les formes de l'ancienne vie modeste, aimable, à la française. N'est-ce pas ici la Place d'Armes, avec les débris du carre de lil-leuls où, le dimanche, la musique militaire rassemblait la population ') ,J'arrête un petit garçon. Une jolie et intelligente ligure du pays messin ; beaucoup de douceur, très peu de menton et la voix grave.

— Savez-vous l'allemand:' lui dis-je.

— Pas beaucoup.

- — Ne le parlez-vous pas ?

- — Des fois.

Gomme je l'aime, ce a des fois » si lorrain !

Comme il m'altendrit, ce sage entant perdu sous le flot allemand, petite main qui dépasse encore quand notre patrie com-

mune s'en* gioutit î

I\ PAYS C< W ELI III » SI BMERGE I I

Tout nie crie que la raison deutsche, en travaillant à détruire ici l'œuvre welche> diminue la civilisation. Et, par exemple, les édifices militaires français du XVIII^e siècle, tels qu'on les voit à Marsal, avec leurs façades blanches et graves, avec leurs proportions

gantes et naturelles, qu'on les compare aux abominables et coûteuses casernes qui, non loin de là, dominent Dieuze : il apparaît jusqu'à l'évidence que chez l'Allemand la culture demeure encore barbare.

A Marsal, rien ne parle que de la Prusse< une autre ville dans notre voisinage me fournissait des sensations plus lorraines. Je

rler de Kœnigsbourg, aujourd'hui Pöhltingen

La seiche Marsal, jadis poste romain et

hier | peut être dite une guérite

militaire. Elle n'eut jamais d'autre vie que

' veilleurs éti Mai- Pénétrai]

em M'aiment une plante de notre sol. Son

lité fut tout indigène. Jusqu'en 1791, elle était le chef-lieu d'une seigneurie passablement importante. Aujourd'hui encore, assise allègre et forte dans sa déchéance, elle semble un bon arbre dru, dont les racines, à chaque saison, descendent davantage une vieille pierre tombale écussonnée.

Quand on arrive par la route de Phalsbourg, soudain, — au milieu des prairies des saules et des sureaux où la Sarre serpente — la dure, la guerrière, l'étrange Fénétrang< se dresse comme une tour. Elle garde la discipline de son antique fossé disparu, et, sui les bords sinueux, mais très nets, du ronc qu'elle forme dans ces beaux herbages, or distingue encore ça et là, domestiquées poui d'humbles usages, les guérites de sa muraille Le château, bien qu'en pourriture, écrase d(sa haute masse tout le pâté confus des maisons : ses fenêtres sont à demi bouchées de

| \ PAYS << W ll.flli: >> SI l'.Ml RG1 I •»

triques ignobles, mais leur style Renaissance

ritéresse ; ses murs sont lépreux, ils gardent u moins de beaux mouvements el se renen! comme des poitrines ou des boucliers.

J'aime <jue, morte, celle seigneurie tienne pcore debout, Mais je goûte en vacance la olupté de m'altendrir, et, si je liane par un roid matin d automne, — à I heure où les nartcaux retentissent sur les cuves de venn n ire pour assurer les douves et (jue les biens aboient leur allégresse de partir pour x chasse, — je m'en-chante surtout <|uc celte élite ville avoue la faiblesse des forces dont idis elle fut si vaine. Au Nord-Ouest, les unifications de Pé-nétrange n'ont été touchées ue par le temps : sous le ciment qu'il a étaché, apparaissent de misérables pierrailles, t l'on s'assure qu'un boulet n'eût fail du »ui qu'une poussière.

< iir ville dans son remparl ruineux, c'esl

une petite vieille qui garde trop longtemps une robe de dentelles souillées et déchirées. Les toitures à hauts pignons de ses tours sont couvertes de tuiles plates, d'un brun rouge noirci par

la mousse ; en s'affaissant inégalement, elles ont formé les bombements les plus délicats, et Fénétrange semble porter au col ces ruches que les femmes tuyautent avec des fers chauds.

J'ai essayé de reconnaître le château : m cour intérieure, de belle proportion, est déshonorée par le fumier, et six familles y étalen leur malpropreté. L'élégante chapelle dei sires de Fénétrange est devenue l'étable de; porcs, et l'agitation de ceux-ci empêcha qui je lusse l'épitaphe de ceux-là.

C'est quand il flotte au ciel des lambeau: de nuages violets qu'il fait bon visiter Fénétrange. Cette atmosphère de deuil est fré quente sur cette région de la Sarre, voisin

I \ PAYS ((WE1 (III" »• -i BMERG1 I 3

des Landes incultes et des pauvres forêts que l'on nomme la Sibérie alsacienne.

Mes liotes allaient souvent chasser, fort loin de Lindre-B iux environs de Nieder-

Stinzel. Je les accompagnais à cause dos ves- [u'on v voit du château de Géroldseck. pauvres pierres n'ont plus de forme ni d'histoire ; mais, par la manière dont les cuire un p silencieux et triste, «'Iles hyperesthésient en moi celte rêverie sur Thismusique de vie el de mort, cette vue nette de l'écoulement des siècles et de leur dépendance, qui deviennent toute mon Ame sitôt que je pénètre eu Lorraine

I ;i ruine repose solitaire sur un tapis de verdure, au centre d'une large cuvette, donl les pentes douces portent des vignes ci des

I i jsés quelle a remplis d<

combres ne font plus qi- une légère dépn

ii circulaire, <>ù l'on \oii briller

l() W SERVICE DE L'ALLEMAGNE

comme dans les ornières d'un char. A quelques mètres, l'étroite Sarre coule à pleins bords, au ras de la prairie.

Jamais je ne vins à Géroldseck qu'il n'y eût dans le ciel une traînée de pluie. Les chasseurs partis, je demeurais indéfiniment à écouter cette vaincue, qui peut paraître sans voix et sans mémoire. On ne sait rien de notable sur cette ruine de frontière. Je l'aime comme une belle insensée, comme tels vers insensés qui n'ont pour eux que leur rythme :

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, Le prince d'Aquitaine à la tour abolir...

Dans ce décor, je me répète que Chopin naquit d'un Lorrain et d'une Polonaise, Hugo d'un Lorrain et d'une Bretonne, Claude déliée d'une longue suite lorraine. On nous croit l'âme glacée, moqueuse. C'est qu'on nous juge sur la discrétion de notre cœur.

I \ l'W^ « VVELCHE » SUBMERGE \~

Mais un écrivain, un peintre, un musicien, les plus chargés de poésie qu'il y ait en France, vivent de nos manières de sentir. Nos deux princesses malheureuses, Marie Stuart et Marie-Antoinette, passent en fier romanesque toute- les héroïnes et ne cèdent, elles-mêmes, qu'à la sainte gloire de Jeanne. — \insi notre orgueil se satisfait silencieusement à constater que notre eau souterraine alimente les plus fameuses nappes de la vie héroïque.

Mêlas ! quel malheur, si le ilôt barbare vient gain* notre mélange gallo-romain, et. si le juste dosage que l'infiltration germanique avait respecté, maintenu pendant quatorze siècles, doit être vilement chargé d<> barbarie !

Quand je pense à la tour de Géroldseck, b Fén étrange, à Marsal, à Phalsbourg, — petites villes rondes, cernées dans leurs remparts,

18 \l SERVICE DK I, 'ALLEMAGNE

qui ne sont guère plus hauls que la margelle d'un puits, — je les vois vraiment, ces forteresses lorraines, comme des puits qui plongent dans le passé. Si loin que j'aïlle puiser, que ce soit dans la pure cité gallo-romaine ou dans le château féodal, dans la forteresse de Vauban ou dans la citadelle française du \t\' siècle, je trouve le goût latin mêlé d'une proportion infime d'allemand. Or, voici qu'on veut empoisonner, combler ces antiques sources de ma race.

CHAPITRE II

it.MIMIlf DI l\ I \MI l SI MEFIANCE iniiUMM'

J'étais venu à Lindre-Basse sans un projet is d'études. Mais après deux semaines que je ^ne prêtais aux mortelles tristesses du paysage, je fus nécessairement conduit à observer la guerre que la France et l'Aliène, la tradition latine et la tradition çermanique, se livrent éternellement dans cette ((marche ». Depuis la maison de mes hô1

tg le Ilot d'outre-Rhin tout envahir et tout ruiner. Pour me soustraire à cette dépression française pour sortir

du vague, j'entre dans le monde des petits

faits significatifs.

20 AL. SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Au début de l'année 1900, le gouvernement impérial a substitué au code civil français, qui régissait depuis un siècle l'Alsace Lorraine (et aussi les pays allemands sur la rive gauche du Rhin), un ensemble de dispositions communes désormais à toute l'Allemagne. Je me proposai de rechercher si cette nouveauté (qui est à peu de chose près le code prussien) modifierait sensiblement les mœurs, l'orientation, ce l'âme » enfin, des pays annexés.

Mes hôtes me servirent de peu. Aoury aimait le climat, les grandes plaines et la population si fine et raisonnable de sa Lorraine natale, où son esprit réaliste et dégoûté de toute emphase s'accordait, mais la mesure des passeports, pendant une longue suite d'années, l'avait tenu dehors. C'était seulement le second automne qu'il revenait à Lindre-Basse. Il ne connaissait plus l'état

LEGITIMITÉ DE LA MEFIANCE LORRAIN!

M

Jes choses, et d'ailleurs il songeait moins à observer qu'à ne pas se faire remarquer. Il ignorait plus qu'on ne saurait croire la langue et les principes des vainqueurs. — Disons-le en passant,

cette ignorance commune à tous les Lorrains est Tune des causes (lui font leur sujétion plus complète que celle jdes Alsaciens. Les annexes du pays messin se croient, bien plus encore que ce n'est exact, livrés au bon plaisir des Allemands. Ils ne savent pas comment résister sur le terrain légal. En outre, ils éprouvent une répugnance pr« que exagérée pour tout ce qui leur semble de la bravacherie. — A Lindre- Basse on se donnait pour première loi de vivre en bons termes avec le Kreis- Director. On n'y trouvait point de difficulté : les administrateurs allemands, par tempérament, sympaihisenl avec les o clasfi - élevées » et, par me, ils se proposenl de les gagner à la

aa U SERVICE DE I." \1.LEMVG\1

germanisation. Parfois il fallait loger ai château et recevoir à table des officiers en manœuvres. On admirait leur formation aristocratique, en même temps qu'on raillait leur manque général de goût.

A Lindre-Basse, comme dans toute cette Lorraine welche, on vivait exactement la vie provinciale française, qui reçoit de Paris sa principale animation. Mme d'Aoury, bien que née Provençale, était la plus vivante et la plus gracieuse des Parisiennes de vingt-cinq ans. Elle possédait, tout juste pour s'en parer devant les Français qui venaient chasser à Lindre-Basse. le petit vocabulaire sentimental que certains romans nous fournissent sur les pays annexés. Quant à son mari, qui n'aimait pas la République, il se plaisait à relever devant ses botes ce qu'il y a dans l'esprit aristocratique allemand qui favorise les intérêts d'un propriétaire terrien. Ce n'était point

I.M. II IMI i \. 1)1 I. \ MKI I \\\(I I.Dilli \IM

ii h il se ralliât le moins du monde à la civilisation germanique, mais, bien au contraire, il était si prisonnier des formules françaises tm'en Alsace-Lorraine, il continuait son perinage de Français d'opposition; il y cher- < finit, sans plus, des arguments contre notre démocratie.

La remarque pouvait être juste. En ellcl, le génie démocratique français tend comm

m idéal à l'égalité de fuit entre les citoyen-. Le code napoléonien poursuit la division à l'infini des propriétés, déracine moralement lériellement nos (ils, nous limite à une Buvre viagère et supprime les familles chefs ■m si nous voulez, les influences indigi u — \u contraire. l'aïl social, selon les \llemands. c'esl de fonder, de maintenir el de perpétuer des domaines »>ù puissentl se former des - autorités sociales |

r< ul foi ces lieux communs devaient

être serrés de plus près. 11 fallait voir si cet esprit antidémocratique est saisfssable dans les articles même du code allemand. Pour me renseigner à ce sujet avec méthode, je me fis introduire chez les notaires de la région.

Je constatai (que les nouveaux maîtres tendent à créer en Alsace, — à défaut de nobles qui possèdent des privilèges précis, — des notables qui jouissent d'une influence supérieure grâce aux avantages de la fortune. Pour y parvenir, leur code fortifie la famille et la propriété terrienne. Il cherche à allonger vers l'avenir les pensées fortes des citoyens ; il favorise la reconstitution de la grande propriété en organisant les échanges de parcelles entre

propriétaires ; il écoute, respecte la volonté des morts et leur maintient ainsi une puissante activité posthume.

Un Alsacien-Lorrain ne meurt plus, comme il fut mort sous la loi française, en sachant

I i GITIMITK DE \ \ MEFIAXCI LORH UNE I

(|ur L'œuvre de sa \ie va être détruite. Si l'individu ni la société n'y trouveraient leur compte.

\ défaut de la liberté absolue de tester, le citoyen allemand trouve dans son nouveau code tout un système de libellés. Tandis que la loi française oppose mille difficultés aux fondations d'intérêt public et interdit les fondations d'intérêt privé, en Usace—Lorraine, aujourd'hui, toutes les combinaisons d'ordre privé ou public ^onl possibles. Sans doute, le Statthalter annulerait une fondation <|ui distribuerait des primes aux jeunes Alsaciens îgnant l'armée française. Mais un \lsacien-Lorrain peut prendre telles dispositions (ju il lui plaira pour assurer des dots à ses Biles, .1 ses petites-filles el à toute leur suite, pour favoriser ceux de ses descendants mâles Éui choisiront une carrière déterminée, pour maintenir son industrie ou sa propriété, pour

subventionner telles études ou tels plaisirs qu'il désigne. 11 constitue un bien en argent ou en immeubles, il prend des arrangements qui rendent l'aliénation impossible, il nomme un conseil d'administration, et voilà que, mort, il agira encore, plaira, déplaira, interviendra, fécondera la vie.

Une autre liberté que donne le nouveau code, c'est que par-dessus la tête de ses enfants, F Alsacien-Lorrain peut instituer héritiers ses petits-enfants, grevés à leur tour de substitutions ii-

déi-commissaires au profit de leurs propres enfants : on assure ainsi la permanence de sa propriété familiale pendant trois générations ; puis un arrière-petit-fils, si sa raison le lui conseille, prendra des mesures pour renouveler la substitution.

(L'héritier ainsi grevé est propriétaire de la succession, il en jouit ; ses droits et ses obligations sont restreints seulement dans la

LÉG1 l I M I I f :. m I \ Ml'.l I wci LORB UNI

mesure nécessaire pour assurer les intérêts du substitué. En somme, c'est une position anacronique à celle de l'usufruitier.) (i).

J'avoue que ces faits m'emplissent d'enthousiasme. Ce sont les moyens d'un magnifique drame, les manœuvres les plus récentes et les plus savantes de la grande bataille germano-latine. Après les généraux, voici les juristes en présence, et vraiment, les cartouches de dynamite les plus adroitement placées sont moins redoutables que ces ternes articles du code, pour faire sauter la vieille et solide construction française en Alsace.

Le frère «le Mmed' \om \ , M . Pierre Le Sourd,

conduisait lui-même dans son automobile.

\ voir comme il menait \iic n'admettant pas

que les voituriers ou les troupeaux le rel

dassenl dune seconde, on eût cru que ce

\ voir la note 1 1 , page 271.

jeune homme de vingt-huit ans courait à un plaisir. En réalité, les séances chez les tabellions l'ennuyaient. Je pourrais dire

qu'elles l'irritaient. Et sur mon éternelle question : a Pensez-vous, monsieur le notaire, que votre nouveau code puisse entraîner une modification dans les mœurs?... » il ne manquait jamais de couper au court avec un air et sur un ton de chef :

— Laissez donc tout cela, mes chers messieurs. La question, c'est simplement de savoir si vos gars sont disposés à prendre leurs fusils de chasse ou même leurs fourches quand arrivera le coup de chien.

La première fois, il me fit plaisir, car j'aime que les personnes irréfléchies aient du moins un naturel généreux ; mais, à la longue, il m'excéda. J'avais déjà tant de mal à desserrer un peu la bouche de mes notaires, triplement cadénassés par la discrétion de leui

i l'i.i I 1MI il Di LA Mil l \ \<i LORB UNE '>().

charge, par la méfiance de leur race, el par leur prudence de vaincus ! Je fus enchanté quand ce sympathique et insupportable cassecou refusa de passer les portes où il continuait pourtant de me conduire.

vi je suis reconnaissant à mon compagnon de m'avoir montré le pays à toutes les heures de l'automne et jusque dans les petites villes les plus délaissées, je lui ai plus d'obligation encore pour une scène où il fut absurde, niais qui m'a fait loucher la légitimité de la fameuse méfiance lorraine, («race à Pierre I. ^<>urd, je sais, ce qui s'appelle savoir, que, sur notre pays de marche continuellement écrasé, ce soi-disant défaut esl la condition même de notre existence.

Un soir, j'étais à Marsal. Après avoir longuement causé avec le notaire, je regagnai l'auberge. Le Sourd fumait des cigarettes debout, contre le poêle; dans un coin, un

jeune homme, penché sur une table, auprès de sa bicyclette, étudiait une carte. Je demandai à cet étranger quelques renseignements, non point que j'en eusse besoin, mais c'est pour moi, j'avoue cette puérilité, un plaisir triste et voluptueux, une poésie d'entendre le doux accent messin. Malheureusement, mon homme était Alsacien. Le Sourd nous interrompit pour savoir si j'avais fait « une bonne récolte ». (Mon Dieu ! comment l'admiration de quelques gardes-chasse peut-elle donner aux jeunes nobles une si sûre confiance en eux-mêmes ?) Je lui répondis que je venais de me documenter sur la situation des femmes:

— Les races du Nord, ajoutai-je, n'ont pas au même degré que nous l'idée de la supériorité du mâle ; aussi je ne m'étonne point si le nouveau code allemand a tâché de favoriser les femmes ; mais le curieux, c'est qu'au

1 ! ..I I IMIÏ II) ! I \ Ml I I \ M I LORR MM: • > 1

dire du notaire que je quitte, il aboutit involontairement à les desservir.

— \ous causiez de femmes ! Eh bien ! votre tabellion nous a-t-il dit que les Prussiens les mettent en fuite ? J'ai battu toute la ville sans rien voir que de vieux.

— ,\ous avez raison, observa le jeune Alsacien, les jeunes filles d'ici, qui sont d'ailleurs d'i^n type très sympathique, quittent toute-

ys ; elles vont chercher des place- en France. Le plus souvent, elles commencent par Nancy, d'où elles gagnent Paris.

J'ai remarqué cent fois que Le Sourd ne it pas supporter qu'on lui explique quoi que ce soit. Il port»' partout une vanité de rts-man. Sur toutes cl ses il prétend ici. protéger el trancher. — C'est une disposition, d'ailleurs, que l'on peut utilia pour se t r\i'r par lui. — Entre deux

bouffi es de cigare) te il lécida que

jeunes filles lorraines avaient raison de partir

— Grosse question, dit l'Alsacien, car beaucoup d'entre elles glissent nécessairemen dans la prostitution.

J'approuvai cette réplique et, sur de vagues indices, jugeai que c'était l'heure de rompre les chiens. Je sortis une seconde pour avertir le chauffeur d'allumer ses phares. Quand je revins, Le Sourd déclarait qu'il vaut mieux être une bonne fille à Paris que de faire des enfants prussiens en Alsace-Lorraine. Et comme nous protestions, il nous punit en élargissant encore sa pensée.

— J'estime plus, quoi qu'il advienne d'eux par la suite, les pauvres b... qui passent la frontière que les renégats qui, par peur de la Légion étrangère, portent le casque à pointe.

Le jeune inconnu se leva. Avec une émotion fort touchante et sans geste ridicule, il dit:

LÉGITIMITÉ DE LA MÉFIANCE LORRAINE

— Je suis un bon Alsacien. Dans huit jours, j'entre à la caserne à Strasboui_ .Monsieur, je dois vous demander de retirer les mots de renégat et de peur que vous venez d'employer.

J'en avais le cœur serré. Moi, dans un cas identique, je ferais toutes les excuses, car je verrais, à la seconde, la bataille de Woerth, le siège de Strasbourg, la séance du 3 mars de l'Assemblée de Bordeaux, les trente années d'atermoisement de la France... Les Français ne se sont pas conduits d'une telle manière qu'il leur soit permis de leur faire un seul reproche à ceux que, pour se détailler- on! sacrifiés en i s y i . . Mais I

uni n'avait pas d'imagination. Quand nous touchions à un magnifique cas de conscience, et dans un problème où toute une Nation était intéressée, il ne pensa qu'à personne.

— Sachez, dit-il, que sur aucune sommation je n'ai coutume de retirer mes paroles. Ce qui est dit est dit.

Une telle réponse prouve qu'il est plus aisé de connaître les formules de l'honneur que de connaître où est l'honneur.

Aucun des deux jeunes gens n'avait de cartes, ils inscrivirent leurs noms sur des enveloppes qu'ils échangèrent. Et l'Alsacien, par une sorte d'hommage à la supériorité française, en remettant son papier à Le Sourd, me demanda :

— Est-ce bien ainsi, monsieur?

Ah ! je vous prie de croire que dans l'automobile, je ne me privai point d'éclairer mon absurde compagnon sur les inconvénients de cette algarade. En vain me disait-il qu'un Alsacien sous

un casque à pointe, c'est pire qu'un Prussien, et que, pour le plaisir

LÉGITIMITÉ DE L' MÎM\m i: LORRAIN] 35

d'avoir parlé franc, il était prêt à toutes les conséquences.

— Très bien, lui répliquai-je ; mais vous, ^>tre beau-frère et votre sœur, vous serez reconduits à la frontière.

Mon ami Aoury était en voyage pour une huitaine de jours. Le temps manquait pour le rappeler, et d'ailleurs une dépêche néces-

sement énigmatique l'eût trop inquiété.

Parmi les botes du château, il n'y a pas une seule personne d'utile. Pouvais-je compter sur sa jeune femme, fort intelligente, mais si frivole et qu'une souri- faite évanouir ?

Où dîna-t-elle à Lindre-Basse, ce soir-là, car, dès notre arrivée, je lui- porter un mot ; la comtesse, qui s'habillait, pour la prier de me recevoir immédiatement. Elle vint me rejoindre dans un salon près de sa chambre. En dépit de ma contrariété, j'éprouvai le plus vif plaisir à la voir oerveuse, char-

AL SERVICE DE L'ALLEMVGEM;

ante, deux fois inquiète : de sa coiffure interrompue, plus, peut-être, que de ma démarche.

— Au moins, monsieur, disait-elle, ce n'est rien qui doive m'ennuyer ?

Derrière toutes ses grâces et ses puérilités, cette jeune Mme d'Aoury me laissa voir tout de suite la plus solide raison. Elle

comprit d'abord quelle mauvaise posture elle aurait devant son mari si son frère les faisait expulser.

— Eh bien î lui dis-je, votre frère pourrait exprimer ses regrets.

— Laissons cela... Votre Allemand, comment l'appellez-vous ? (elle lisait la carte a Paul Ehrmann, étudiant en médecine a l'Université de Strasbourg ») n'en jaboterait que davantage.

— Permettez ! cet Alsacien, quels que soient ses sentiments intimes que j'ignore, est, selon

LÉGITIMITÉ DE LA MEFIANCE LORRAINE

.V

moi, très respectable ; ce n'est pas lui, c'est la France entière rjui a signé le traité de Francfort. \ lions, les torts viennent de votre li re ! Si Le Sourd étudiait un peu la situation en \lsace-Lorraine...

File écarta d'un sourire ma mauvaise humeur et me ramena sur l'essentiel :

— Pierre collabore comme il peut à vos études... Ce n'est pas un penseur, (jue mon Frère, c'est un chauffeur... N'essayez pas qu'il comprenne, ni qu'il lasse des excuses; ce serait bien long. Oui, nous sommes ainsi da.i- la famille. Trois choses me paraissent plus faciles : que ces messieurs se battent. que personne n'en sache rien et qu'ils Ae\ iennent des amis.

— Mais pour se battre, il faut quatre témoins, des médecins, et voilà un secret bien exposé î. . .

— Nous fteea notre ami et M. Khrmann

vous plaît... J'ai confiance dans votre diplomatie. Amenez ce jeune homme prendre une tasse de thé avec nous... C'est impossible... Eh bien ! amenez-le se battre dans le parc. Il ne partira pas sans que j'aie tout apaisé.

— Nous revoici, lui dis-je, à l'époque d'Homère quand les déesses présidaient d'un nuage aux batailles des héros.

Nous rejoignîmes les hôtes du château qui avaient refusé de se mettre à table sans la maitresse de maison. Elle échangea quelques paroles avec son frère : d'abord elle le grondait ; mais visiblement elle ne tarda guère à l'admirer. Ils m'appelèrent. Il me dit avec gentillesse qu'il se rangeait à tout ce qu'elle et moi nous déciderions, sous réserve qu'il ne ferait pas d'excuses. Bien que son absence d'imagination représentative continuât de me choquer, je l'aimais, ce gros égoïste en smoking, parce que, tel quel, il était le frère de cette habile et

I Yi.n i\ll l É DE I \ Mil I kNCB I i »RB \IM'

noble petite créature dont le visage lumineux ne se troublait point sur un bruit d'épées.

Cependant, deux heures après, en pleine nuit et par quelle humidité, quand je filai en automobile, cette fois seul avec le mécanicien, pour relancer à Fénétrange le jeune M. Ehrmann. je pesais contre cette corvée du hasard. Ouelle dure inintelligence des au- (Hres. tout de même, chez Le Sourd si url Pas un instant, l\< n'ont pris -idération la dignité propre de M. Ehrmann, si odieu-

sement froi- \ peine ai— je pu obtenir qu'ils le nommassent sans mépris. Mon déplaisir, qui avait la qualité douloude remords, augmenta, quand, les i encore plein- des lumi le la chaleur et de l'aimable animation de Lindrej'arrivai dans la pauvre auberge où ce dt être >i dur d'être seul à remâcher une injui

11 était près de dix heures. M. Ehrmann était remonté dans sa chambre. L'aubergiste s'assura depuis la rue que son hôte avait encore de la lumière et lui porta ma carte avec deux mots. M. Ehrmann ne me lit pas attendre.

Mes premiers mots, nécessairement fort mesurés, furent pour lui marquer, ce qu'il avait pu entrevoir, que je ne m'associais pas aux sentiments de mon jeune compagnon.

Du ton le plus digne, il me répondit que la manière de voir, exprimée par M. Le Sourd, était par certains côtés généreuse, mais qu'elle supposait une grande ignorance de l'état des choses en Alsace-Lorraine.

— J'ai bien reconnu, me dit-il, l'esprit qu'entretiennent en France les Alsaciens qui ont opté.

Il s'arrêta. J'aurais voulu qu'il compléta sa pensée. Son cœur était-il donc allemand ou français ? Je ne parvins pas à le démêler

I ÉGITIM₁ I Y. DI I \ MIT! INCE I • >RB \IM. \ I

\ us nous assîmes au café : il se taisait et m'attendait, accoudé tout près de moi sur une table. Je repris à voix basse à cause des buveurs qui nous entouraient :

— Je ne viens pas au nom de M. Le Sourd. Et -il avait l'idée de me remetti

int ■ puis vou- dire que je déclinerais

fiance. Mais je \o'\< de grands incon- ; qu'une telle affaire, plus péni- ; i -te que _ r ive, ait àcs sur

— Permettez! me dit-il. — et ses veux ient l'éclat fort de La jeunesse et de la onté, — si l'on est traité de lâche et que

l'on ne relève pas l'injure, L'insulteur, tiers et l'insulté lui-même peuvent croire que !St lâcheté. Monsieur, j'ai droit à une renntre sérieuse ou à des excuses. Et Bi j avais je préférerais une renconû m'inclinai.

— Vos témoins xposeront votre revendi-

cation. Vous trouverez devant vous un galant

homme. Mais précisément parce que l'on vous tient pour tel, je n'hésite point (c'est 1 but de ma visite) à vous demander un véri table service. Un service, non pas pour votre adversaire, qui se débrouillera, mais pour une femme et pour moi-même. Le comte et la comtesse d'Aoury, de qui je suis l'hôte, sont très attachés à leur Lorraine. C'est un sentiment que vous comprenez. Que les propos de leur beau-frère soient connus, leur expulsion en sera la suite ; la mienne aussi, j'imagine. Si mon ami Aoury n'était pas absent, c'est lui qui vous adresserait la demande que je vous sou mets au nom de sa jeune femme : couvrez d'un prétexte votre querelle avec M. Le Sourd; tâchez que rien ne transpire du caractère exact de cette scène. Il est facile d'inventer une fable. Dans beaucoup de cas, deux adversaires font cet accord.

i i (.i 1 1 m 1 1 1 ni: r \ \ti;i i \n< i: i - >RB \im

M. Khrmann n'était préoccupé que d'être correct et de forcer l'estime. Avec cette magnifique confiance qui réussit aux jeunes gens, mais à quoi, passé la vingt—sixième année, nous sommes presque toujours contraints de renoncer, il se mit entièrement dans mes mains.

Nous convînmes, en baissant de plus en plus la voix, qu'il allait se procurer deux lémoins d'une discrétion certaine et que, dans deux jours, il arriverait vers le dix heures du matin au château de Lindre-Basse, où il serait mon hôte, pour que, d'une manière «ui de l'autre, on y réglât celle Fâch< histoj

CHAPITRE III

1 SE PARISIENNE in \l .S M E— 1 oRB MM

Deux jours se passèrent à Lhadre—Basse, sans que personne, en dehors de Mmed'Aoury, eut un soupçon de l'aventure. Le Sourd ramena lui-même de Nancy des épées, des pistolets et deux jeunes Parisiens accourus pour lui servir de témoins, ('/est à \ane\

aiement que nous prîmes le médecin, car il eût t'vt»; malhonête de compromettre dans cette affaire aucune personne du paysannes

Le mercredi matin, réunis tous quatre autour d'un feu de bois dans un salon du rez-de-chaussée, nous attendions M. Ehrmann, qu'une voiture du château était allée prendre

A 6 Al SERVICE DE L' ALLEMAGNE

à la gare. Heureux d'une bataille, Le Sour et ses deux témoins s'ébrouaient comme s'i étaient nés pour mordre et pour déchirer ; ils s'amusaient à se porter a tour de rôle dans leurs bras et faisaient mine de se jeter par la fenêtre.

— Pierre, disaient-ils, j'espère que tu vas lui donner un joli coup d'épée, à ton Allemand querelleur.

Je fus enchanté, quand le bruit des roues sur le gravier du parc les interrompit.

Selon le désir de Mm< d'Aoury, je reçus au perron M. Ehrmann. A ma grande surprise, il n'avait avec lui qu'un seul ami. Il me le présenta.

— M. le docteur ANerner... Le second témoin, sur qui je comptais, est depuis deux jours dans la montagne ; on n'a pas pu le rejoindre... Vous vouliez le secret, je n'ose madresser à personne d'autre... En Alsace-

i \ | PARISIENNE IN ALSACE-LORBAINÉ \~

Lorraine, c'est une des tristesses, nous sommes obligés de nous défier. Mais vous ave/ bien, ici, quelque jardinier sur. un ancien soldat...

— Pardon ! lui dis-je, c'est pour moi que vous vous êtes mis dans cet embarras : si vous yconsenlez, j'aurai L'honneur de vous assister.

Je conduisis M. Ehrmann dans ma cham- . et les quatre témoins se réuniront.

Quand les chances étaient déjà fort mil une solution pacifique, une circonstance fini tout aggraver. Les témoins de Le Sourd

iraienl que leur ami n'avait pas pu vouloir offenser M. Ehrmann, dont il Ignorait la situation militaire: qu il s'était borné a formuler une opinion générale... Là-dessus, M. Werner interrompit, li s'écria qu'il avait fait -ou temps à la caserne allemande et que ■ < l'opinion >> de M. Le Sourd, parfaitement injustifiée, oflensait tous les Alsaciens. — Si

nous ne voulions pas d'un second duel, il fallait hâter le premier.

C'est parfois plus désagréable d'assister un ami que de se mettre en ligne. Celui qui va sur le terrain pour son propre compte n'a pas le temps d'avoir de l'imagination. Et s'il déteste son adversaire, il tient, ou tout au moins il cherche un magnifique plaisir.

Nous avions décidé de gagner le lieu du combat par petits paquets, pour ne pas attirer l'attention du château. Tandis que je traversais le parc au coté de M. Ehrmann, moi et les autres Français mêlés à cette affaire, nous me paraissions de fort vilaines gens, des gens à la fois corrects et injustes, ce qui est le pire. Il me semblait qu'en pourchassant un Alsacien, nous aggravions d'une manière odieuse le traité de Francfort.

Nous arrivâmes les premiers au rendezvous. C était, sur la lisière des bois du parc,

IM PARISIENNE in ILSACE-LORRAINE Jû

une allée assez large, qu'une simple porte de lattes basses séparait des champs. Appu à cette barrière et fumant des cigarettes, nous ipions le haut d'une faible ondulation.

terres sablonneuses de Lorraine sont si dures (ju'à trente mètres de no> ., cinq buufs. \achcs et chevaux attelés ensemble traînaient péniblement une charrue. Mors ce groupe laborieux, rien ne vivait sur la triste plaine. Cette terre d efforts faisait un digne cadre à pensées mécontentes : elle m'aidait si bien à les sentir que je ne doutai point qtrVlle m' provoquât chez Le Sourd un sentiment large et vague de respect pour un vaincu alsacien-lorrain.

Au dernier moment, et comme <>n llambail les épées, je le pris à part cl lui di< avec / de violence :

— S'il arrive malheur à ■ ;e garçon, je ne vous reverrai de ma \ic.

50 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

— Bah! dit-il, je suis trop bon frère pour mettre un revenant dans le parc de ma sœur.

Plutôt qu'humanité, n'était-ce pas fatuité d'homme de sport? Il se persuadait qu'un provincial devant son épée ne serait qu'une mazette. Eh bien! ce ne fut pas long. A peine avais-je dit le sacramentel : « Allez, Messieurs! y> que j'eus le plaisir de les arrêter. Le Sourd avait une piquûre au bras.

Ses deux camarades s'amusèrent un peu, tant son dépit paraissait. Pourtant il dit d'un fort bon air qu'étant à Lindre-Basse et en quelque sorte chez lui, il voulait tendre la main à M. Ehrmann, qui n'y lit pas de difficulté.

Je me hâtai de prévenir au château Mme d'Aoury. Elle revint avec moi vers le kiosque où l'on pansait son frère.

— Monsieur, dit-elle au jeune Alsacien..

(M PARISIENNE EN \l.s \CE-LORH \i.\ I. .)I

non fr<Ve s'est conduit comme un étourdi. *our sa punition, il ira se coucher, et vous nous ferez le plaisir, ainsi que votre ami, de léjeuner ici.

M. Ehrmann parut plus troublé par la tonne grâce de la sœur qu'il ne l'avait été)ar la mauvaise grâce du frère. C'était décilément un très aimable jeune homme.

Il fut convenu qu'on ne souillerait mot

levant les autres invités. On inventa toute

fable pour expliquer que Le Sourd

it foulé le poignet. Elle prêta, durant le

léjeuner, à mille fantaisies amusantes pour

es personnes qui étaient dans Le secret. Cette

ténible histoire tournait à la mystification

bateau. L'Alsacien devint tout naturel-

at i»1 héros de la journée et, ma foi, il

e méritait, car il éleva tri lisiblement le

on uY La causerie.

Dans re déjeuner, comme depuis trois

jours, M"" d'Aoury m'émerveilla par le génie réaliste que j'aperçus derrière ses grâces el ses lassitudes. Quel regard juste et

de petite bête de proie peuvent lancer de beaux yeux qui semblent faits seulement pour l'amour I Jusqu'alors, je ne l'avais vue qu'à Paris où nous sommes trop divertis pour bien apprécier les êtres. Eux-mêmes, d'ailleurs, ils y sont atténués, mal en valeur. Mais dans cette vieille ferme, ennoblie par de méchants portraits de généraux et qui n'évoque que des activités simples, une telle jeune femme, par son isolement même, prenait de l'accent. Dans la série des propriétaires de Lindre-Basse, elle faisait un épisode de beauté. Vu cours de ce repas, les ondulations de son esprit, son tact, sa souplesse en un mot, son art, que des Allemands eussent méconnu et traité de frivolité, se faisaient encore plus sensibles

M PARISIEN!*] IN ALSACE-LORRAINE

par le contrasle même qu'elle offrait avec ce jeune Alsacien, qui ne pouvait rien dire que (I amplement explique, et qui semblait même expliquer son silence, lanl. au début, il marqua fortement qu'il se taisait. On eût dil de l'un et de l'autre deux caricatures, mais chargées d'intelligence et de sympathie. Bien qu'il eût de nombreuses main d'être germaniques, M. Ehrmann ne méconnaissait point, cela se vit peu à peu, le chef-d'œuvre français qu'était celle jeune femme. Il devint même louchant, avec sa force et sa jeune raideur, d'ébahissement devant cette reine... Bientôt il eut tout à fait oublié qu'aucune autre personne fût là. Et quand M d \our\ dis ail de^ choses bizarres el charmantes, il se renversait un peu, eo riant trop fort, pendant une bonne minute Successivement, elle avail empêché qu'on parlai di^ la France, de P Allemagne, de la

germanisation, des partis politiques alsaciens-lorrains, et j'avais admiré chez un jeune homme qui, de naissance, semblait être autoritaire, voire brutal, le pouvoir se comprimer ses premiers mouvements. — C'est un pouvoir que développe, je crois, depuis trente ans, l'atmosphère des pays annexés. — Elle vit enfin qu'il fallait mettre M. Ehrmann sur l'Alsace. Comme tous ses compatriotes, il était grand promeneur. De quel air convaincu, en hygiéniste, en patriote et en poète, il disait le bonheur de marcher sous les arbres, les arbres et toujours les arbres, par d'interminables sentiers quand les feuilles sont mouillées, et que, bien couverts, nous nous sentons incapables de fatigue ! Mme d'Aoury, qui jamais ne sortait du parc, sinon, très rarement, pour une heure de voiture, assura que ces marches-là seraient son rêve.

UNI PARISIENNE EN ALSACE-LORRAINE

Au sortir de table, il nous fit un véritable cours sur les châteaux des Vosges. Il avait d'indiquer qu'en Lorraine, à défaut de burgs féodaux, nous avions quelque 9 jolies propriétés. Elles devaient plaire à M. d'Aoury infiniment plus que les ruines du XVIII^e siècle. Mais elle ne voulait entendre que M. Ehrmann et les choses de l'Alsace.

Était-ce bien la même personne qui trois jours avant me disait : — « Hâ monsieur, me je m'ennuie dans votre Est ! » — (Tant que cela, madame ? » — c'est à braire. Monsieur, à braire. » Et comme elle était nue sur celle même chaise longue, elle fit simulé un immense bâillement, qui lui permit de voir se dresser deux « lents intacts jusqu'au fond de sa gueule rose. Oui, -i bien

« gueule » qu'il faut écrire pour sensible cette divine Impression d'animalité jeune

Maintenant elle nous reprochait de ne l'avoir pas conduite à la Hohkœnigsbourg et à Sainte-Odile. Elle aurait gravi les montagnes, accepté les auberges... Soit! Je l'admirais trop pour gêner cette hypocrisie, qui n'était d'ailleurs que la magnifique mutabilité de son âme.

Depuis longtemps, les hôtes habituels de Lindre-Basse étaient rentrés dans leurs paisibles chambres ; depuis longtemps, les témoins et moi, demeurés au salon, nous nous taisions, nous digérions, nous pensions à nos affaires, que Mme d'Aoury et M. Ehrmann gardaient encore la même énergie pour célébrer la beauté, la santé et la suprématie de l'Alsace. Je crois que les deux Parisiens étaient un peu froissés. Tout ce que nous obtenions de temps à autre, c'était qu'elle nous invitât à la servir, pour baisser un rideau contre la lumière trop vive, pour

à M. PARISIENNE EN 1881 - I ORB UNE

demande un verre d'eau, pour ramasser une couverture que son petit soulier perpétuellement agité voulait de faire glisser à terre, en utilisant une mince cheville. Et c'était en l'étranger la cause et l'objet de cette ruse, d'aucun être, elle n'acceptait qu'il échappât à son influence, mais lui-ci. c'était une folie de zèle et qui _nit au sublime, quand de l'usage elle, la médecine.

, j'ai jamais pu me défendre d'une sorte d'amour mêlé d'un retour un peu triste sur moi-même, à l'égard de 3 jeunes gens que

comble la fortune. Je fais des vœux pour tous les grands favoris du sort qui n'ont dû - J'honore, je voudrais plus dieux qui pos-

sèdent la I ftmoui J | 1 eux 8 \ ec plaisir, comme

à une belle œuvre (Tart fragile, et j<' me d a 11 .m monde un
exemplaire d que

j'ai tant désiré d'être... Puisse-t-il n'être pas brisé ! » C'est avec ce sentiment de sympathie légèrement douloureuse que je regardais le jeune Alsacien. Il éprouvait la joie que tout homme a connue après une première affaire d'honneur : violent ébranlement physique qui raffermait, exalte toute l'âme et tout le corps. En outre, il goûtait le romanesque de sa situation : d'être reçu, fêté, flatté, dans la maison de son adversaire. — C'est assez tard, je crois, qu'il distingua la beauté singulière de Mme d'Aoury : au début, il se préoccupait trop des lois de la politesse française, qu'il observait avec raideur. Mais il sut peu à peu se distraire de soi-même, et, naïvement, à sa loquacité succéda le silence, puis la plus noble, la plus virile compassion tendre, quand elle parla d'une longue maladie pour laquelle on l'avait opérée.

— Pendant quinze jours et quinze nuits,

I \l PARISIENNE in ALSACE-LORRAINE 5g

j'ai tellement souffert ! Je remuais une jambe doucement et je chantais un air très bas sur deux tons. C'était insoutenable, à rendre fou- ceux qui me soignaient. Mais puisqu'il me fallait vivre avec une telle douleur, j'aurais tant \oulu qu'elle s'endormît. Uors, je lis ma douleur.

Va soudain, elle se mit à chantonner, comme elle avait dit, et à balancer faiblement sa jambe droite, tandis que de ses doux mains allongées et réunies sur son corps, elle semblait endormir un enfant.

lait un tableau qui donnait l'idée même de la faiblesse, et, pourtant, le jeune docteur lima notre pensée à tous quand il dit ;

— Comme \<>us êtes courageuse, madam

— En tout cas, dit-elle en se levant, j'admire le i ourage. Je \\c pense pas que la vie

soit ce qu'il \ a de plus précieux: j'aurais

Go \L SERVICE DE L'MJLEMAGNE

mieux aimé que mon frère se fit tuer, quo de se conduire sans bravoure, mais je suis conlente aussi, monsieur, puisqu'une aventure, où il a tous les torts, nous a permis d'acquérir un ami que tout le monde dans cette maison estime.

Je vis bien qu'elle donnait sa main au jeune homme pour qu'il la baisât. Mais il la retint dans ses deux mains, et il dit avec une profonde émotion dont elle fut déconcertée, car elle craignait le ridicule :

— Il n'y a que les Françaises pour être si généreuses cl si délicates.

Par une petite comédie qui lui était familière, elle sortit du salon en courant, en marchant sur sa robe, en trébuchant, en poussant un cri d'effroi, en se retenant à un meuble.

Les deux Alsaciens désiraient marcher. Je les reconduisis jusqu'à la gare, à travers le parc. Ils étaient enliantés, et, dans tous

i m PAHISIE.NM IN iLSA(J.-l • UIB MM 6l

eurs un voyait la fougue inernpl.

le <lcu\ jeune- >old;ils.

M. Ehrmann admirait le pays _ . sublime. le soleil couchant, de douceur et de olitude. Il dit lout cl un coup :

— Imaginez dans ce parc, en place de *l d'Aoury, un se Prussienne! Quand urine sous ce ciel bleu pâle, les mêmes bâtinents, les mêmes dessins de prairies et de

demeureraient, ce dont je doute, où seraient celte délicatess i I cette fierté qui se rident sur tout le domaine !l

des de M. Ehrmann me dévouaient enfin son cour: elles me montraient m comp ignon <lc mes y s - . un ci<»\ ant le hi supériorité française.

— \ esl ce pas, docteur, «lit-il en s'adres-

n compagnon . n'est ce pas que ' 'l Aour> . c'esl une I : •. une Pari-

■ ' . le l \ ne <lc la \ raie I Parisienne ?

Le docteur Y\ erncr n'avait pas dit trois mots de toute la journée; il appartenait à l'espèce des Alsaciens muets, excellente et aussi nombreuse que l'espèce des Alsaciens a vivacité méridionale. Il répliqua :

— J'étais un petit garçon quand nous sommes devenus Vllemands ; vous êtes trop jeune, Ehrmann, vous n'avez pas vu... moi, je me rappelle les uniformes français sur le Broglie et sur le Contades. Gela faisait une harmonie, comme la voix et les gestes de Mme d'Aoury dans une vieille propriété lorraine.

Les bras m'en tombèrent, et j'aurais voulu prier ces deux jeunes gens, le muet comme le bavard, de collaborer à mon enquête sui la transformation des mœurs aux pays annexés. Mais cinq minutes après,, la locomotive les emportait.

Je revins au château par de longs dé-

i M PARISIBNN₁ IN LL8ACB-LORRAINE 63

: je respiiiiii- amoureusement ma Lor-

ine. Je voyais avec évidence (jue les Alle-

lands i|iii n'ont pas créé ta beauté de mou

lys, on se L'appropriant, La détruisent.

i population welclie déserte la province

d'elle a humanisée, c'est une Ame qui se

tire et laisse tomber un beau corps. Ils rai-

►nnent juste, ces deux \ls;ieien- : qu'est-ce

u'un parc français, sans une jeune Fran-

pour savoir y marcher ? Et qu'est-ce

Lindre-Basse, sans cette divine fantaisie

ni vient toute une après-midi de nous en-

1c cœur?

I- dis à M d* \our\ que M. Ehrmann

imait.

— Mors, dit-elle, vous croyez qu'il

lus un peu indi e n

— Comment pou^z-vous prêter la moin- "• I n qui interprète tout

G/| \l SERVICE DE L'ALLEMAGNE

avec une si admirable noblesse? C'est in digne de vous.

— A ous avez raison, dil-elle, mais je serai encore plus sûre de M. Ehrmann, s'il ctai comme son camarade. En voilà un qui aime rait mieux périr, c'est évident, qu'ouvrir 1 bouche î Quels hommes que vos Ulemands Je suis exténuée, monsieur!

CHAPITRE IV

l.\ Gl I RRE I 11 \N< (i-\|. | I M \M)I i oN I IM I IN \ I - \ (I -
LoRH \IM

..!«■ rentraï pour l'hiver à Paris et les sou-

,ouii- de mon automne lorrain ne tardèrent

embrumer. Ce petit duel aurait pu

me laisser quelques éléments pour nies con-

■ lions, par exemple un joli récil [>i tto-

esque. Mai- je m'aperçus très vite que le-
cens .1 qui je le racontais concluaient à la
germanisation de l'Alsace, ce qui m'amenait
i des discussions énervantes. Moi-même,
(1 ailleurs, bien que je continuasse «à blâmer
I injure faite à des annexés, qui son! des
- «le la Krance en Allemagne, je pensais

(O) AL SERVICE DE L'ALLEMAGNE

avec déplaisir que maintenant M. Ehrmanr était coiffé d'un
casque à pointe. Je demeurais dégoûté de Le Sourd, mais j'avais
perdi mon premier zèle pour mon client.

Je continuai mon livre. Les notes qu(j'avais recueillies chez
les notaires lorrains se rapportaient surtout à la vie rurale. Elles
montraient un effort conservateur et aristocratique pour recons-
tituer les autorités socia les, notamment par des libertés de tes-
ter, e une tendance à rétablir la vie provinciale, er laissant cer-
taines initiatives à des groupe ments (syndicats, caisses de crédit
agricoles! Mais, d'autre part, je voyais que le despotisme de la
Prusse met des obstacles, er Alsace-Lorraine, au jeu des institu-
tions qu servent la prospérité des autres provinces d< l'Empire.
Pour continuer mon enquête e mieux soupeser les chaînes des
vaincus, ai printemps de 1903, je vins à Strasbourg.

' \ \l S ii I -J.' IRR MM 67

I arrivai à la fin d'une très belle jouri. et tout de suite, j'allai
déposer mes lettres d'introduction chez des juristes et des indus-

triel-, .le parcourus ainsi plusieurs fois fameux trottoir de gauche, qui va du Broglie à la place (iutenber^ et qu'ornent Les magaplus luxueux de la ville. Ce qui frapp» oécessairement un étranger dans ce coin de Strasbourg, où, de cinq heures à huit, la foule est la plus élégante et la plus st la moi des innombrables

officiers. Comme ils marchent raides et droi léranger, fût-ee pour les femm< Quelle magnifique tenue sans aisance '. Quel - ueil sans gentillesse! as de

e. mais surtout des vainqueurs sur le sol <!«• leur victoire. Constatation qui réconforte un ucais plus qu'elle ne l'attriste, car il voit

qu'an es trente trois u\ - dats demeurent des maîtres étran

\u milieu de Ja ville, au-dessus des vicissitudes, la noble cathédrale veille et demeure; sa continuité me rassure contre des couleurs éphémères ; elle est, au-dessus des passagères puissances germaines, une haute pensée de chez nous, le témoignage d'une conception d'ordre et de beauté, fleurie d'abord dans le bassin de la Seine.

J'allai de la cathédrale à l'Université. Ses vastes bâtiments m'inquiétaient autant ou plus que les casernes. La pensée germaine ne s'arrête jamais de faire la bataille. Ne peut-elle pas ruiner ce qui reste de la France dans nos anciens départements ? Les professeurs ne valent-ils pas pour discipliner des Ames sur qui ces officiers arrogants n'auraient, je le crois, aucune prise? Mes études autour du nouveau code m'avaient obligé à reconnaître certaines puissances de la raison allemande, et, comme il arrive si nos facultés

LA GUERRE CONTINUE in \Imi l.-l.o1tH\IM

sont ébranlées par une ('motion, ma prome-

solitaire dans Strasbourg me laiss sentir, avec une extrême force, l'embarras dr cette nation alsacienne à qui Ton pro]

t outre deux idéals. Tout d'un coup, je pensai à M. Ehrmann, comme à un navigateur perdu sur la vaste mer. De nouveau, je le jugeai un personnage énigmatique.

Dans quelle mesure était-d Français ou MIemand ' } Et tous les jeunes bourgeois «IV I — Lorraine, les dirigeants de demain/.l'eus puni, de \oir le monde des écoles.

l'appris .1 mon hôtel <pie. le samedi, les étudiants passaient volontiers la soirée, avec leurs maîtresses, dans un café-concert nommé (es \ ariétés.

I \ entrai vers neuf hem

Comme je traversais les couloir-, un grand diable ^*x ieune homme ù casquette et l\ cicatrice, un Ulemand pour sûr, aborda

tout auprès de moi l'agent de police et lui dit :

— II y a dans une loge un individu qui fume à la dérobée. Je suis assesseur. (C'est-àdire qu'il avait fait sa quatrième année de droit.) Je veux que la loi soit obéie.

Une telle démarche est fondée en raison ; elle peut se défendre du point de vue social, et je m'en chargerais, puisqu'il y a Pascal, qui, en dénonçant et poursuivant le frère Saint- Ange, agissait à peu près comme ce jeune légiste, mais, tout de même, je fus rem-

pli d'un vif dégoût, d'un dégoût si excitant qu'il atteignait à l'allégresse.

Je pris place. Sur la scène, une chanteuse disait en français ce Les petits cochons », et tout autour de moi le parterre applaudissait furieusement, tandis que le balcon huait. Une Allemande succédant à la Française, les huées et les bravos changèrent d'étage. D'où

LA GUERRE CONTINUE EN ALSACE-LORRAINE ~I

je conclus que les spectateurs étaient par

nation et que j'étais assis en France. ■' a\ pour \<>i-in de fauteuil un fort beau gaillard, très sif et placide, un blond à la peau

blanche et à l'œil bleu. Il s'occupait avec amitié maîtresse. \ cela on reconnaissait

un lieutenant. Il me dit avec orgueil

qu'il était un Haut-Rhinois, de l'Alsace <>ù l'.n boit du vin. \}u'\< il commença de me

s< n doigt tendu les des allemands.

tient de l<>n_ à pêche

idaient des liaisons, qu'ils prome—

lent devant les figures des gens du parterre, et puis, de temps en temps, ils jetaient un coup d'œil en arrière.

\ is l'un d'eux\ r le bord de -

les pieds dans le vide; il avait sur ses

iou\ un s ment ! ait

une ûtelette dont la sauce dégouttait but le

~2 \l SERVICE DE L'ALLEMAGNE

public. Parfois, un demi-ivrogne se levait et d'une voix formidable, en tendant soi verre de bière, criait : ce Prositl un tel! » K celui de qui il portait la santé, il ne le dési gnait point par son nom, mais par un sobri quet. \ quoi le camarade ainsi honoré répon dait de l'autre bout de la salle par un» lourde indécence.

Ces jeunes Ulemands manquaient de goû dans leur entente du plaisir, comme, tout ; l'heure, ce juriste dans son sentiment d devoir. On eût dit des jeunes betes qu s'ébrouent. Mais précisément la jeunesse, Tar deur adolescente colorent, enlèvent, font un noblesse, et le spectacle n'était tout a fait dégoûtant que si Ion ne voyait pas les ligures, naïvement iières de leurs sottises. D'ailleurs mon voisin et sa petite compagne, encore qu'ils protes- tassent, s'amusaient fort, et quand je leur dis que je voulais m'en

] \ GUERRE CONTINUE in 1L8ACE-LORRAINJ "3

aller, ils répondirent : c< Ça va devenir intéressant », d nu ton si convaincu que je me rappelai ce que fait chanter notre Berlioz d'après Goethe, dans la taverne <l Vuerbach : i Observez d abord! La bestialité x ; * se manifester dans toute sa candeur. » Et, ma foi, ce lui une bestialité telle qu'aujourd (mm encore, je ne puis me la représenter sans quelque émotion de joie.

\ peine mon aimable Maul-lUiinois avait— il prononcé sa phrase vraiment prophétique (et cette coïncidence un peu comique contribua, je pense, à l'exaspérer) que du premier étage in gros pain tomba, qui atteignit et renvi le chapeau de sa jeune

femme. Toute la V I le— ne se mit à rire. Quant à lui, il dépouilla sa placidité, plus vite qu'un homme u'ôti veste, el bondit hors des fauteuils. En moins d'une seconde, ru-dessus de nous, dans une loge, nous entendîmes sa voix furieuse

— Lequel de vous a jeté le pain?

La salle commença de se lever. Il y eut dans la loge un concert de ricanements. La voix alsacienne reprit :

— C'est d'ici que le pain est parti. Que celui qui l'a jeté se présente. Je le dis une dernière fois.

Nouveaux ricanements. Puis, tout d'un coup, un cri de détresse. Un homme, du balcon, c'est-à-dire d'une hauteur de trois à quatre mètres, venait s'abattre sur nous tous. L'Alsacien avait précipité l'un des Allemands.

On eût dit qu'il avait fâché une ruche. Toute la salle tournoya, les Allemands courant pour assommer l'audacieux et les Alsaciens pour le soutenir ! Quelle mobilisation ! Ah ! ce fut rapide pour que les deux nations se reconnussent et se classassent !

Deux vagues agents essayant d'intervenir, par la même occasion on leur tapa dessus.

1 \ (.1 ERF ilMI IN \l 5ACE-LORB \IM ~

Derrière les loges et sur l'escalier, la bataille fut magnifique. Elle parut défavorable aux Allemands. 11- se replièrent peu à peu vers la sortie. Dans une sorte d'élan héroïque, les jeunes descendants des Cello-Komains basent la horde germane.

()n est toujours émerveillé du peu de dégâts tragiques que font ces grandes luttes sans armes. C'est qu'on se bat dans une *

cohue qui fait comme de l'étaupe.

Les Allemands, d'abord expulsés, cherchèrent à rentrer: mais ils étaient empêchés, parce que le scandale ayant interrompu le concert, chacun se pressait pour rentrer

Moi-même, j'allais m'en aller, quand

soudain, du dehors, un gigantesque Poméranien bouscula les choses et il se pencha, empoignant

et leva le fauteuil classique, en velours grenat, de la caissière qui fuyait en hurlant. Et dans son effort le lustre du plafond, et

sous une pluie de verreries, précipita l'énorme meuble sur trois jeunes guerriers alsaciens, qui, seuls, dans l'écart de tous, lui barraient le passage. L'un d'eux s'abattit. Le furieux allait redoubler ; mais un héros le surprit d'un bond prodigieux, lui mit au cou les deux mains et, roulant à terre avec lui, sous une volée de coups de canne, s'efforça consciencieusement de l'étrangler.

J'eus un cri d'admiration. Qui venais-je de reconnaître ? Mon jeune client de Lindre- Basse, M. Ehrmann. Ah ! par exemple, qu'il fût officiellement au service de l'Allemagne et, dans le privé, un volontaire de la France, qu'il parut l'avant-garde germanique et se conduisît comme une arrière-garde française, j'en fus enthousiasmé, et, ma foi, comme toute ma « nation », je m'élançais pour le dégager, quand, du fond de la salle même (où sans doute ils avaient pénétré

Il y avait là ! CONTINU ! in L'ALSACIEN - LORRAINE ~

par la scène), les agents de police survinrent.

Nous lûmes tous jetés dehors. Je vis M. I.hrmann, qu'un agent voulait entraîner Mais un jeune homme saisit et tordit les bras du policier et commença à crier :

— Pas loi ! File! File!

Je compris bien ce qu'il voulait dire. <|iie le cas d'un volontaire serait particulièrement ve. M. Fhrmann hésita, puis disparut.

Son sauveteur, moins heureux, resta aux mains des agents. Et 1 un d eux lui disant :

— Tenez-vous tranquille, espèce de voyou !

— Comment, moi, un voyou ! répliquait il, je suis le fils du maire de T cl je roua défends bien de m'insulter.

On le traîna au poste, avec une dizaine

d'autres. L'importance «pic ce jeune homme

lissait aii.ic! ci à sa qualité sociale, en me

féjouissanl , me délivra de mon 6XCe88il en-

■y 8 \U SERVICE DE L'ALLEMAGNE

thousiasme. Nul doute, me disais-je, que monsieur le fils du maire ne soit en ce moment vigoureusement passé à tabac. Mais je vis, au scandale de quelques personnes, qu'il n'avait pas invoqué un titre sans poids, et l'on m'assura que ces jeunes gens, sitôt leur identité constatée, allaient être relâchés, sans que la police leur rendit un seul des coups qu'elle avait reçus.

Les journaux, le lendemain, parlèrent négligemment d'une rixe d'étudiants. C'est aujourd'hui le système officiel de ne rien laisser transpirer qui puisse donner des doutes sur la germanisation du pays. On veut en haut lieu qu'il n'y ait plus de question d'Alsace-Lorraine.

L'incident m'avait ému, plus qu'il ne semblera peut-être raisonnable. Mais il s'agit bien de raison ! C'est la déraison de ces jeunes soldats attardés qui éveillait mes sympathies

1\ GUERR1 (')NMMI IN ILSACE-LORRAIN1 7g

fraternelles. Je m'informai, j'appris que 1 autorité judiciaire n'engagerait rien, sans en ;i voir référé au recteur, et que le Sémit académique, c'est-à-dire le Conseil de 11 nivcrallait entendre les jeunes batailleurs.

Strasbourg esl une petite ville. 11 me fut aisé d'avoir un rapport exact de cette séan On me raconta comment, dans une v salle, avaient été convoqués les étudiants mis en cause par la police. Beaucoup de leurs

ma rades les accompagnaient, à qui il plai-

I de \cnir dire: .1 en étais, voici comment la ch< st passée. Derrière une table i

merle d'un tapis vert, les professeurs entouraient leur recteur. Celui-ci tenait sa main dans sa redingote ; il portait des che-

i\ assez I o 1 1 u - une grande barbe presque blanche et des lunettes d or. \ i ec un air digne e1 un.* figure très pâle, il commenta les iccusations de la police

8o AL" SERVICE DE l'aLLEMAGNE

— Vous vous êtes conduits comme des gens communs, d'une façon indigne de disciples de Y Aïma mater, Vite ce qui est le plus grave, c'est qu'on vous accuse de vous être colletés avec des agents et de leur avoir opposé de la résistance.

Quand il se fut assis, un jeune homme s'avança et dit :

— Je dois rendre attentif monsieur le recteur que les agents ont commencé de nous insulter. Vint l'agent qui m'a appréhendé m'a traité de « voyou ».

Le recteur se leva, les deux mains sur le tapis :

— Ce que vous dites là, pouvez-vous le prouver ?

D'autres Alsaciens se mirent en avant :

— Nous l'avons entendu, nous sommes prêts à témoigner de la vérité.

Le vénérable recteur renversa sa tête en

i\ CUEHR1 CONTINUE i\ LL8ACE-Lo1UIAIN] s!

arrière et assura sa main dans sa redingote. Personne autant (ju'un Allemand ne ^e rengorge dans l'exercice d'une liaule fonction. Il se tourna vers ses collègues :

— Messieurs, dit-il, ce que nous apprenons dans cette minute est très grave. Nous sommes à notre poste, en premier lieu, pour Faire respecter notre sainte et aimée Aïma mater et ses disciples, et il c'est pa^ possible que nous tolérions à leur égard les insultes d'un agent. Je vous propose, messieurs, de congédier ces jeunes gens pour que nous délibérions.

Toutes les physionomies graves et honnêtes des sénateurs, toutes ces figures appuyées sur toutes ces mains s'inclinèrent en ligne d'assentiment.

Là-dessus, se rengorgeant encore une fois, le recteur s'adressa aux jeunes gens, Bana bienveillance, mais d'un ton plus adouci :

— Messieurs, vous pouvez rentrer chez vous. Vous serez avertis de la suite que prendra cette affaire.

La suite, ce fut une sévère punition à l'agent de police.

Ce petit événement me renseigne, mieux qu'aucun paragraphe du nouveau code, sur l'esprit aristocratique, exactement, sur l'esprit de classe qu'il y a dans la société allemande. Je compris que cette aristocratie est fondée sur des usages et des tempéraments, bien plus que sur la lettre de la loi. Beaucoup des prérogatives de l'Université s'appuient sur une tradition sans plus : c'est de l'irrégulier et de l'incomplet, menacé d'ailleurs par les envahissements du pouvoir impérial. Il n'est écrit nulle part que l'étudiant relève d'une juridiction spéciale. En fait, cependant, ses petits délits sont d'abord portés au Sénat académique, et celui-ci excuse d'office tout ce qui

]\ GUERRE CONTINU! I\ WLSACE-LORRAJN1 s.i

peut rentrer dans la série des tapages o urne- et des ivrogneries; pour le surplus, il peut trouver des échappatoires.

Formés par notre esprit français, celui est égalitaire et qui cherche les solutions simples, Usaciens se plaignent (que dans la Loi allemande il n'ait toujours pu être ce pour l'arbitraire.

Qu'ils croient voir de L'arbitraire, cela déjà peut iter. Mais je crains davantage la

ssité pour eux d'être hypocrites. Je ne blâm la manière dont ces jeunes \lsa-

- ont esquivé les conséquences de la lie tics Variétés : je préférerais, toutef que leurs i>o;iu\ instincts de soldais ne fussent sairementl mêlés d'habilet La responsabilité de cette diminution morale û'incombe pas aux Usaciens, mais tout entière ui\ circonstances où lis virent depuis trentears. L.i guerre franco-allemande continue

<s | Al SERVICE DE L' V I l.MM VCM

en Wsace-Lorraine. Les misères de la guerre ne sont pas seulement celles qu'a gravées notre compatriote Callot. 11 y en a qui se voient avec les yeux de l'esprit.

I n soir que, pour la centième fois, j'essayais d'établir un diagnostic d'après les notions que j'avais recueillies sur le corps des nations alsaciennes et lorraines, il m'arriva de rencontrer soudain M. Ehrmann, et cette courte vision ajouta encore à mes incertitudes. Le casque sur la tête, le jeune homme sortait de la caserne d'artillerie (sur la place d' Vusterlitz) avec d'autres soldats. \os regards se rencontrèrent ; il ne fit pas mine de me reconnaître, quoique mon premier geste vers lui fut assez sensible ; et certainement il presse le pas. Je m'arrêtai de l'aborder ou même de le saluer. Pourquoi ? Sa gêne, sa hâte, sor casque m'inclinèrent, puérilement, je l'avoue, a rabattre de la haute estime qu'il m'avai

] v GUI RR1 Co3 l IM E iv \l SA< l -1 oRBA1M

abondamment inspirée et où j'étais revenu en le
ut charger l'ennemi.

Le lendemain, je quittai Strasbourg, assailli de petits
faits <pie je venais d'amas. IU complétaient, mais contrariaient
mes premières constatations de l'automne. Jug n eux-mêmes, plu-
sieurs principes de la loi allemande m'avaient d'abord paru très
pro— à maintenir une société : je voyais aujourd'hui qu'ils ne -
rdaient pas tous

li culture alsacienne et lorraine (i >.

CHAPITRE V

M\(.Mi KM I ^LSA(i Jo1 RS PAB1 MI E

IOI JOI I'.- DI\ Il

tranger qui parcourt la plaine d'Alsace,
entre Mulhouse et Savem. instinctivement
tourne ses yeux vers les innombrables châ-
\ du moyen âge qui, par-dessus la chaîne
des blés, hérissent les sommets
Vosges. Pour un indigène, ces ruines
sont mieux que pittoresques : elles sont de<
points <lc sensibilité. Peut-être I alsacien

-t-il, sans le connaître clairement, le

rôle qu'eurent ses burgs dans sa \iale.

Et puis ou mrontail là haut quand on était

le- parents, les urr;iucl>-|>arçni< \ mon-

tèrenl et, dans chaque famille, des souvenirs heureux ou malheureux, fiançailles, mariages, naissances ou morts, se conservent liés à l'un ou l'autre de ces sites. Entre tous, la montagne de Sainte-Odile, avec ses nombreux châteaux, ses souvenirs druidiques ou romains et son couvent, est le plus mémorable (i).

\u de la plaine, le couvent de Sainte-Odile semble une petite couronne de vieilles pierres sur la cime des futaies. Il occupe, au sommet de la montagne, un énorme rocher coupé à pic vers l'Est, accessible d'un seul côté, et qui surplombe trois précipices de forêts. Sans doute, on trouve dans les \osges des sites également pittoresques, mais celui-ci suscite la vénération. Sainte-Odile, depuis douze siècles, demeure la patronne de l'Alsace.

L'Odile historique naquit du duc d'Alsace,

(i) Voir la note IV, page 272.

I \ M.U.MI l« »l I tLSACE

Adalric, qui, dans la seconde moitié du \u siècle, administrait notre terre pour le compte des Mérovingiens. Il était attaché à la famille des Pépins, grands propriétaires «Mitre la Meuse et la Moselle, et qui bientôt allaient donner la dynastie des Carolingiens.

n\ -ci montrèrent, dit-on. une Intelligence profonde de leur époque et restaurèrent l'idée d'État, \ussi leur- premiers clients peuvent être interprétés comme des serviteurs et colla-

1 ateurs de la préparation française.) \ La «uite de divergences politiques, Adalric martyrisa saint Léger el saint Germain. Au reste, bon chrétien. Il eut des remords et bâtit le

(i\ onl expiatoire dont B8 fille Odile fut La pi emière abbesse.

tte montagne était un bon sol, pour qu'il y poussât une plante nationale. I >èfl le

i\ siècle ou |(> m siècle avant Jérus-Ghrist,

le- ('cites \ avaient construit le mur païen :

on trouve sur le sommet les traces d'un oppidum gaulois, probablement un collège sacerdotal druidique, et, plus tard, d'une citadelle romaine. Sans doute, on venait ici en pèlerinage honorer Rosmertha, déesse des régions de l'Est (i). Sainte Odile hérita des vertus accumulées de ce paysage et les augmenta. Elle était une graine tombée dans une terre déjà riche, mais une graine d'une nature à pousser haute et droite.

Le mont Sainte- Odile est, avec la cathédrale de Strasbourg, le plus fameux monument du pays ; et, si Ton veut prendre en considération que son mystérieux ce mur païen x> fut construit par une peuplade qui venait de bâtir Metz, on admettra que ce site fameux préside l'ensemble du territoire annexé. Aussi, vers l'automne de 1903, quand il me fut permis de revenir en Alsace et de reprendre

(i) Voir la note -V, page 27. '!.

LA MAGNIFIQUE — () I

mon travail sur le pays annexé, je ne pensai point que je pusse trouver une retraite plus convenable pour mettre en œuvre mes notes de Lindre— liasse et de Strasbourg. J'avais même des documents qui non- montrent notre ; français et latin refoulé par le

germanique : j'étais préoccupé en une moralité alsacienne et lorraine. Pour juger des institutions allemandes en et en Lorraine, il faut d'abord que nous fixions (la 1^{re} - un parti— pris sur le rôle historique de ces lieux\ marches de l'est il faut que nous reconnaissons ce que cette vallée rhénane renferme de permanent et qu'il s'agit de maintenir. Sainte-Odile est le vrai sommet d'où l'on peut sentir et comprend la continuité de l'Alsace-

et du pays - messin.

même je saurais je rendre sensible la sob-

92 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

ludic, les plaisirs et la musique d'un long automne à Sainte-Odile ?

C'est avec amour et confiance que j'allois à chaque visite je me promène sur la forte montagne. Il n'en va pas de même ailleurs. Ailleurs, qu'un oiseau donne un coup de sifflet, qu'autour de moi les mouches accentuent leur bourdonnement, que les aiguilles des sapins miroitent au soleil, c'en est assez, ma vie fermente, je souffre d'une sorte d'exil : je regrette ma demeure, mes pairs et toutes mes activités. Sur la montagne du Montserrat, plus étrange sinon plus belle que l'Otilienberg, je ne pus jamais m'oublier, me donner. « Je salue vos puissances, disais-je au mont sacré des Catalans, mais nulle pierre de vos gradins ne saurait ser-

vir au tombeau qu'il faut que je m'édifie. x> Sainte — Odile, au contraire, me semble l'un de mes cadres naturels, et je foule, in-fatigable, les sentiers de

LA MAGNIFIQUE \l ^\< l g3

ma sainte montagne en in»' chantanl le psaume <|ui m'exalte : « Je suis une des feuilles éphémères, une, par milliards, sur [es Vosges, chaque automne pourrit, et, dans

le brève minute où l'arbre de vie me soutient contre l'effort <los \<uil< et des pluies, je me connais comme un effet <l^ toutes les saisons qui moururent . »

Je m'enfonce dans ce paysage, je m'oblige à le comprendre, à le sentir c est pour mieux posséder mon âme. [ci je goûte mon plaisir cl j'accomplirai mon devoir. C'est nu l'un de mes postes "ù nul ne peut me suppléer. \ travers la grande Forêt sombre, un chanl vosgien se lève, mêlé <l Usace el de Lorraine. Il renseigne la France sur les chan qu'elle ;i <l<v durer.

Bien que je doive «I heureux i) i hmes a Venise, à tienne, ;i Corfoue à Tolède, aux vestiges même de Sparte, »'i « | u • * j»1 refuse la

mort avant que je me sois soumis aux cités reines de l'Orient, j'estime peu les brillantes fortunes que me firent et me feront de trop belles étrangères. Honneurs rapides, irritants, de surface! Mais à Sainte-Odile, sur la terre de mes morts, je m'engage aux profondeurs. Ici, je cesse d'être un badaud. Quand je ramasse ma raison dans ce cercle, auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon cœur qui s'épanouit devient le point sensible d'une longue nation.

Le soir de mon arrivée, sous la pluie qui tout le jour ne s'était pas interrompue, une petite sœur des pauvres traversait la grande cour du monastère, au point où la porte cintrée s'ouvre sur la forêt. Cette cornette et l'inconfort général donnent un style monas-

L \ MAGNIFIQUE ALSACE Q

licjuc à ces dépendances qu'ennoblissent de sombres tilleuls. — Sans doute, au grand jour, Sainte-Odile n'est plus qu'une hôtellerie lenue par les petites sœurs des pauvres; le monastère a perdu sa règle et Je cloître sa solitude; mais, de L'ensemble se dégage une magistrale leçon de continuité. Il y a la stèle du \n siècle, encastrée dans un mur du

titre; il \ a, dans la chapelle, les reliques de sainte Odile, que la critique la plus scrupuleuse tient pour authentiques; il y a, sous les murs du monastère, comme le panier de

i sous la guillotine, l'étroit cimetière des Donnes anonymes : mais le spectacle le plus instructif, c'est tout nu fond des corridors, qu; nul on débouche dans un étroit potager.

ni, un murci non- sépare de l'abîme. Sur

la pointe du rocher plat, <>ù repose depuis

torze siècles l'audacieuse construction,

cet humble jardin (\i^ légume ablable à

un éperon, domine la cime des plus hauts sapins. Ici d'innombrables générations sont venues admirer ce qui ne meurt pas, la magnifique Alsace : l'Alsace a toujours la même et toujours nouvelle », dit Goethe, en retraçant avec plaisir, dans ses Mémoires, son pèlerinage de jeune étudiant à l'Ottilienberg.

Dans ce paysage aux motifs innombrables, l'essentiel, c'est l'armée des arbres qui s'élève de la plaine pour couvrir de ses masses égales les ballons et les courbes des Vosges, cependant qu'au loin, l'Alsace agricole s'étend, avec ses verts et ses jaunes variés, ses rares bouquets d'arbres sombres, ses rouges petits villages, et, doucement, bleuit, pour finir là-bas, dans une sorte d'eau lumineuse. Mais plus lyrique encore, selon ma préférence, que cette escalade forestière et que ce repos champêtre, il y a le royaume

LA MAGNIFIQUE ALSACE

les airs. Nous assistons aux échanges du ciel et de la terre, quand les vapeurs montent et descendent. Parfois sur la plaine glisse une grande ombre qu'y projettent les nuages. Parfois ceux-ci s'interposent entre la terre et notre regard. Ils circulent rapidement comme une Hotte défile devant un promontoire.

Les matinées de septembre, à Sainte-Odile, sont des matinées de bonheur. On voit une plaine aussi douce et neuve, dans ses blondes vapeurs flottantes, que la jeune fille sique de l'Alsace. Délicieusement mouvementée, bien qu'aux regards distraits elle paraisse unie, cette vallée du Rhin prouve les grâces et les forces de la ligne serpentine. Ses chemins, jamais droits, ondulent avec

nonchalance. La jeune plaine d'Alsace auprès de hi vieille montagne ! serait-on tenté de dire: mais que le soleil atteigne' la

<}8 hXi SERVICE DE L'ALLEMAGNE

montagne si noire, elle s'éclaire, devient jeune à son tour. Plaine rhénane ou montagne vosgienne. c'est ici une bienfaisante patrie, le lieu des plaisirs simples. Une nation laborieuse y sait jouir de son bonheur terrestre. Quelles figures satisfaites chez les pèlerins qui défilent sur la terrasse de Sainte-Odile! Se bien promener et bien manger, en gaie compagnie, c'est la devise de l'Alsace heureuse.

Mais à mesure que l'hiver approche, on m voii plus qu'à travers des espaces d'humidité les villages devenus bruns, les terres roses, les prés d'un vert clair. De longs rubans de nuages restent indéfiniment accrochés à la montagne, et l'Alsace, en bas. devient un archipel dans une mer lointaine el bleuâtre.

Parfois , vers midi , notre montagne esl dans le soleil, mais la plaine passera la jour-

LA MAGNIFIQUE ALSACE

îée sous un brouillard impénétrable. A quelques mètres au-dessous de nous, commence a nappe couleur d'opale. Sur ce bas royaume le tristesse reposent nos glorieux espaces de oie et de lumière! C'est un charme à la iörrège, mais épure de langueur, un magniique mystère de qualité auguste. Je parcours allégresse les sentiers en balcon de mon •tincelant domaine forestier. Qu'une branche ne dans les arbres, j'imagine que des lieux invisibles

prennent ici leurs hivers— ■m l'on m'excuse d'apporter aux bords
lu l'Uin une image classique, c'est une goutte c du sein d'une
déesse qui noie ce matin notre Usace.

V certains jours, vers cinq heures du soir, U»e couleur forte et
grave emplissait la plaine. Eli c'est bien «v emplissait o qu'il faut
dire, '•ar de ma bailleur je voyais si nettement, m delà du lîbin. se
relever les liantes lignes

de la Forêt-Noire, qu'à mes pieds c'était une immense cuve où
s'amassaient du sérieux, du triste et du noble.

La beauté de Sainte-Odile n'est point toute sur sa terrasse :
elle habite encore la Bloss et l'Elsberg, que chargent de mysté-
rieux monuments.

Les deux plateaux de la Bloss et de l'Elsberg forment, avec le
promontoire de la Hohenburg, qu'ils flanquent au Sud et au \ord,
une superficie de cent hectares. Un mur celtique les enserme d'un
ruban de dix kilomètres. C'est le célèbre « mur païen ». En partie
éboulé, recouvert de mousses et travaillé par les racines des sa-
pins, il est fait d'énormes blocs grossièrement équarris. Dans ses
meilleures parties, il n'a plus que trois mètres de hauteur; ses
pierres, reconnaissables à leurs entailles en queue d'aronde,

LA MAGNIFIQUE AL S AGI IOI

disent au milieu des arbres. Selon les accidents du terrain, il se
replie, ou projette des pointes, et même disparaît, toutes les fois
que le rocher à pic rend impossible une escalade.

Par le plateau de la Bloss, on arrive de plain-pied sur les ro-
chers de Mionnclstein et du Schafstein et. brusquement, on
trouve le vide, tout un immense précipice. C'est un»' vue sur la

douce, riche et diverse plaine d'Alsace, et sur le groupe puissant des montagnes solitaires et boisées. Lue série de contreforts se détachent de la chaîne des Vosges et s'inclinent vers la plaine pour y mourir. J'aime ces formes éternelles plus que les gais villages, et ces bois monotones plus que les champs parcellaires. O douceur altière de ces alternances de montagnes! Les reines de la nature reposent heureuses dans une atmosphère lilas. Et contre ma figure, il

y a de délicieux mouvements d'air... Sur la pierre plate du Schafstein, sans aucun garde-fou, je suis en face des libres espaces. Tout près de ma main, frêles dans la brise, voici des rameaux verts et jaunes, pointes des arbres qui surgissent de l'abîme, ayant poussé, Dieu sait comment, dans les interstices de la dure roche. De ces ramures et par-dessus la profonde vallée de Barr, le regard glisse sur un premier plan de montagnes, fort basses, qui semblent un moutonnement de cimes verdâtres, un crêpelage comme sur le dos des brebis. Une seconde, une troisième chaîne forment des masses de bleu noir, puis se dégradent en bleu gris, jusqu'à ce que lùbas, là-bas, sur la plus haute crête, apparaisse la très mince silhouette de la Hohkornigsbourg, dans une buée jaunâtre, dans un glacié de couleur paille.

Jusqu'à quatre heures, les montagu

LA MAGNIFIQUE ALSACE K)j

lisses de feuillages à l'infini, ondulent, vernies d'une brunie dorée qui leur donne du mystère et du silence. De ces spacieuses solitudes, rien n'émerge que les deux tours féodales d'Andlau, rien n'étincelle que l'étroite

irie sur le ballon, près du Spesbourg. Ni la peinture ni les mots ne peuvent rendre les fortes et sereines articulations d'un immense paysage sévère; il y faudrait une musique

urée de sensualisme. Dans cette harmonie d'or cendré, s 1 1 1- du vert, mon âme écoute un plain-chant dont le sens s'augmente a mesure que je m'y prête.

Quand le s« » loi 1 , en s'inclinant, jette moires, de l'Ouest à l'Est, sur les montagnes qui s'abaissent vers la plaine, on voit se

■ T de celle-ci des centaines de fumée du ru'on brûle. Et, à ; op vers POuest, dans le haul du ciel d où descendent les montagnes, apparaissent de

IO/i M SERVICE DE L'ALLEMAGNE

grandes taches ardentes, car c'est l'heure di couchant.

J'ai parcouru indéfiniment le domaine d(Sainte-Odile et ses alentours. Les interminables sentiers serpentent, roses, sous les sapins qui leur font un toit vert. Pendant des heures je montais, je descendais ; parfois je m'égarais, sans rencontrer de bruit, ni de passant, ni aucune singularité. La profonde colonnade des sapins assombrissait les pentes. Il n'y avait, pour rompre la symétrie, que des roches écorchant le sol, çà et là, et couvertes de mousses verdâtres. Les jours de soleil, la forêt sentait les mûres et, si grave toujours, avait de la jeunesse, .l'y trouvai plus souvent des semaines de tempête. Le vent, brisé sur les arbres, ne se faisait connaître que par son gémissement. En vain l'eau ruisselaitelle, j'allais avec légèreté sur ce sol sablonneux et que feutrent les aiguilles accumulées.

IO

Par de telles journées pluvieuses d'octobre, vers quatre ou cinq heures, c'est un mortel plaisir de chercher, de trouver le château romantique par excellence, le Hagelschloss. A l'extrémité du plateau et sur le mur païen, il se débat, comme un assassiné, parmi les sapins qui l'étouffent. Depuis la ténébreuse vallée qui i:it à ses pieds, il apparaît, magnifique de force, de sauvagerie, ouvrant et dres- - nt, sur les roides rochers et sur ses propres décombres, un vaste porche où deux platanes et trois joyeux acacias étonnent. Les foreskers prétendent que leurs chiens sont attirés par des puissance- invisible- dans les oubliette- du Hagelschloss. Par les temps brumeux, dit-on. des fantômes b \ montrent. .) assure, au moins, que du fumier de feuilles amonce exhale continûment une perfide inlluen/a.

Jour par jour, à la fin d'octobre, Sainte- Odile se teinte. La coloration débute dans les vallées intérieures. Au pré de Truttenbausen, quel enrichissement du spectacle ! Mais le brouillard, sur ces couleurs, épaissit son empire. Parfois, après une pluie, on revoit des parties importantes de la montagne ; quelque chose de sa gloire, chaque fois, a disparu. Pourtant contre l'obscur, le ténébreux hiver, je ne blasphémerai pas. L'hiver élimine l'éphémère, met en vue les solidités. Voici les troncs, le sol, les rochers. J'embrasse mieux l'ensemble dans ce qu'il a de persistant. Cette Sainte-Odile de novembre, sévère, concise et dépouillée, semble vue par un froid vieillard. Dans la trame des siècles, les vieillards

suppriment les particularités éphémères ; ils s'en tiennent aux masses éternelles, aux blocs sur quoi se fonde l'humanité. — Quand l'hiver dépouille ma montagne, je vois mieux les

LA M M. Mi in! - \-.r

Imens préceltiqi castellin

tomenl I ootre ivilisation.

Et puis, là— bi - - ir Ih une

j ae plu- fort in.

CHAPITRE \I

LA l'i NSÉE DE SAIN! E-ODU :

l h philosophe est venu à Sainte— Odile. M. ïaine a connu ces délices de la solitude, .6 l'espace et de la solennité. Ses sentiments de vénération furent éveillés par ce paysan 11 les exprime dans une méditation, dans un examen de conscience , dans une prière Fameuse.

u Du haut de ces ten dit-il... comme

»>n se détache \ilc des choses humaine-!

Gomme l'âme rentre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple paisible des Êtres qui ne pensent pas!... Les choses sont

divines, et voilà pourquoi il faut concevoir des dieux pour exprimer les choses... Les premières religions ne sont qu'un langage exact, le cri involontaire d'une âme qui sent la sublimité et l'éternité des choses en même temps qu'elle perçoit leurs dehors... Quand nous dégageons notre fond intérieur enseveli sous la parole apprise, nous retrouvons involontairement les conceptions antiques, nous! sentons flotter en nous les rêves du Védal d'Hésiode ; nous murmurons quelque'un de ces vers d'Eschyle où, derrière la légende humaine, on entrevoit la majesté des choses naturelles et le chœur universel des forêts. des fleuves et des mers. Alors, par degré, le travail qui s'est fait dans l'esprit des premiers hommes se fait dans le nôtre ; nous précisons et nous incorporons dans une force humaine cette force et cette fraîcheur des choses... Le mythe éclôt dans notre âme, et, si nous

1. \ I-i NSE1 1) 1. Mh, l -ODil I III

des poètes, il épanouirait en nous toute

(leur. Nous aussi, nous verrions les figures qui, nées au second âge de la pen-

humaine, gardent encore l'empreinte de la sensation originale, les dieux parents des choses, un Apollon, une Pallas, une Diane, les générations de héros qui avaient l'un ciel et l'autre terre pour ancêtres et participaient au calme de leurs premiers auteurs. \ tout l'un* moins, nous pouvons nous mettre sous la conduite des

tes et leur demander de nous rendre le spectacle que nos yeux débiles ne suffisent pas à retrouver. Nous ouvrons l'Yphigénie de Goethe...»

\in>i parle Taine et, sur ce large préambule, dans un magnifique éloge, il exalte la Vierge oV Mycènes, Sacrifiée et Sacrifiante^

mme la plus pur.- effigie de la Grèce ancienne et !<• chef-d'œuvre <le l'art moderne: I abrégé de ce qu'il \ ;i de plus parfait au monde. Ue belle élévation témoigne que les

heures passées sur la montagne de Sainte- Odile sont, nécessairement, des heures de prière ; elle traduit une grande âme émue par la nature septentrionale. Ce chant incite, échauffe nos idées, héroïse nos sentiments et nous monte d'un degré ; mais que formulet-il qui nous serve ? Nous ne pourrions guère le traduire en actes. Stérile sublimité î De cette haute minute, allons-nous retomber à notre dispersion, ou bien, contraignant nos âmes, saurons-nous les arracher aux attendrissements diffus de la rêverie pour saisir des réalités alsaciennes?

Des dolmens et des menhirs, une puissante muraille druidique, un castellum romain, un couvent, des burgs moyenâgeux peuvent distraire, sans plus, des passants étrangers ; mais si je suis un Alsacien, je dois savoir et sentir que cette noble montagne ne lut poinl ainsi surchargée pour qu'elle m'offrît des

promenades ou des thèmes de rêverie. Aux pentes de Sainte-Odile une intelligence virile, avec ces pierres semées, remonte le sentier de ses tombeaux. C'est un ensemble où la nature et l'histoire collaborent. Toutes les puissances de Sainte-Odile se fondent dans un chant civilisateur.

(i'île discipline que leur terre et leurs morts commandent a l'Alsacien . Taine l'eût reconnue, s il s'était moins détaché de ses \rdennes natales. 11 exprime des idées viables M fécondes,

chaque fois qu'il est le fils du ire de Vouziers et le petit garçon formé par des promenades en forêt. Son erreur, à Sainte-Odile, fut de ne pas se soumettre aux Influences du lieu; il a méconnu les leçons de ses remparts et de ces tombes. Sa pensée ne raccorde pas à l'horizon des Vosges et du Rhin. On vérifie sur un tel cas que le meilleur génie devient artificiel et stérile s'il se

dérobe à ses fatalités. Le plus vif sentiment de la nature et Virgile lui-même nous tenant par la main nous égareraient dans nos, bois. Pour nous guider sur notre sol, nul ne peut suppléer nos pères.

Si l'on avait traduit en marbre l'hymne de M. Taine, nous verrions aujourd'hui l'Iphigénie allemande se dresser sur la terrasse du monastère. Elle y ferait pendant à l'étendard impérial qui flotte à l'autre horizon sur la Hohkœnigsbourg... C'est démontrer par l'absurde que sur un champ de bataille, il n'y a pas de place pour la fantaisie.

On n'imagine point de lieu où disconvienne davantage qu'à Sainte-Odile la tradition normalienne, pseudo-hellénique, anticatholique et germanophile. Les événements de 1870 prouvent mieux qu'aucune dialectique Terreur de M. Taine, ou, pour parler net, son insubordination.

Lorsque j'entre sur mon sol sacré, sur la terre où s'incorporent mes pères qui la firent, tout respire et enseigne leur histoire. Je me suis assujéti à de puissances génératrices que je ne puis définir. La connaissance que j'en ai ne me laisse point m'égarer; elle me suggère une amitié pour ceux qui humanisèrent cette nature. Je ne mènerai point sur l'Ottilienberg la vierge grecque acclimatée à Iweimar par Goethe; mais j'honore, en lui donnant son plein

^n<, Sainte— Odile, que j"\\ Irouve honorée, et je me subor-
donne, pour mieux progresser, à l'antique patronne de 1 Usace.

L'apparition d'Odile, au vnfl siècle, sur le Miimiirt du Hohen-
bourg causa une surprise, Sont qous percevons encore le remous
par les récits merveilleux de la littérature hagio| phique. Cette
émotion joyeuse s'explique. Les lieutenants de l'Empire avaient
disparu, mais

ILG AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

les chefs ecclésiastiques demeuraient. Le catholicisme, c'était
encore Rome et c'était de l'ordre. Bien qu'ils fussent durs,
égoïstes et anarchiques, prompts à prendre leurs armes pour
augmenter leurs biens et dédaigneux de l'intérêt général, les Bar-
bares sentaient la difficulté de gouverner, sans une tradition ap-
propriée, cette Gaule qui venait de leur échoir, — cette Gaule où il
y avait des villes, des cultures, des manières raffinées de vivre et
de sentir, une civilisation très complète, enfin, un idéal. Ils furent
obligés, parce que c'était leur intérêt et la condition de leur suc-
cès, d'accepter les formules que leur proposait le christianisme,
et, dans la mesure où ils les acceptèrent, ils se romanisèrent.

Odile fut le signe et le gage de l'entente d'un vainqueur tout
neuf et d'un clergé civilisé. Elle représente un idéal de paix, de
charité, de discipline, une moralité enfin que

Là PEKS1 I DI BAIN! I.-OD1I.E I I 7

l'analyse pont séparer du catholicisme, mais jui, formée à
l'ombre des églises, port< jamais leur marque. Cette vierge fut
t.mt rée qu'on la sanctifia; les poètes et les émotifs suivirent les
politiques : ils inventèrent t propagèrentl I - _ - ' tdile, c esl 1»*

nom d'une victoire latine, c'est aussi un soupir de soulagement
alsacien : une commémo-

m du salut public.

Pour que cette légende, née d'un¹ crise,

niai vénérable sur une terre où, -

vent d'outre-Rhin de nouvelles

ses humain.-, il a fallu que <-h ique génération approuvât la
fille d'Adalric de s'être soustraite à la tradition brutale d< ses p il
a fallu qu'à travers les siècles, sur cette rive ■niche du l\bin, une
élit(licitâl chaque

Ibis que d< - éléments germaines et tient lati-

- Notre -"1 a pr< >duil c(t1-' belle figure

lile dans le moment <tù nous fûmes le

[18 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

plus près de réaliser de grandes destinées, à l'aube de la fortune carolingienne, et quand le christianisme n'avait pas encore complètement discipliné les jeunes forces barbare[^] : mais sainte Odile n'est pas d'une époque. Aujourd'hui encore, sur la riche région où l'Ottilienberg règne, les éléments germaniques et gallo-romains sont en contact; le problème le plus actuel et le plus pressant y est toujours celui qu'incarne sainte Odile. Et voilà bien pourquoi la fille légendaire du farouche Adalric demeure la patronne de l'Alsace, alors qu'ont disparu tant d'autres saints fameux, qui, petit à petit, ne s'étaient plus rattachés à rien de réel. Odile est une production de l'Alsace éternelle, le symbole de la

plus haute moralité alsacienne. Elle représente ce qu'il y a sur cette région de permanent dans le transitoire.

Les volontés que la conscience alsacienne

projette et glorifie dans la Légende de sainte Odile s'étaient manifestées, dans une Longue série d'actes, avant que la sainte ne fût

et, longtemps après qu'elle eût été morte, 88 mêmes volontés continuent de nous animer. L'office rempli par la citadelle romaine, par le mur druidique qui soutint l'assaut des Cimbres et des Teutons, par les veilles du Moennelstein et du Wachtstein qui guettaient les passages du Rhin, fut indéfiniment poursuivi, avec des chances variées, avant qu'elle n'eût acquiescé à la plus impitoyable romanisation

Germain cette gloire, merveille-

ment servie par Louis XIV et les Napoléon, nous allait être donnée, quand le Uni de 1870, en humiliant la civilisation romaine, vint remettre en question noire ni le Rhin. Aujourd'hui, il nous offre le même miracle qu'au temps d'Odi fille d'Adalric. Nous attendons que notre

boive Je l'ot germain et fasse réapparaître son inaltérable fond celte, romain, français, c'est-à-dire notre spiritualité.

Comme il éclate sur le sommet de la Montagne, notre devoir alsacien! Cette sainte montagne au milieu de nos pays de l'Est, elle brille comme un buisson ardent. Ainsi éclairés, nous ne nous perdrons pas dans les circonstances passagères et les accidents extérieurs. -Nous n'avons pas à adapter notre devoir aux fluctuations du combat éternel des Latins et des Germains. Nous voulons

nous attacher à une série d'activités qui se lient les unes aux autres, qui donnèrent des résultats et qui éveillent la vénération. Ceux qui élevèrent ces pierres, ce mur, ces menhirs, ce monastère, ont disparu, mais ce qu'il y avait, dans leur activité, qui était conforme à la vérité du pays, a subsisté. Cette énergie juste vit toujours en nous et veut être employée.

La romanisation des Germains est la tendance constante de l'Alsacien— Lorrain.

Telle est la formule où j'aboutis dans mes méditations de Sainte-Odile. Elle a l'avantage de réunir un très grand nombre de faits et de satisfaire mon préjugé de Latin vaincu par la Germanie. «1 \ trouve un motif d'action et une discipline. Dans l'état des choses, les Alsaciens et les Lorrains ne peuvent plus collaborer avec les Français; cependant, Ils ne voulaient pas collaborer avec les allemands : faut-il donc qu'ils s'abandonnent? Je leur propose et je me propose un système de direction <]qui tienne compte des rapports qu'il y a toujours entre la France, l'Alsace-Lorraine et la Germanie, en ces temps qu'elle nous justifie d'agir comme nous tendons naturellement à faire. Unsi je puis dire que ce système contient de très nombreux faits historiques et qui nous touche au cœur. Il ordonne nos notions du passé de la manière

qui satisfait le mieux notre esprit; il nous fait prévoir l'avenir tel que la générosité de notre sang nous commande de le prophétiser.

Si l'on ignore le malaise qu'éprouvent certaines personnes pour agir, tant qu'elles n'ont pas fondé leur activité sur un principe spirituel, l'on ne pourra pas comprendre mon allégresse

dans cette fin d'automne, alors que la montagne et sa légende me devenaient une solidité et que je pouvais dire avec les simples : « Sainte Odile, patronne de l'Alsace ! x »

Pourtant cette plénitude n'allait point sans amertume, car du même coup que j'avais discerné ma juste tâche, je revoyais en esprit la plaine messine désertée, Strasbourg dénaturée... Ah! comment ces deux reines captives pourront-elles imposer leur génie ou même y demeurer fidèles ?

C'est bien de dire que les conquies conquerront-

I \ IM nsi'i. DE SAINTE-ODU I I >•>

roi

ii l par l'esprit leurs rudes conquérants. 'it la vérité historique, philosophique, fondamentale de toute activité vraiment citoyenne sur la rive gauche du Rhin. Mais comment cela, qui doit rire nécessairement, sera— til? Par où r Msacien, le Lorrain seront-ils avertis d'une manière vivante de ee devoir (jue le philosophe peut bien reconnaître, mais que le philosophe n'est pas en mesure de faire pratiquer? Gomment l'instind de civilisateur latin, que notre raison constate el honore, à travers I-'- siècles, chez le< populations de ce terroir, s'éveillera-t-il aujourd'hui et comment |*gira-t-il ? De quelle manière l'Alsacien- Lorrain \ «Mit -il accomphr sa prédestination?

Je me rappelle ce dimanche de noveml un jour de la Toussaint, où je me promenais pans les sentiers de Sainte— Odile, en achevani de reconnaître les grandes pensées du paysage. Elles étaient fortes el précises,

tangibles sous ma main, dans mon âme, et cependant ne nuisaient point aux rêveries vagues et profondes qui se lèvent des pierres historiques et des forêts illimitées. Sous les arceaux du couvent, des grands bois et des burgs, j'entendais les cloches des églises et les clochettes des vaches. Tout chantait la durée du mont et la rapidité du passant. Messes incomparables ! J'aurai dans lame jusqu'à ma mort les prairies de Sainte-Odile, la délicatesse de leurs colchiques d'automne et la volonté des morts qu'ils recouvrent. Mais je me répétais, dans cet extrême délice, qu'une tradition, par elle-même, n'est qu'une tuteur, — une ce veilleuse », comme nous appelons en Lorraine le colchique, — une veilleuse des morts, s'il ne surgit pas une volonté vivante qui donne au verbe une chair.

J'avais vu monter de la plaine des promeneurs, hommes, femmes, enfants, pour la

plupart des Alsaciens, et, certes, bien loin qu'ils fussent des vaincus, leurs manières d'être témoignaient d'unV solides et nobles habitudes et une grande confiance en eux-mêmes. « Il ne serait point difficile, me disais-je, (j'ai de telles gens se dévouassent sur les champs de bataille, dans les armées de la France, mais, chaque jour, chacun de ces alsaciens, pris comme il est par des intérêts positifs, peut-il trouver en soi une dose suffisante d'énergie pour combattre le germanisme? » Vu soir, le soleil allant bientôt disparaître, je me trouvais, sous le Maennels— tein, au milieu des sapins, dans le kiosque (qui domine la route de Sainte-Odile à Barr. Soudain \ pénétra une section du Club vosgien allemand qui avait déjeuné au monastère et <|in redescendait. Ces gens avaient copieusement goûté les petits \ins d Usace. \ leur tête marchait une a frau-major ». la

femme d'un commandant, petite et ronde, el suspendue au bras de son mari, un colosse, assez en peine, lui-même, de marcher avec la dignité qui convient à son grade. Entrés avec de grands cris, ils se turent, tous émerveillés par la beauté du spectacle : à leurs pieds, le vallonnement, la profondeur des bois interminables, et, dans le lointain, sous un soleil rouge, toute la bonté de la plaine d'Alsace. Alors la grosse commandante se jeta au cou de son mari, et des larmes, de vraies larmes d'enthousiasme et de boisson, coulaient des yeux de cette \\ alkvrrie :

— Ah ! Fritz! Fritz! s'écriait-elle ; quelle province tu conquies !

Or, je me demandais, regardant cette troupe : ce Quelle chose est-il dans vos projets de faire avec notre pays que nos pères ont aménagé ? Et lui-même, si vivace, bien qu'il se taise, quel pain fera-t-i! de votre pâte barbare ? »

\ ce moment la seconde poTte du chalet, elle <]ui mène sur Barr, souvril et M. Ehrlann entra au milieu <le nous. Cette Fois, ous u(> pouvions pas nous éviter. Nous niâmes ensemble jusqu'à Sainte-Odile, jeune Alsacien me dit qu'il demeurerail quelques jours, .le me rappelle que nous von» causé de choses indifférentes. .!•' pi entais bien que ce jeune homme pourrail ivancer dans la connaissance du »roblème alsacien-lorrain, mais je ne voyais las de convenance à lui présenter mes id kns le système où je venais de les grouper. \l pourtant, ce procédé <l<i concevoir qos - propres comme des accidents de 'histoire éternelle de notre nation, un peu pédant aux yeux des Parisiens, est, je ci approprié à des esprits formés sur la ntière franco-allemande.

CHAPITRE VII

L> IIKHITIKII

Le lendemain, par une claire après-midi, nous descendîmes vers les deux châteaux d'Oltrott. Je disais à M. Elirmann cjnel plaisir je venais de prendre dans cel automne de Sainte-Odile. Il m'écoutai! comme Uil amant à (jui vous louez son amie et qui trouve qu'en bonne justice, il faudrait hausser 'l«' ton chacune des épithètes.

Les Lorrains passent, en Alsace, pour aimer peu les Alsaciens. Il y avait entre nous, uon pas de la méfiance, mais une sorte de résen Je crois qu'il me faisait subir un examen. S jeune figure guerrière me plaisait tant, que je

l3o AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

voulus vaincre cet embarras de notre svmpalhie.

— En Alsace, lui dis-je, plus encore qm la plaine et les bois, j'aime l'énergie de caractères... Notre Lorraine, sous l'action de Allemands, ne se reniera pas. Mais quoi ! ell< subit. Vous autres, vous avez de magnifique réactions. Un exemple : au café des ce Variétés» à Strasbourg, un samedi, vers le temps di Pâques, j'ai vu une belle bataille, monsieu Ehrmann.

Je posai amicalement ma main sur soi épaule.

— Ah î vous y étiez ? me dit-il.

11 eut une forte hilarité de jeune héro? au souvenir d'une si bonne soirée, et cepen dant une gêne d'avoir compromis sa re-spec tabilité de docteur.

— Monsieur Ehrmann, repris-je d'un to détaché qui semblait peu tenir à la répons

i \ HÉR1 1 II H I 3 I

t lui permettait, si elle I a d'éluder

ia question, monsieur Llmnann, pourq iable restez en Usace, où irei

ouflrir ?

S hardi que je me j moi-même, je

ie dus |>as I«' surprendre, car il avait toute sa formule de i iposle.

— - un héritier : je Q ai ni i

ii le droit d'abandonner des richesses déjà

II d i la plaine 'ju ii cette minute n* >u-

[ominions depuis le pavillon (!<• L'ELsberg, et iV.i[»l>.i la poitrine. 11 indiquait ii dedans de lui et de^ ri utour de lui.

ni, le l la formule m émurent

1 admiration (est une délii i - fturpj - ; des jeun liait juger sur Leurs

jîn s « • 1 1 L apprises leur être profond, nous - ni

l32 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

soudain entrevoir une riche et noble personnalité. Je reconnus, après toutes mes abstractions de Sainte-Odile, un véritable

homme non plus de la philosophie alsacienne, mais un Alsacien en chair et en os, que je pourrais peut-être comprendre en m'y prenant bien. Aussi, quand M. Ehrmann commença d(causer, je me gardai de l'interrompre, voire de sembler trop attentif: il pensait tout haut et je craignais que la plus légère critique ou même une approbation empêchât de s'épancher une magnifique sincérité.

— J'ai voyagé plusieurs fois en France disait-il. Tout m'y semble doux et civilisateur J'y. sens une constante supériorité. J'admin et je suis à l'école. Mais beaucoup de ce: belles leçons ne peuvent pas me profiter Ici, dans les promenades, que je fais pour la centième fois, je suis assailli par des discours: qui sortent de la terre, à l'adresse du jeune»

i \ HÉRITIER I 33

\uil Ehrmann. Tout m'importe, en Alsace, les cultures, les usines, même les auberges : je suis content que vous aimiez les promesses de Sainte-Odile et je regrette qu'on

i>u> nourrisse mal au couvent,.. Mes phrases ne desservent si je me donne une couleur de

aniloux. Mon sentiment exact, c'est celui du manoeuvre né dans le domaine où travaillaient déjà ses parents et qui croit sentir sur lui un peu du mérite attribué aux arbres, aux ►rai ri es, au bétail qu'il soigne. Et de fait, visiteurs français qui voient la gloire de

Alsace, en conçoivent quelque estime pour chacun <!'<' nous. Mais si je vais à Paris, ou même à Nancy, on raille mon accent, et

on m'en voudra peut-être parce qu'il a fallu

ceux qui optaient pour la France.

ci, je suis à ma place. J'ai déjà bien parcouru

Alsace, et je sais parler aux gens de toutes es cl En Usace, mais en Alsace seule

l3'| AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

ment, je puis, au hasard de ma route, aho-i der les petites gens ; je suis sûr d'être de leurs; je prendrai même sur eux une certaii autorité. Mon père est beaucoup estimé dan le Haut-Rhin ; j'ai des parents un peu par tout ; on connaît notre nom. Moi-même \t déjà commencé à rendre des services. Mo pays est un champ d'activité à ma taille.

Tout de même, sur le mot ce service », j crus pouvoir sourire :

— En eliet, dis-je, vous tapiez allègremeri sur vos Prussiens.

— Gela, dit-il avec une certaine sèche resse, c'est de l'amusement.

En vain j'essayai de le remettre dans s voie de confidence. Je venais de faire un faute, car beaucoup d'Alsaciens sont tri susceptibles. Il marchait en silence, dcvai moi, dans le petit sentier.

Cette descente de l'Elsberg sur les ros<

L.N IIKKITILI

hâtcaux d'Ottrotl. que les rayons d'un soleil uinâtre illuminai'enl dans la verdure, est un es plus gracieux décors de Sainte-Odile.

Livrés à la maison forestière, nous nous sommes en plein air, au\ Longues tables de bois. Une jeune femme massive et plutôt âgée non- apporta du miel et du lait au lait. \ a accueilli M. Ehrmann avec un accueil sur sa forte face rustique; mais elle avait vite retrouvé son indifférence,

pisement de bétail. Aussi, je m'étonnai quand elle refusa de l'argent.

— N'insistez pas, me conseilla mon correspondant. (!; lui cela ne faisait pas plaisir de non- traiter. lui seulement < juoI< juos cartes] il faut développer chez nous l'attitude à bien accueillir les Français. Quand nous initia -du- le bois, je demandai M. Ehrmann - il connaissait beaucoup cette bonne femme.

136 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

— Tout à l'heure, me dit-il, je vous en ai fait sourire, en indiquant que j'ai commencé à rendre des services. Notre manière d'envisager les choses tout crûment semble aux Parisiens à la fois naïve et orgueilleuse, c'est-à-dire ridicule. Je n'avais pourtant pas l'idée de m'attribuer un mérite. Si je suis médecin c'est naturel que je rende des services. Et bien ! il est arrivé qu'ici, d'une manière assez extraordinaire, j'ai sauvé cette femme. Ce qu'il aime dans cette circonstance, ce n'est point qu'étant très jeune, et pas encore docteur en titre, j'aie pu mener à bien une cure. Ce qui me satisfait, c'est d'avoir sauvé ces forestiers malgré eux, contre eux, de vive force, et non point, certes, pour leur plaisir, mais parce qu'il faut courir toujours là où se trouve la vérité.

Devais-je trouver mon compagnon insupportable ou sympathique, pour cette étrange

un HEimrit

anière qu'il avait de parler, comme si ironie n'existait! ni en lui, ni chez les autres? 3 le pria de nie raconter, en détail, tenture.

— 11 y a une année environ, — e'était eu avant que je fisse votre connaissance en ■orraine, — je descendais de Sainte-Odile. lOmnie je passais devant la maison où nous enons de goûter, je vis des iren< affolés.

ce Le mari (c'est un garde forestier prive.

n naïf paysan, un peu brute et bébête)

riait : ce Ma femme va mourir! » Sa vieille

it-re hurlait. Us n avaient avec eux qu'un

nfant de trois ans. L'homme ne se décidait

>as à descendre sur Ottrott. A quelle heure,

n effet, aurait-il ramené le docteur? Je lui

lis: c< Moi. je suis médecin; nous allons

âcher <le vous être utile. »

<< J'entre. I n filel de sang coulait du lit ;ù la femme gisait, l ne forte hémorragie.

Je dis à la mère de faire bouillir rapidem* de l'eau. J'enlève ma veste, mon coi; je retrousse mes manches. Je ne vais pas vouji décrire mes soins. J'indique au mari com-:| ment il doit m 'aider à placer sa femme I puis à la tenir. Il était blême, et la mère il moitié folle. La malade hurlait, ce Je vous prie, madame, lui disais-je, soyez patient» c'est pour votre bien : sans quoi vous alleîj

mourir. x> Mais voilà que, sur un flot de sang, la mère, lâchant la jambe, s'évanouit, et que le mari étreint sa femme : «Ne t'en va pas, criait-il.» Et à moi : c< Brute, assassin! vous êtes le diable, vous tuez ma femme ! x Sans arrêter mes soins, je lui donnais des ordres, en m'appliquant à garder mon calme et mon autorité. Il veut m'arracher du chevet. De la main gauche, je le repousse violemment. Il se précipite dehors et revient, au pas de course, avec une hache. Je me lève,

I N HERITIER IOQ

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

Je saisis la hache, je le prends par les épaules et je le jette dehors. J*>

. >us allons recoucher proprement votre

lir.

I empoigne la malade et la dépose sur le Jumeau. Nous retournons le matelas, d

ns la lingerie. — ocAvei-vous une ■ueur forte ? » — a Nous avons <I • la bonne

i/Jo AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

myrtille. » — Après quelle a bu une gorgée, la malade reprend ses esprits dans son lit refait. — a Eh bien I madame, vous êtes sauvée.» — ce Monsieur le Docteur, disait la vieille, est-ce pour sûr?» — «Oui, bonne femme. » — Alors la vieille tombe à genoux et remercie le ciel. C'est une chose très jolie, à laquelle nous assistons souvent.

« Déjà le sang de la malade se refaisait. Elle entrouvrit ses yeux. C'était une bonne créature. A demi évanouie, elle avait suivi toute l'opération, et maintenant son regard et sa main, qui cherchait la mienne, me remerciaient.

« — A cette heure, dis-je à la mère, nous allons laisser entrer le mari= x> Nous le vîmes sur un tas de fumier, juste en face de la porte, pleurant à chaudes larmes. La vieille lui cria : — c< Arrive donc ! Louise est sauvée. x> — Il fut, du même bond, debout près

UN HÉRITIER

le nous. Du seuil, il rit à sa femme qui le ardaient gentiment. Il courut sangloter sur le lit. Rien n'est comique comme les mari< ui ont failli perdre leur femme. On dirait de< iifants, pour leur manière de témoigner leur ction. D'ailleurs, ils exaspèrent le médecin, parce qu'ils dérangent la malade. Geluii avait la grande émotion d'une brute. Il ■tait :

« — Dire (pie j'ai failli la perdre! o — Je l'invitai à ne pa< écraser sa femme. 11 se rappela ma [e. — a Monsieur le Docteur. ■u'est-ce que j'ai fait? Pardonnez-moi

Je désirais boire un petil verre de myrtille. Ils prétendirent que j'emportasse la bou teille enlaniée et encore une toute neuve. . Et, quand je passe ici, comme vous ave/ vu. ils m'offrent une tasse de café. »

— Tout de même, cher monsieur Ehr

l'i'À AU SERVICE DE L'AIXEMAGNE

mann, cette créature qui était perdue, sans le hasard de votre passage, elle semble un peu morne. Ne devrait-elle pas danser de joie et de gratitude, sitôt que vous apparaissez à l'issue du sentier !

— A oilà une réflexion qui n'a rien de médical. Nous connaissons la marche, l'heureuse marche des choses, et qu'à mesure que revient la santé, tous les souvenirs de la maladie s'effacent. Sur le premier moment, on nous baise les mains, nous sommes des dieux ; six mois après, quand nous envoyons notre note, on nous trouve importuns. Je ne pense pas qu'aucun de nous, s'il est

amoureux de sa profession, travaille pour conquérir la reconnaissance du malade. Ici, d'ailleurs, il faut considérer la rudesse naturelle de ces gens qui vivent dans cet écart, qui gravissent la montagne à pleins fourrés, qui continuellement vont plus loin que leurs

L'.\ m'ai J il i:

physiques, qui marchent tout endormis, lourds, insensible-, négligents : des brutes ! Mais quelle belle réserve de force, _ lillards et tillardes ! Tous leurs re-

ciements vaudraient moins pour me réjouir ijue la solidité de eette belle femelle Lrrâce à mon i:; ..lion, a été ron-

ji la montagne de Sainte—Odile. Et comptez-vous pour rien mon plaisir a moi (jui, dan- mon cinquième semestre, ai pu me débrouiller sans instrument?

Je reconnus à ces phrase- un homme qui

it se tenir au-dessus de ses j. Je

p'aime causer qu'a> ux-là. Si M. Ehr-

ii manquait d'esprit, il ne manquait point

11 y avait, (1 lu bis \ul-

, de i . mité, de 1j solidité et, p >ur

tout dii dignité ijui ressemblait à de la

Maintenant, je n'étais plus _'•• d'inl

roger M. Ehrmann, parce que je voyais que je ne le mettrais jamais dans le cas d'avouer des choses basses. Je lui posai nette-

ment la diffi culte.

— Vive l'Alsace î monsieur Ehrmann, mais il y a la France ! Je crois comprendre et je respecte votre patriotisme alsacien. Laissez pourtant que je vous demande si vous demeurez tant soit peu Français, dans quelle mesure, et ma foi! monsieur, par quel expédient?

J'étais las de regarder les images de l'automne et de me tenir dans l'abstrait de l'histoire. Le jeune docteur Ehrmann me donnait l'occasion de connaître l'âme d'un ûh de Français au service de l'Allemagne. J'allais, dans une jeune conscience mystérieuse, recueillir une pleine brassée de faits.

Tout le reste de la journée, M. Ehrmann me raconta ce qu'est la France pour un petit garçon de la bourgeoisie alsacienne.

vu iiBiui ieb i 45

— Je suis né. disait-il, au Logelbach, près le Colmar, en 1880. Ma mère mourut à la iiaissance de mon frère, quand j'avais quatre in s. Mon père est directeur d'usine. Avec les juinze mille francs qu'il gagne, nous avons toujours mené une vie large. Le^ besoins si peu compliqués dans la bourgeoisie travailleuse d'Alsace ! Mais, à sa mort, nous trouverons des tiroirs \ide-.

La nécessité de garder l'emploi qui le l'ail vivre expliquerait déjà <jue moE soit de-

meuré en Alsace après la guerre. Pourtant, il s\ décida sur une raison d'ordre moral. L'émigration, prétend-il, est encore plus l'uà l'Alsace que la bataille de Frœschwiller. Il prévoit avec chagrin qu'un jour nos uMiies tomberont aux mains des Allemands,

oui auront tôt fait d< germ n ser l'esprit des •uvriers. Voyez Mulhouse dès maintenant, |m lils d'industriels étant d Frai

146 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

plusieurs industries sont devenues allemandes. Depuis que je suis au monde, j'entends dire et redire : « 11 faut rester au pays ; ne soyons pas, comme en 70, des soldats pleins de cœur avec une mauvaise idée directrice. Ce n'est pas une conception juste daller en France, nous n'avons rien à y faire d'indispensable. Notre devoir d'Alsacien est en Alsace.)> Mon père a toujours voulu que mon frère cadet lui succédât et que, moi, je m'établisse médecin à Colmar. Un médecin et un directeur d'usine, dans l'ancienne Alsace, plus encore qu'aujourd'hui, c'étaient des notables : mon père veut engager ses deux fds dans la digue contre les Allemands.

Vous connaissez Colmar, monsieur ; vous avez visité le musée dans le couvent des Unterlinden et, dans la cathédrale, la Vierge aux Rosiers de Martin Schœngauer. Mais un passant peut-il sentir ce qu'a cette vieille petite

1.\ HÉRITIER I \~

lecture française pour un garçon qui, toute •ion enfance, a joué indéfiniment sur la place le- Tilleuls, quand les femmes lavent leur linge et que le soir tombe.

En famille, nous nous servions de la lanfrançaise, et comme d'autres classent les

is sur la fortune, les décorations ou les litres, nous jugions nos compatriotes d'après la langue qu'ils parlaient. C'est une idée commune à tous les Alsaciens que La connaissance du français

est une aristocratie. J'ai appris à lire dans une Histoire de France par Bordier et Gharton, remplie d'images sur bois <jui vive/il dans mon âme profonde

nboles vénérables, autour desquels je (la

ttes mes connaissances. Nous vivions in pères, des mères, do sœurs, isins

d'officiers fiançai.-. Parfois, au i \ juillet, ils allaient à Belforl La main de Leu

rent. Je causai- des cam] de 70. du

Mexique, d'Italie et de Crimée, avec un tas de vieux soldats, nos ouvriers. Si loin que je recule dans mes souvenirs, j'entends mou père me raconter l'épouvante que ce fut dans Colmar quand on sonna le tocsin pour la défaite de Wœrth. Tout petit, j'avais l'impression d'avoir souffert pour la France.

A cinq ans, j'allai chez une personne qui, sous prétexte de « garder x> les enfants, leui enseignait l'orthographe française. Elle n'en avait pas le droit. Elle fut dénoncée, et ji vois encore comme elle pleurait de ne plus pouvoir gagner son pain. La loi nous oblige, dès notre sixième année, à fréquenter une école de l'Etat. Je suivis les classes du gymnase de Colmar. Mais, avec cinq de mes camarades, je prenais des leçons chez un ancien maître du lycée français. Un jour, on frappe à la porte. Le pauvre maître, avant de tirer les verrous, nous presse de cacher nos

I n HÉRITIER I Jg

cahiers el nos plumes. Mais comment justifier autour do cette table, cinq petits écoliers, les iloi^rt ^ tachés <i encre ! Comme

L'institutrice, le professeur pleura.

Il y eut, en Alsace, des perquisitions pOur découvrir les membres de la a Ligue des patriotes ». Le père d un de nos condisciples fut pris. Quand l'écolier, le lendemain, arriva • ii classe, le maître l investiva : a Ah ! vous pouvez vous \anter d'avoir un joli papa!

si un scandale qu'un sujet allemand permette une trahison envers sa patrie. Votre

e est une canaille, et, s il oe tenait qu'à moi, je le ferais pendre haut el court !... » Ce fini d'injures coula Longuement devant nous tous qui, Ulemands el Alsaciens mêli avions de huit à neuf ans. Le (ils de la o canaille » pleurait à chaudes larmes, et s camarades étaient empoisonn fureurs

di\' — Croyez-vous qu'après une scène

100 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

pareille, un petit garçon demeure exactement le même être ?

Nous sommes de grands promeneurs ei Alsace. Un jour (je n'avais pas dix ans), après avoir goûté dans la montagne avec mes amis, nous inscrivîmes sur le registre de l'hôtel, au-dessus de nos signatures, des phrases puériles : « Montés ici par un très beau temps, avons aperçu le faite des Vosges » et puis, à côté : « \ive la France ! » Un Allemand nous dénonça au directeur du gymnase et ce fut une grosse affaire dont mon père eut du désagrément.

Une autre fois, avec des garçons un peu plus vieux que moi, j'allai en France jusqu'à Gérardmer. Nous achetâmes des rubans

et des cocardes tricolores. Au retour, dans les bois alsaciens, nous les portions à nos chapeaux et nous chantions la Marseillaise, quand nous fûmes croisés par des Allemands

UN HERITIER loi

de Colmar. Le Lendemain, le dire du

nous accabla d'injures et de punition-, cl il nous fallait croiser dans les ru de la ville nos dénonciateurs, < j u î étaient des gens considérés.

Ce de mon enfance me font mal.

us autres, jeunes bourgeois alsaciens, nous

>ns grandi dans une atmosphère de cons] ration, de peur et de haine et dans la certitude

notre supériorité de race. \ oilà (jui explique

notre amour do la France. C'est un amour

un perpétuel ressort et noire

'(TV t.

A di\-sepl ans, je commençai mes études dicales à Strasbourg. J'y fus, je crois bien, dans La situation d'un jeune provincial tra

- <jui s'inscrit à l'université de sa région. J'ai été privé de l'atmosphère éducatrice Paris, mais La culture d'outre-Rhin a glû sur mon esprit el Les étudiants allem

m'ont déplu jusqu'à m'irriter. Nous nous sommes instinctivement rejetés.

La grande, la terrible épreuve, ce fut de me soumettre à la loi militaire allemande.

La volonté de mon père m'avait convaincu sans discussion de demeurer au pays sous le toit familial ; j'avais formé mon sentiment intérieur, mais je n'avais pas eu l'occasion de m'affirmer, de me renier ou de trouver une conciliation entre mon âme française et le fait allemand. Ma vie jusque-là n'avait été qu'un prologue : en octobre 1902, — peu de jours après notre rencontre de Marsal, — le drame commença.

Arrivé à ce point de son récit, M. Ehrmann s'arrêta. Plus tard, j'ai reconnu qu'il se cabrait à l'idée de se faire voir avec un casque à pointe sur la tête. Mais je le pressai de parler :

L> HÉRITIER 153

— Je vous en prie, ne nous embarrassons point de difficultés conventionnelles. Permettez à un Français de vous interroger et d'étudier sur les faits la vérité alsacienne. \<»us me dites que votre cas n'a rien que d'ordinaire. Je l'espère bien. C'est par là qu'il m'intéresse au plus haut point. Vous êtes un échantillon de grès que je détache du rocher vosgien.

Et je me rappelle qu'avec ma canne, je frappai vivement sur le dur sol de Sainte- Odile.

M. Ehrmann prolongea ses difficultés. Je vis avec étonnement ses scrupules, presque timidités. En présence d'un Français, son service allemand le ravageait comme un i de conscience. 11 craignait que je n<> trouvas qu'il n'avait pas assez souffert.

— Car nous savez, nu1 dit-il, le volontariat des allemands esi beaucoup plus doux que

le service des dispensés en France. Comme étudiant en médecine, après six mois de service, je devais être libéré, pourvu que je n'encourusse pas de prison. Durant ce semestre, j'allais habiter en ville, dans mon appartement ; je viendrais à la caserne pour y faire mon instruction militaire, à peu près comme l'étudiant se rend à son cours, et je serais considéré comme un futur officier... Officier allemand ! Au fond de mon cœur, je refusais ce privilège : un volontaire alsacien n'accepte du service que l'inévitable. Il porte en soi une protestation perpétuelle, et c'est ce refus intérieur qui fait, d'un service matériellement supportable, une contrainte humiliante et, parfois, presque dégradante ; du moins, nous le croyons, car le rude orgueil alsacien accepte mal les honnêtes hypocrisies nécessaires : pour une âme ardemment française, quel tourment s'il

M\ PREMIÈRE JOURNÉE DE CASERNE

Le 1^{er} octobre 1902, un peu avant sept heures du matin, nous nous trouvâmes une vingtaine de jeunes gens habillés en civil, dans la cour de la vieille caserne d'artillerie de la place d'Àusterlitz. J'étais le seul Alsacien.

Les allemands s'approchaient les uns des autres, en s'inclinant légèrement : « J'ai l'honneur de me présenter à vous ». et ils lisaient leurs noms. Je dus à mon tour me nommer.

()n me désigna avec trois autres pour la seconde batterie. Un sous-officier nous «lit de

ut

le suivre. Nous payâmes la somme exigée par l'État pour le prêt d'un cheval et sa nourriture pendant six mois ; le magasin d'habillement nous vendit trois casques, un manteau, des bottes, tous les effets de grande et de petite tenue. J'étais renseigné sur les usages: j'abandonnai au sous-officier de chambrée deux casquettes plates, deux sabres, un manteau, pour qu'il en fit son affaire avec les sous-officiers de ma batterie. On me conduisit dans la chambrée de mon brosseur, qui devenait ainsi la mienne : j'y partageais avec lui une petite armoire en bois blanc. Je fis la connaissance de mon cheval et du brosseur de mon cheval.

Ces longues stations et ces attentes debout dans l'humidité sont fatigantes, surtout si l'on a les nerfs en révolte.

Je ne pus prendre sur moi de me joindre à mes trois « camarades » quand ils m'aver-

MA PREMIÈRE JOIE EN CASERNE

! qu'il serait sage d'offrir un verre aux sous-officiers.

A onze heures, un volontaire me dit :

— Nous allons boire un verre de bière puis nous déjeunerons.

Je m'excusai < ! » pour ne pouvoir les suivre. Ils partirent ensemble et déjà ils étaient liés. Je revins dans ma chambre, et je me sentais comme une lie douloureuse au milieu d'un milieu d'indifférence. Si j'avais été soldat > n'importe, j'aurais eu dans ma chambrée des compagnons un peu jaloux, défiants, de bons camarades c'est possible! et aussi des sous-officiers et contrariants; mais je crois que j'en

en moi-même une bonne humeur, une qualité <le vie supérieure entraînant pour fon il-1- lespréventi

celles des aul res miennes propj es. J'au-

rais été si évidemment un soldai de bonne volonté ri un compagnon désireux de plaire

160 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

qu'entre nous tous, il se serait créé un lien fraternel. Ou bien encore, je me serais convaincu que j'étais à mon propre service, que je collaborais à la puissance de la France, et, dans des petites saines interprétées, j'aurais voulu voir des grandeurs.

Ces réflexions me tinrent lieu de déjeuner.

A deux heures après midi, les volontaires des différentes batteries étant réunis dans la grande cour, le lieutenant apparut pour la première fois.

C'était un petit lieutenant à peine majeur, rose et joufflu, les cheveux ras, très raide et très sanglé. Il se promenait en caressant une moustache claire dont la pointe, trop dardée sous le nez, lui donnait un drôle d'air. Ses gants, ses manchettes et son col très haut émerveillaient par leur blancheur sur l'uniforme sombre. Certainement il jouissait de nous montrer sa suprême élégance militaire.

MA PREMIÈRE JOURNÉE 1)1 CASERNE I H I

Mes compagnons l'admiraient beaucoup. Eux et lui servaient le même idéal.

Tous ces gens-là étaient emboîtés dans le même ordre social. Notre lieutenant était exposé à fréquenter 1rs familles de ces volontaires, à faire danser, voir à épousa ■ leurs sœurs : aussi était-il enclin ;i se montrer homme du monde; mais eu même temps il prenait un ton rude, parce qu I une habi-

tude traditionnelle, parce qu'il devait s'impr à plusieurs d'entre nous qui étaient ses aînés, et enfin parce qu'il entendait réagir contre la secrète mésestime des hommes d'étude pour le< militaire

Sa première phrase fui sèche :

— (Test moi qui suis chargé de faire votre instruction. Je pense que nous nous enten drons bien. Nous allons commencer par vous enseigner le salut .

I n (-norme maréchal des logis, aux yeui

infiniment bleus, l'assistait. Pour se donner de l'autorité, il bombait sa poitrine, ce qui ne l'empêchait point de paraître bossu, car se? omoplates saillaient dans son vaste dos. Ce géant osseux à la grosse moustache broussailleuse semblait puéril à cause de son inhabilité a manier ses formidables mains et ses pieds. Il avait mis cinq ans a gagner son grade ; quel ton devait-il prendre avec ces inférieurs riches et instruits, qui allaient devenir si rapidement ofhcieurs? Il était irrité contre ces heureux volontaires, en

même temps qu'intimidé par le petit lieutenant qui le surveillait en se pavanant : de là, un zèle maladroit et de la dureté.

Nous apprîmes à saluer, puis il y eut des exercices de marche et d'assouplissement, enfin une heure d'équitation. J'avais le sang à la tête, j'étais affaibli de n'avoir pas déjeuné, mais dans mon extrême malaise, mêlé de

MA PREMIÈRE JOURNÉE l»: RNE 163

froid et, le dirai-je, d'une étrange peur conje m'eff de me dominer, de ne

me mettre en colère, d'être attentif à tous exercic» lowns <ju<v nous recommen-

cions indéfiniment. C'était un orage dans mon cœur. Parfois, car je sui< violent de caractère, j adm de rompre brusque-

ment rc cauchemar. c< Vi-je vraiment bien fait, n m disais-je, de rester en Usace? Suprai-jc cel esclavage? » J'aurais voulu réfléchir ;i ma misère; cet homme qui la il m'en détournait. De mi-nuit' en minute, j entendais sa \ <

— Volontaire Elirmann, vous n'êtes plus, ici, dans la vie civile; tâchez de faire atten-

Je calculais qui être déplaisant Soi

vu ' ' sentir am '■ pleins |)ou\ oirs,

ma révolte ne montrerait rien que l'imaut dune âme trop

16/1 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Ce long exercice, auquel mes muscles n'étaient pas assouplis et contre lequel je me cabrais, me mit au point que je pensai à me déclarer malade. Je demeurai pourtant au service d'écurie, où l'odeur des chevaux, les lampes fumeuses, la grossièreté des soldats, la rude voix du fourrier portèrent au paroxysme ma nausée.

Vers neuf heures du soir, harassé de fatigue et sans doute d'inanition, je quittai la caserne et regagnai ma chambre.

J'enlevai, j'arrachai mon uniforme pour m'habiller en civil.

Telle était mon horreur de mon nouvel état que je pensai à M. Le Sourd pour lui donner raison. Il me sembla que j'avais méconnu où était la vraie virilité. Je vis mon devoir dans la désertion. Je commençai à garnir de vêtements et de linge une valise L'Orient-express traverse Strasbourg à mi nuit

M \ PREMIÈRE JOURNÉE 1" I kSERNE 165

\ inuit ; on une heure, sans risques réels, il ne mènerait à la frontière. J'allais être à Lunéville, libre de toute contrainte, la première (1 jouissant de la beauté du

monde, rendu à ma dignité aussi bien qu'à ma véritable patrie. Cette perspective m'enivrait plus qu'une convalescence. J'étais le qui repousse le fond où les herbes, quelques secondes, le retiennent.

Mon premier soin serait d'écrire à mon ... Mais cette lettre, puisque je dispose de trois heures avant le départ du train, j'ai- ! i- la rédiger, le la dé] lis à la boîte

même de la gare.

I ne véritable fièvre me dictait mes mots et mes phrases ; il ne me fut pas difficile d'exprimer avec force mon horreur de < nau-séabonde journée; mais une réflexion me gêna, c'est «pie mon père et moi, noua n'avions jamais supposé <pie cette i -cvn^ put

l()(> AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

m Vire agréable, et cependant les raisons d'y entrer nous avaient paru les meilleures. Je vis bien qu'il ne suffisait pas de dire : a Je vais passer six mois abominables. » Je devais, en outre, lui démontrer que nous nous étions exagéré les inconvénients d'une désertion.

Mon père, dans la vie, n'admet pas le caprice. S'il me plaignait d'être soldat allemand, jamais il n'accepterait que j'eusse, d'un coup de tête, abandonné l'Alsace et ruiné son projet de m'établir médecin à Colmar.

J'ai vu des familles s'acheminer en groupes, à de certains jours, vers Belfort, Baie ou Nancy. « Où allez-vous?» leur disait-on. ce Nous allons voir le fils qui a passé la frontière. » Deux années, trois années, cinq années, on reste fidèle à ce pèlerinage ; puis la vie efface les traits; on devient des étrangers.

. PREMIÈRE IOUR1 RNE l6/

\ul moyen de nier ce fait: à minuit vil ■itot monté dans l' Express-orient, je pour toujours dr ! Usace el de ma famille.

Mon père me soutiendrait-il t*n France i n'y complais guère. Il a uni il d'abord à payer une lourde amende. . .

Eli bien, je m'embarquerai... Uepi : rieuз rêves aventureux, je me voyais médecin sur un vaisseau. M;us là encore, un îcle. La loi

française m à refaire

en France toutes mes études lie-

Ion par échelon, et même il faut que je j calaur : s

L effort n o 1 aye pas el . d'instinct,

j'aimerais les risques, m le

(lui nais constructeurs : j éprouve

âne invincible répugnance à détruire quoi que ce soit . ,1 >ai
que j'a\ ais déjà

solides !>I(M-- pour l'édifice d * ma \ i que, dans une minute,
j'allais tout jeter bas.

Sur un inconvénient personnel, j allais ruiner une édification
soziale, une famille.

Un vrai désespoir moral vint accroître la fureur physique dont
cette journée m avait emplie.. .

C'est alors que mes yeux tombèrent sur une lettre que le fac-
teur avait apportée dans la journée. Je l'ouvris sans curiosité; elle
était de Mme d'Aoury. Je me rappelle exactement ses paroles,
parce que, bien des fois, au cours de ce semestre, je me les suis
répétée^ : << Monsieur, m'écrivait— elle, je viens vous donner
des nouvelles de votre adversaire. Il est guéri. Je sais que c est le
jour où vous entrez au régiment, je tiens à vous assurer de notre
sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez certainement
avec succès. »

Ce que j'éprouvai ne peut être compris que si l'on se repré-
sente dans toute sa force

M \ PREMIÈRE JOURNÉE M < ISBNRNE l6û

niMii angoisse. Vous n'imaginez pa» le bien que cela fail, quand on se sent un prisonnier abandonné aux Allemands, do recevoir an mol de s> mpathie française.

« Je tiens à vous assurer de notre sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez certainement avec succès. » Celle dernière phrase, si claire el si modérée, alla très profond dans mon âme pour \ ébranler ma fierté.

Si je passe la frontière, pensai— je, e1 91 je vois à Paris M1 <l \i>iu\ me félicitera-t-elle d'avoir modifié mon projet? C'esl possible, mais elle arrivera nécessairement à me «lire . < Vous voyez, monsieur, que mon frère, bous une forme trop \iv<\ étail dans le vrai quand il vous blâmait <lr rester en Usace. lujourd liui nous vous rangez à son opinion. » Cette phrase, <>ù je n aurais rien ;i répondre, me mortifierait. Je serais un petit garçon <lr\ ini cette I ' i risienne.

L'heure du train arriva el je n'avais pas pris de décision.

Vers une heure, sans défaire ma valise et demi-vêtu, je m enfonçai dans une espèce de sommeil brutal et désespéré.

CHAPITRE

TABLEA1 DE MES JOURNEES A LA CASERft

A quatre heures, je fus réveillé par des coups »lc poing dans ma porte.

— Monsieur le volontaire, il es! temps! Je sentis à la fois mon
ùmo encore brû-

,mi! ' <lt>< images de la veille, <vl mon corps lou! glacé.

— Entrez ! criai-je.

Le soldai qu'on m'avait donné pour ordonnance apparut. Il portait, sur sa face animale, une prodigieuse expression (K4 respect.

Que ccilt' brute lût un des instruments de ma sujétion, cela m attendrit et courba mes épaules sous l'universelle nécessité. .'< \

un verre de kirsch à cet humble vainqueur.

Nous partîmes pour la caserne dans la nuit.

En chemin, il me parla du service, et la multiplicité des petits détails me cachait mon vaste horizon d'ennuis.

A travers les couloirs obscurs, les mains devant moi, je le suivis jusqu'à la chambrée close toute la nuit, où vingt-cinq mal-propres mettaient une odeur effroyable. De la porte à mon armoire ils avaient semé des écuelles, des bottes, et, quand j'y tré-huchai, leurs rires ignobles éclatèrent.

Parmi leurs grossières malices, j'avais l'impression d'être, pieds et poings liés, un otage de la France au plus épais de la populace ennemie.

Je changeai mon uniforme de ville contre la tenue de caserne, je chaussai de lourdes bottes et je pensai mon cheval jusqu'à sept

MES JOURNÉES A LA CASERNE l~'.\

heures du matin. C est le moment du déjeuner : je me précipitai à la cantine. Depuis vingt-quatre heures, je n'avais pas mangé.

Je n'ai pas l'intention de vous donner des peintures pittoresques, non plus qu'une documentation technique sur L'armée allemande. I que vous attendez, n'est-ce pas. c'est une lumière sur les sentiments successifs d'un Usacien à la caserne allemande. Vous voulez

raconter ma dure expérience. Il s'agit que

vous dise en bref les soins monotones où ■'écoulaient mes journées.

Après le repas du déjeuner, non- eûmes une heure d'équitation. A huit heures et

demie, je passai le pantalon aux petites bottes comte-, et à neuf heures commença l'exercice, terminé à onze heures et demie. V midi, appel : nous reprenons notre tenue de ville.

C'est l'usage que les volontaires d'une même batterie mangent ensemble. Les trois Allemands et moi, nous allâmes dîner à cent mètres de la caserne, dans un hôtel de troisième ordre, A la Ville de Baie. Des occupations courtes et pressées, faites pour rompre l'esprit et nous divertir continuellement sur des vécus, m'avaient écarté depuis le réveil de mon idée de désertion. Au restaurant, j'ai dû regarder, entendre et suivre mes trois compagnons. Chacune de leurs voix m'arrivait lointaine

Dès Line heure et demie, chacun de nous était remonté dans sa chambrée pour revêtu des effets d'intérieur. A deux heures moins le quart, les volontaires de toutes les batteries attendaient dans la cour ; à deux heures moins cinq, le sous- officier nous

rangeait; à deux heures précises, le lieutenant instructeur survint. L'exercice, qui dure jusqu'

AIES .!«»(I'.m'i B A LA CASE! I ~}b

quatre heures, se décompose en une heure d'assouplissement et une heure d'exercices h canon. A quatre heures ou quatre heures et demie, une heure d'instruction. Vers six heures, le passage du cheval jusqu'à huit ou neuf heures.

Toute cette deuxième journée, je fus comme une machine, au point que je n'entendais pas les ordres. Alors, la rude voix du sous-officier criait : « Hé, là-bas! le volontaire!... »

Le soir, je rentrai chez moi pour remâcher mes plans de désertion, et pour m'endormir, cette fois encore, désespérément...

J'ignore si je subirai jamais autant de misère que dans les premiers jours de calerne, mais il est sûr que la vie me réserve, je suis sûr, « le ne plus glisser » ; une pareille démoralisation.

Mu répugnance de principe ; à servir l'Aile-

l'Allemagne) AL SERVICE DE L'ALLEMAGNE

l'Allemagne se doublait d'une sorte d'incapacité physique à causer avec mes « camarades ». J'éprouvais un état général de crispation et d'inquiétude haineuse, en même temps que je cédaï à l'implacable nécessité d'obéir.

CHAPITRE X

JE ME MIS À UNE RAISON

\uj ourdi mi. quand je me reporte à ces sombres journées, j'admets que je fus follement susceptible et Imaginatif. Peut-être voyais-je plus que de raison une volonté de mater l'Alsacien, \ussi bien il n'était pas très simple de démêler L'état d'esprit de mes chefs.

Le troisième jour de mon entrée au régiment, dans l'énorme cour de la caserne, les vingt volontaires, sous les ordres du maréchal des lojis, apprenaient le salut. I n à un. nous défilions devant l'officier. Par trois foi>. il m'arrêta :

— Qu'est-ce que c'est que votre singulière façon de projeter votre bras quand vous le baissez... Mais laissez donc cette façon de cirque.

L'Allemand salue^ le revers de sa main en avant, tandis que le Français présente sa main ouverte. Il y a une seconde différence, plus délicate, qui tient au tempérament des deux races : l'Allemand baisse le bras tout droit, son coude est une charnière ; voyez, au contraire, avec quelle vivacité nerveuse le troupier français rejette sa main de son képi. Mon geste à la française, au milieu de la roideur de ces jeunes Allemands, faisait un disparate.

Au reste, notre souplesse alsacienne, si frappante à côté de leur ankylose, se manifeste de mille manières, dans notre démarche plus élastique, plus cadencée, dans notre casquette qui glisse un peu sur l'oreille, à la

JE ME FAIS UNE RAISON I

lanière d'un képi, dans toutes nos réactions Lus aisées, plus rapides. Les olliciers aile— îands ne s'\ trompent pas. S'ils voient

Casser dans la rue l'un des noires, ils disent: (Test sûrement un volontaire alsacien! x> ilncadrés par la France, nous atteignons aisément à l'élégance du troupier français.)ans les rangs allemands, nous contrarions :et aspect mécanique et brutal. que la tradi- .ion prussienne garde pour idéal, cl notre nvolture \ choque comme une indépendance audacieuse, pres«|ue insolente.

Notre petit lieutenant ne me quittait plus

) eux .

\u bout d'une demi-heure, il cria :

— \ olontaire Ehrmann !

.1 a\ ançai en courant.

— Keculez à trois pas.

Je recule cl. les deux mains sur la couture lu pantalon, j'attends.

18o AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

— Où êles-vous né?

- — Je suis né au Logelbach, près de Colmar,

clans le Haut-I\hin, Monsieur le lieutenant.

— Que font vos parents ?

— Mon père est dans l'industrie, Monsieur le lieutenant.

Il eut un « ah ! » qui voulait dire : je comprends maintenant. On sait, en effet, que la population industrielle du Haut-Rhin est la plus patriote de toute F Alsace-Lorraine.

— Où avez-vous étudié ?

— A Strasbourg, Monsieur le lieutenant.

— Avez-vous des parents dans l'armée ?

— - Oui, plusieurs, Monsieur le lieutenant. Il parut satisfait.

— Où sont-ils ?

— J'ai un oncle capitaine à Saint-Dié et un cousin lieutenant à Epinal, Monsieur le lieutenant, In autre de mes cousins est lieutenant de cavalerie à Lunéville.

M ME FAIS UNE RAISO> I S I

Il me regarda attentivement. Je demeurai froid.

— C'est bien, dit-il.

Comme je regagnais mon rang, il s'écria :

— Halte! Remettez-vous en position. f\épémoi ce demi-tour.

Je dus le recommencer six à sept fois, car il me laissait partir, puis me rappelait. \ isiblement, il prenait son plaisir à me

taquiner.

Dès lois, il ne laissa plus passer la moindre incorrection sans me faire répéter le mouvement à l'infini.

Voulait-il mater l'Alsacien ? Ou bien, se voyant plus jeune (que moi et me soupçonnant d'avoir été ironique, prétendait-il marquer les avantages de son grade ? Je crois <|ii il obéissait à ce double sentiment.

Sou^ couleur de m'apprendre à faire le rapport d'une commission donnée par un

U SERVICE Di: L'ALLEMAGNE

supérieur, il avait imaginé de m'envoyer au pas de course — quatre, cinq fois durant l'exercice — demander au fourrier, à l'écurie, quelle heure il était. J'y étais accueilli par des quolibets. Et toujours courant, je devais revenir, m'arrêter à trois pas, les mains sur la couture du pantalon, et dire :

— Je rapporte avec obéissance à Monsieur le lieutenant que le fourrier a indiqué comme heure : trois heures et dix minutes.

Il fallait attendre qu'il eût fait un geste : u C'est bien x>.

In quart d'heure après, il recommençait, et encore un quart d'heure après...

L'Alsacien allait-il devenir le pitre du régiment ?

Pas plus qu'à vous donner les règlements de la caserne, je ne songe à vous émouvoir avec les misères d'un jeune bourgeois au service de l'Allemagne. Passons sur ces humilités.

JE ME L US UNE RAISON ! 83

e me propose (le vous faire \oir comment, l'une simple irrita-
tion de ma sensibilité. j.*ai >ii tirer une discipline.

Au bout de l;i semaine, j'avais fait le tour

le mes ennuis. Je n'attendais plus d'inconnu.

vie demeurai! affreuse ; elle avait du

noins perdu ses ténèbres. Je préfère un

mita] corps à corps aux mouvements vagues

l'un ennemi, le soir dans le taillis, .le voyais

nettement mon but, je devais empêcher qu'une

ne allemande se rît d'un Alsacien-Fran—

ist sur celle considération juc je résolu ester, .le sentis (pie si
je partais, Loute ni;i \ie, dans le secret de mon cœur, je me mé-
priserais, el que celte décision demeurerail un point de mon <>ù
j'évitais, tou-

jours, de porter mon rd. La Lettre de

M d \<>ur\ fut la première solidité où j appuyai m. i résolu-
tion. Que penserait de moi

18/| AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

celte dame qui avait bien voulu se ranger à mon opinion
contre son frère, si elle me voyait me dédire ? L'attitude du lieu-
tenant et la risée des soldats confirmèrent ma disposition. Je me
vis engagé dans un duel avec la caserne allemande. Au début, je
pouvais, comme tant d'autres,. le décliner, mais, une fois le
contact pris, passer en France, c'était une dérobade.

Je resterai, me dis-je. Ce sera plus dur que je n'imaginai ; très dur, même. Eh bien ! je me donnerai beaucoup de mal. Toutes mes révoltes que je contiendrai me tonifieront, et la haine me fera plus de virilité... Puisque ce lieutenant a sur ma personne tous les droits, parmi lesquels le droit de m'humilier, il n'y a qu'un moyen, c'est que je sois un excellent soldat et que je conquière son estime de militaire. Je suis seul de mon pays parmi tous ces Allemands : il sera tenté de me dire :

JE ML. FAIS i m: raison I x 5

« Prenez exemple sur vos camarades Mon ambition doit être de renverser les rôles et qu'il reconnaisse les qualités militaires de l'Alsacien

Tout cela est chétif, monsieur, je le sais.

Je préférerais, comme fit mon grand-père, le soldat de la Grande-Armée, entrer dans Berlin victorieusement, mais tout ce que l'on peut exiger d'un homme, c'est qu'il se halte pour l'instant mieux sur le terrain où le pose sa destinée.

Pendant huit jours, je me suis vu, senti. accepté comme un agneau de douleur. Puis

je ;ii reconnu (je le rôle de résigné était le

moins convenable et que je devais être d'abord un militaire exact.

Cette ligne de conduite, d'après mon récit, vous pourriez croire que je l'ai ;ii inventée, un

idée sur la table, en réfléchissant, dans ma chambre . c'est plutôt un sentier <>ù je me

iSf>

suis aperçu que je cheminais pour éviter les embarras au jour le jour. Les circonstances mont dirigé. Du dedans et du dehors, j'avais mes empêchements : ce qui m'a soutenu, c'est une constante exaltation de l'âme.

< HAPITRE M

rAGK

Il n'est allemand à toujours l'air d'un

semi-hatté. Les volés eux-mêmes se

font humbles à chaque détail de leur atti-

«lisait aux officiers : c'est Tu es notre

Leur née de\ les

Le lieutenant trouvait— il dans mon

: roi t une sorte d'indépendance? Plus

pleinement • uuyait-il dur

... Après s'être promené mi nu'

tir, il m'appelait :

— \ il l'ontaire Ehrmann, urant.

— A tous m'avez dit que vous aviez des parents dans l'armée française. Etes-vous en relations avec eux ?

— En relations très suivies, Monsieur le lieutenant.

- A ous allez souvent en France, n'est-ce pas?
- Assez fréquemment, Monsieur le lieutenant.
- Vous avez été en Allemagne, aussi.
- Lne ou deux fois, Monsieur le lieutenant.
- Alors, vous aimez aller en France?
- Oui, Monsieur le lieutenant.

Ce n'était pas un mangeur d'Alsacien, mais un brave petit guerrier du pays rhénan, fort ébahi, car il n'avait jamais imaginé une telle espèce de soldat allemand.

Le lendemain, il me dit :

- Ce sera une chose très grave pour vous,

LE IH II BS I I NGAGÉ l8<)

le jour qu'il y aura la guerre avec la France. Que ferez-vous, quand il s'agira de se battre

utre l'armée française où vou> ave/ des parent

Le règlement nous oblige, si un supérieur

nous parle, à l'immobilité la plus absolue.

\urun mouvement ne serait toléré, mais il y

a les yeux. Les miens disaient : « T'ima-

les-lu que je vais rester ici, quand il s'agira d'une guerre avec la France? o Cependant je cherchais ma v<>i\ la plus ferme cl la plus simple pour répondre :

— Je suis médecin, Monsieur le lieutenant.

— (Test vrai, lit-il en tournant sur ses talons.

Il commença de critiquer en moi plus

ouvertement 1 Usacien. Comme nous trottions

!<• long de la piste, j<' dis à mon cheval :

' Hue, te I I > ii milieu du manège, il

me <iia :

— Volontaire Ehrmann, c'est uu cheval allemand ; il ne comprend pas le français.

Le lendemain, durant l'exercice, il me dit :

— Il paraît que vous vous faites envoyer à la caserne des lettres dont l'adresse est écrite en français. Priez vos correspondants d'employer l'allemand.

— Mais, Monsieur le lieutenant, mes correspondants ne savent pas l'allemand.

— Qu'ils l'apprennent ou qu'ils fassent écrire leurs enveloppes par le diable !

Tous les matins, minutieusement, des pieds à la tête, par devant et par derrière, il inspectait nos uniformes, nos armes, nos munitions. Mon tour venu, il s'attardait en maugréant, et chacun voyait sa mauvaise volonté ; mais je m'appliquais à être un bon soldat, et mon regard lui disait : ce Cherche, cherche, mon lieutenant ! »

C'était d'ailleurs un bel officier, avec une

II 1)1 IOF

conscience professionnelle, et quelle que fût M prévention, il s'abstenait de me punir sans >e.

upçonnait-il confusément ma résolution d'allier la plus strict* discipline a l'indépendance de l'âme? Il s'avança le plus loin qu'il put :

— \ol<>ntaire Ehrmann, me dit-il, il paraît que vous fréquentez une taverne alsaciens •. où I <>n dit qu'avec \os compatriotes, vous fait> 3 du chauvinisme français. ! -pect de l'uniforme vous commande de vous

tenir.

Kl (fuis le même esprit, deux jour< api il me faisait sortir des rangs pourme dire

— 11 paraît que, chez votre coiffeur, vous rous exclamez à haute \oi\ en frai Que

français quand \;ius êtes d.ms

famille, je n'ai rien à > oir à Mais

quand vous es lans un lieu public et,

If)2 AL SERVICE DE L'ALLEMAGNE

par exemple, chez un coiffeur, le respect de l'uniforme exige que vous parliez allemand.

Le règlement autorise-t-il les officiers à se mêler de notre privé? En tout cas, leur puissance est tempérée par leur crainte des

ennuis. Sur tous ces faits du dehors, le lieutenant grondait, menaçait, sans aller jusqu'à me punir. Et quoi qu'il supposât de mon insoumission d'âme, il voyait avec évidence ma bonne volonté dans les mille détails où doit être attentif un volontaire. J'étais un bon soldat. Au manège, je servais de cavalier de tête, je valais surtout pour la parade-marche qui est une grande affaire dans l'armée allemande.

Les avez-vous vu défiler ? Le soldat lève le pied en tenant la pointe en bas, tandis que sa jambe et sa cuisse forment un angle droit. Tout cela, pied, jambe et cuisse, il le lève haut, très haut, le plus haut, puis, soudain

m DUEL : - i BAGAGE i ; » . I

Après un deuxième mouvement, il projette violemment sa jambe et son pied, et, au même instant, tout son corps se porte en avant. Le pied, bien à plat, retombe à terre et la jambe se tend violemment, de manière à bomber en arrière une belle courbe. En principe les gymnastes allemands valent mieux que nous dans les exercices de force musculaire, par exemple, à la barre fixe, mais, plus

- et plus déliés, nous les surpassons dans les exercices d'assouplissement. Leur lourdeur de corps et leur taille courte les embarrassent.

Enfin. Mes camarades » avaient plus de biceps et moi plus de jarret. J'ai immédiatement compris la parade-marche comme une comédie, car à vouloir trop bien faire, les Germains ton jour-exagèrent. Le grand

t. c'est d'avoir le genou rompu et de mettre toutes ses forces dans le jarret ; un merveilleux raffinement, c'est d'« % sortii -a

poitrine et de rentrer son ventre, ce qui pousse le menton en l'air et les reins en arrière. Plus je chargeais, plus je leur plaisais. Tout de même, Monsieur, s'il y avait eu là un second Alsacien, nous aurions, quelque fois, bien ri.

MES RELATIONS AVEC LES SOLDATS, - VOLONTAIRES ET LES SOI — OFFICIERS

Octobre passa, les recrues arrivèrent. Notre

jeu fut très allégé : nous étions dispensés de soigner nos chevaux et nous quittons la caserne à six heures. Il n'y eut plus de peloton des volontaires; on nous restitua

- diverses batteries. Le hasard me donna les ordres du lieutenant et du sous-offi-

ciers, depuis un mois, j'avais affaire.

Nous aidions les officiers à instruire les

nouveaux venus. On m'attribua cinq de ces

« », pour que je leur enseignasse le ^ilul i l'assouplissement. L'un d'eux se pendit.

IF) AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Huit jours après, dans une autre batterie, il y eut un second suicide. Je n'imagine pas que ces malheureux souffraient plus

que moi du mal du pays, mais ils n'avaient pas su se faire un moral. C'étaient des êtres mous, des esclaves. Peut-être aussi des pauvres, incapables de payer leur bienvenue.

De temps à autre, un volontaire doit offrir aux sous-officiers une petite beuverie. J'ai signalé de nombreux papiers pour la cantine « Bon pour tant de bouteilles et de saucisses. » Plusieurs fois la cantine me présentait de faux : ma signature avait été imitée par un sous-officier. J'avais d'autres soucis que de protester contre cette vilénie. Mais les volontaires à qui la même chose advint refusèrent de payer. Je dus me régler sur leur conduite. Le faussaire irrité jura que nous ne saurions pas faire le pas de course en cadence, et durant une longue heure, le sabre dans la

Miliciens LES SOLDATS

main gauche (vrai supplice par un temps glacial), nous dûmes courir en rond dans la cour de la caserne.

J'eus la gorge enflammée, au point que j'entraî à l'hôpital militaire.

Je passai six jours dans une grande salle de soixante lits. J'ai vu [un mur voisin un de ces Étais de la Poméranie qui sont naturellement trapus. Larges d'épaules, avec de grosses figures naïves. Mais celui-ci, c'était pitié de voir, quand le docteur l'examinait, sa maigreur, son dos voûté, sa poitrine défoncée. Depuis quatre mois, une pleurésie le tenait au lit. Il avait subi plusieurs interventions chirurgicales. Bien que le pauvre diable chancelât en se plaignant de souffrir à chaque respiration, le médecin-major le prétendait guéri. Chaque matin, je l'entendais

— Il ne tient qu'à vous de rentrer dans foyers, à condition toutefois <|ue vous

ne prétendiez pas à une pension, car je ne sais pas s'il serait possible de vous la faire accorder.

Le Poméranien, n'en étant qu'à sa première année de service, pouvait être tenté par une proposition qui le libérait d'une année (1), et pourtant, une fois le médecinmajor parti, il pleurait comme un enfant et , me disait :

— Je ne puis pas rentrer dans mon pays, si faible et sans pension, car nous sommes très pauvres. Chez nous, celui qui ne travaille pas n'a pas droit à la nourriture, et je suis bien sûr que malgré l'affection de ma mère on m'écai'tera, si je reviens comme une bouche inutile. Mais je n'ai pas le courage d'exiger ma pension du médecin-major qui a un regard si terrible!

C'est vrai que le major était un grand

(1) Voir la note VI, page 273.

MES RELATIONS AN I I QQ

gaillard à moustache noire, congestionné

la couleur brique, av< i\ si vite

le colère qui sont particu - aux nilitaires - nguins. Ces _ as hur-

ent même pour 'lire des c fe n aime pas les croquemitaines. J'obtins du ous-olîh îi r chef de salle, à qui nie- pour- - plaisaient,

qui! nie communiquât le ournal <le la mal; mon voisin. J'y lus

>n toutes lettres que sa pleur» - mail d'un renient pris au service. Nul don e, <|u'ii n'eût dmit à une pension.

liscret, I»1 r m'in-

que le médecin-major était un b r du budget, appliqué de toute sa ruse l<'ut 3S voix >i diminuer le

loml re des pen - ! invalidité

Je m urnai vers mon Pi a :

— Voyons, lui disais voua affirme

dans \ otre droit . \ ous n allez

pas vous laisser mener comme une bête.

Pendant vingt-quatre heures je le remontai. Il se trouva le lendemain matin que les malades, comme il arrive dans la saison des gripes, assiégèrent l'hôpital au point qu'on ne savait où les caser. Le médecin- major, en arrivant, dit à haute voix :

— Eh bien î nous allons renvoyer quelquesuns de ces gaillards.

Il s'arrêta plus longtemps encore que la veille auprès de mon voisin, et, l'ayant examiné bien à fond, il dit avec autorité :

— Vous êtes guéri, il n'y a plus trace d'inflammation : vos douleurs proviennent simplement de la plèvre fixée par la maladie contre vos côtes. Cela s'arrangera sitôt que vous serez chez votre maman, qui vous soignera encore mieux que nous. Je vous offre décidément de partir, si vous ne réclamez pas une pension.

MES RELATIONS V\ El il - Si »i \>\l - 201

Le pauvre géant répondit :

— .le n'ose pas rentrer chez moi si je n'ai pas de pension.

— C'est-à-dire que vous l'exigez?

Je L'encourageais du regard.

— Oui. Monsieur le médecin-major, souffca-t-il.

— Eli bien ! dans ce cas, je \<>us retiens ici quinze jours, un mois... Ça m'est tout à fail égal. Je vous retiendrai trois mois, s'il le faut. .1 en ai assez de vous servir à tous des

lisions, tas de feignants! Gomment! vous faites il peine Irois mois de service vous tombez malade, vous êtes soigné quatre mois au\ frais de I État, j<*> vous oflre de vnus dispens du temps rjui vous reste à faire, «M vous n'acceptez p;i». espèce de brutel D*abord, je ne sais pas si vous \ avez droit, à cette pension; \ <>u- ne la méritez paa et um.> m'embêtez :•

Son irritation croissait :

— Ça commence à me dégoûter, ces faiblards qu'en nous envoie maintenant ! A peine au service, ils tombent malades et réclament encore que l'Etat les entretienne !

Il avait empoigné le soldat par l'épaule; il le secouait et lui criait :

— Je vous fiche mon billet que vous ne l'aurez pas, cette pension !

Le pauvre diable se mit à pleurer.

Alors le major regarda ce faible avec mépris :

— Qui est— ce qui vous a mis en tête de réclamer cette pension ?

L'imbécile, dans son angoisse, me chercha du regard. Le médecin-major comprit qu'il devinait juste et qu'il y avait un conseiller.

Il poussa un cri d'allégresse et de fureur en tapant sur le lit :

MES RELATIONS AVEC LES SOLDATS

— Vous m'entendez? Je \eu\ connaître celui qui \ous pous

Le soldat tourna la tête de mon côté J'étais debout au pied de mon lit. dans l'attitude fixe qui i élémentaire, durant

la visite, pour les malades non ali

Toute la colère du major se porta sur moi. Il - t les bras et «lit :

— Comment! le volontaire, vous venez ici

gaillards à la révolte? Mais de <juoi s mêlez— v< >us

! fui un Uni de vociférations, un scandale au milieu de ces triâtes lits de (iévreux el de délirants. Il eut quelque |>«ii tenir de

ni<i prendre îi la

Mais le soir, l intendant apporta une feuille où était indiquée la pension que t

lit le soldat, une centaine de marks par an. Vprès un pareil esclandre, on n'a va il pas osé persister à lui refuser son

dû. 11 prit congé de moi avec des larmes.

A ma sortie de l'hôpital, quand je racontai cette histoire aux trois volontaires de ma batterie, ma conduite leur parut incompréhensible.

— Qu'est-ce que vous aviez à vous occuper de cette brute-là? (Ils voulaient dire le soldat.) Ça n'est pas votre affaire.

Ils ajoutèrent que je ferais mieux de les accompagner à la « brasserie des officiers ».

Chaque soir, tandis que je m'asseyais seul à la table où nous avions tous diné le matin, ils allaient manger des saucisses au raifort et boire de la bière, sous l'œil de nos chefs :

— C'est la coutume, disaient-ils. Xos officiers nous en voudraient si nous ne paraissions pas à leur brasserie, et sûrement que votre absence est mal interprétée. Vous vous faites du tort.

MES RELATIONS AVEC LES SOLDATS >.(■)

L'argument ne me touchait point. Je m'obliais à être un soldat appliqué, et je nie (fendais de paraître un courtisan. Je leur pondis qu'entre six et sept heures du soir.

ne l'avais pas de bière. Mais ils me prirent si fort qu'à la fin je ne pouvais plus- impolitesse, éluder leur invitation, Je les ivis. Quelle soirée, monsieur!

IL me firent asseoir auprès de la porte d'entrée. ^u tond d'une enfilade, dans une troisième salle, nous apercevions La grande ► le où. chaque soir, se retrouvaient Les iciers. Mes camarades étaient convaincus

un local fréquenté par des Lieutenants et

capitaines devenait un lieu d'anoblissement : à contempler les chefs, fût-ce de loin, ir petitesse pensai! participer de cette graniii (les satisfactions toutefois leur doni«*n t (\i)s regards inquiets et une conver ion hachée. Toul en vidant leurs verres de

bière et en mangeant du porc fumé, sur la table mouillée, avec une serviette en papier sur les genoux, ils gardaient une correction militaire, dont ils se seraient, je pense, reposés dans toute autre brasserie. A chaque fois qu'un officier entra, de quelque régiment qu'il fut, il s'agissait de nous lever, de nous reposer nos chaises bruyamment avec nos jarrets de porter nos mains aux coutures du pantalon, de fixer le survenant et de l'accompagner; du regard cinq mètres avant son arrivée ; notre hauteur et cinq mètres après son passage. L'officier quelconque saluait avec deux doigts, s'inclinait légèrement et, tout de suite faisait un geste : « Asseyez-vous donc ! Gela avec froideur. Mais notre capitaine s'inclina un peu davantage, et bien qu'il ne se déridât point, son geste : ce Asseyez-vous fut plus marqué. Quant à notre lieutenant il dit :

MES RELATIONS \l< LES SOLDATS 207

— Ali ! bonsoir !

El il marqua un petit étonnement aimable

► ir le volontaire alsacien.

Servilité avec les supérieurs et arrogance les inférieurs, \<>ilù, pour nous autres Usaciens, de yw cj u;j 1 1 1 1'-^ constantes des A I le— OMnds. Notez (\uc mes camarades appartenaient à de bonnes familles. Mais je dois les présenter avec plus de détails,

car onl vraimentl trois types classiques de La plus récente Allemagne.

Le premier était un Prussien de vingt-trois ans, d'une famille originaire de Neu-Ruppin, là-bas, diins la Marche brandbourgeoise.

Il faut savoir d'une façon générale d'où terribles Prussiens, raides et arrogants, (jui triomphent el donnent aujourd'hui 1 I Ulemagne -.1 forme. Sur de grandes plaines grisâtres, où de maigres pâtur tlternenl avec des étants endormis et d<%

sévères forets de pins, vivent des paysans à peine affranchis. Ils possèdent l'esprit d'association, car ils ont conscience d'être un troupeau, et puis, dès leur bas âge, on les dresse à la discipline. Chez eux, l'instinct de reproduction ne crée pas, comme chez nos Français, des vices ou des vertus compliqués. Sans fièvre ni enthousiasmes, mais aussi sans intermittences ni chutes, leur volonté demeure constamment tendue vers le but qui est le pain quotidien. On voit à ces serfs l'hypocrisie des paysans, une jalousie mesquine, une étroitesse de cœur, qui se trahissent chez les simples par des lettres anonymes, par des dénonciations à la police, par de l'espionnage, mais peu de mensonges grossiers et conscients: ils recourent à des biais. Le commerçant prussien tient un engagement écrit, seulement il use des sous-entendus, profite sans scrupule d'un oubli dans le contrat. Tous les Prus-

MES RELATIONS WI.C LES SOLDATS

riens sont sous L'action de La bière : elle étourdit, endort et berce, elle calme la colère ou la passion, elle rend bonasse et fait oublier. kussi le tempérament autrefois querelleur Jfest assagi. Mais cette bière assoupit, sans la changer, une âme brutale où manquenl la politesse innée et la culture héréditaire.

Notre « camarade » prussien, bien que fils de fonctionnaire et membre d'une corporation à Bonn, où il étudiait le droit, portait Ja n- sa chair toute cette barbarie germano- Bave. Il se destinait au fonctionnarisme, mais miii aspect, ses mœurs, étaient d'un puissant àuerrier brandbourgeois. Ouel mangeur !

Quel buveur ! Quel fumeur ! Rien n'embariasse de tels esto-macs, Très grand, très la

raide, le geste saccadé, la \<>i\ basse et Brave, la moustache blonde en croc comme celle de l'empereur, il portait ses cheveu coupés ras et brossés violemment en arrière :

son nez s'avavançait droit ; ses yeux d'un bleu d'acier avaient des reflets fauves et froids : son maxillaire supérieur était pro-éminent, ses joues plutôt creuses. Toutefois, dans le menton, il avait une fossette ; sur cette figure brutale, cette fossette adoucissante semblait un non-sens.

Le second de mes a camarades v> venait de Munich. 11 étu-diait l'histoire. Les Bavarois diffèrent du tout au tout de l'espèce prussienne, si récente et exclusivement guerrière. Petit et déjà bedonnant, avec un nez épaté dans une figure bien grasse, il sem-blait un poupard apoplectique. Sur son crâne très gras mouton-nait un léger duvet blond châtain, avec une petite houppe dans le

milieu. Quand il portait l'uniforme, ses bons yeux cherchaient une expression de dureté. Au fond le service l'ennuyait, mais il ne le savait pas trop.

MES EUBL ETIONS LI 1 « Il - 5 < 'I DA1 - II-]

Le troisième était un Savon. Il portait une raie au milieu d'he-
veux cosmétique

collés sur le C'était un - um. la

__■*. les yeux un peu injectés, nerveux et sec une «ourle mous-
tache noire fournie. Il étudiait L'économie politique pour faire le
contentieux chef de père, industriel de La

ne crois pas que j'abuse, en l'absence d'attention sur les trois fi-
gures de la nouveauté dans le P u. vous

! n naître le \ i tre et la M>lidit>

de L'empire. Il est le résultat d'une antique formation militaire
<|ui lie aux origines Mêmes de l'Etat brandebourgeois.

L'âme de ce jeune homme fut disciplinée, il a cent cin-
quante ans, par le grand Frédéric et, hier encore, par les
triomphes

Guillaume Le grand. — Il est demi

un peu partiel, mais prend mal mus-

science de ses différences. — Quant au Saxon, il est impéria-
liste, parce que son père est bien le gouvernement et que l'es-
sor industriel lui profite.

Ni les uns ni les autres n'étaient de mauvais garçons, mais il n'y avait aucun moyen que je m'entendisse avec eux.

Le juriste prussien, ce soir même, à la brasserie, nous raconta qu'on avait eu la preuve d'un infanticide dans son quartier. La police recherchait la coupable. Sur divers indices, il avait tout de suite soupçonné la bonne de la maison :

— Quand elle est entrée chez moi, hier ou soir, je l'ai forcée de m'avouer sa faute. C'est une fille que personne n'aurait soupçonnée. Elle s'est mise à mes genoux. Vous le pensez bien, je n'ai pas tenu compte de ses supplications, et ce matin, à la première heure, j'ai averti la police.

MI - RI l \ I [< > N8 \ \ l <: I 1 - SOLDAI - 2 I 3

— Mais, lui dis-je, c'est abominable !

Il me pria de mesurer mes paroles. Le Saxon et le Bavaïrois s'interposèrent.

— Je vous jure. Lui dis-je, que j'essaye de vous comprendre. Est-il possible, qu'à dénoncer cette pauvre fille, vous n'avez pas senti une grande honte? Rien ne vous obligeait d'intervenir.

— Rien ne m'obligeait ! Cette fille a commis un crime et vous voulez que je me taise. Non, Monsieur, il faut que justice soit faite. C'était mon devoir de la dénoncer, et j'ai accompli mon devoir.

— N'avait-elle pas assez souffert, dans son mariage de se trahir? Elle n'eût pas recommencé, vous pouvez le croire. La peine Bera terrible, si les juges n'admettent pas de circonstances atténuantes !

— Les circonstances atténuantes? \li I que \oila Lien une invention française, et que

ce terme m'est odieux! Comme s'il pouvait y avoir des circonstances atténuantes! Mais c'est absolument contraire au sens de notre droit. Ln crime est un crime, et la loi veille pour le punir.

Le Saxon et le BaAarois ne le contredirent pas. J'étais révolté. 11 y a chez les Allemands un manque de nuances, qui offense et dégoûte une âme de formation française. Et si les circonstances, comme c'est le cas en Alsace, donnent la supériorité de fait à de tels hommes, c'est une intolérable humiliation. Je ne pouvais pas m'en expliquer à fond devant mes « camarades ». Les irritations d'un vaincu les eussent étonnés ou peut-être réjouis, sans les dominer.

Je les quittai avec le plus vif mécontentement de moi-même, qui avais inutilement laissé percer ma réprobation. Je me blâmais qu'ayant mis à jour nos générosités et nos

MES Hl l M lo\ - \l l < il - SOLDA I - :>. I •)

délicatesses françaises, je n'eusse pas su faire éclater, de\ant eux, notre supériorité. Je me

prochais d'avoir découvert la France vainement.

Je dormis très mal. Un à un. je reprenais les incidents de la soirée. Je méprisais, à crever le cœur, ces Allemands, mais je jugeai nécessaire de purifier et de gonfler en moi— même la source française, pour ne la laisser jaillir qu'aux heures favorables. Je me promis de ne pas mettre « mes camarades » en opposition avec nos manières de sentir et de juger, qu'autantqu'elles LeurpermeUraientde

liever le lourd poids prussien et de respirer plus largement. — J'imaginai que le Bavarois et le Saxon pourraient garder, d'une minute de large respiration, une tendance à la fuite hors de l'Allemagne.

Le lendemain, au réveil, en arrivant à

216 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

L'écurie, je trouvai, sur la paille, un vaste et sale grouillement fait de deux énormes Allemandes et de trois sous-officiers ivres. L'un d'eux était celui-là qui avait imité ma signature, et de qui la rancune m'avait valu mon séjour à l'hôpital. Si j'avais appliqué les principes du juriste prussien, je n'aurais rien fait que n'attendent ces brutes. Cependant, je les réveillai pour les avertir que je venais de croiser l'officier de ronde dans la cour.

Mon procédé me gagna leur confiance, au point qu'étant devenus malades des suites de leur débauche, et comme ils ne voulaient pas entrer à l'hôpital, qui leur aurait valu une mauvaise note, c'est à ma science qu'ils recoururent. Je les soignai, malgré le règlement.

Ils demeurèrent stupides de la magnanimité de « l'Alsacien », et je puis dire que leurs grossières âmes, dans la mesure où elles pos-

MES RELATIONS \\ I < LES SOLDATS

cédaient la faculté de généraliser, furent conjuguées par la c< gentillesse » française.

Dan-* ce temps-là, au cours de l'exercice, m sous-officier arracha l'oreille d'un simple soldai. Elle pendait, retenue par un lambeau. .' malheureux hurlait et saignait.

Son bourreau, épouvanté, lui dit :

— Monte \ ite te faire soigner

Le lieutenant survint et. mis au courant, «'ordonna de suivre le blessé. \u boul de ring! minutes, le médecin-major accourut :

— Colossal! colossal! soufflait-il.

Il se mit à noter la plainte du pauvre liahlc Puis, se tournant n ci ^ moi cl vers leu\ écopés présents, il nous dit avec l i pression la plus sévère :

— Que l'un de VOUS aille le malheur de raconter quoi <jue ce ^>>«t. dans la caserne ou bien en ville, il est sûr de son affaire... Vous

218 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

surtout, volontaire Erhmann, je vous rends responsable si rien s'ébruite dans la presse.

Les brutalités sont traditionnelles dans l'armée allemande, ce qui s'explique par la servilité des basses classes : où manque le ressort de l'honneur, on essaye nécessairement le ressort du bâton. L'empereur les réprime. Nos chefs craignaient donc deux fois le scandale : à cause du public et à cause de l'empereur. Il m'était facile d'avertir les journaux sans me compromettre. Devais-je saisir cette occasion de jeter du discrédit sur mon régiment?... Au milieu des difficultés que le service allemand propose à un Alsacien, je pense que la règle, c'est d'abord de nous atta-

cher à tout ce qui entretient et augmente notre propre sentiment
de notre dignité. Je résolu de ne point faire en fraude un rapport
où je ne voyais qu'une petite utilité et, par suite, quelque vilenie.
Si Ion

mi - m i \ 1 1« «s ATi inh a i 9

était "ii guerre, je tirerai- gi -se

depuis h- = sur La batterie alle-

nde où j ai sen i i. ; que je coutj

i ouvert un risque, mais, dans L'état dea

.•h »ses, je n'accepterais pas de communiquer

état-major français ce que j'ai pu voir et

à ma qualité de volontaire alsa-

En vérité, ce n'es! pas par Lr<»ûf que j mine des problèmes
aussi subtils. Nous autres, Alsaciens, nous ne sommes pas faits
pour coupei I - cheveux en quatre. Ni la maison mon père, ni mes
études médicales ne m ont [H a la casuistique. Si Le sort

m'avais permis de mener L'existence facile <l un étudianl de
Nancj ou du Quartier Latin, je

sûr de dialectique

intérieure. Mais i est une conséquence de La

Liéance politique et milil rue des gens

tples ni leur bonheur, on bien,

pour le sauver, doivent raisonner et distinguer] — Cette obligation, voilà le véritable tourment d'un vaincu.

Un Parisien formé par des scènes de théâtre se figurera que ma pire souffrance était, au cours des longues sorties, quand ma batterie entonnait le chant : La garde sur le Rhin (die Wacht am Rhein) .

Un appel résonne comme l'écho du tonnerre, Comme un cliquetis d'armes et comme le bruit des

[vagues :

Vers le Rhin, vers le Rhin, vers le Rhin allemand! Qui veut être le gardien du fleuve?

Chère patrie, n'aie crainte, La garde est fidèle et sûre, La garde le long du Rhin.

Qu'importe que mon cœur se brise dans la mort,

Tu ne deviendras pas Français, Car l'Allemagne est riche en sang de héros,

Comme ton cours l'est en eau.

Chère patrie, n'aie crainte, etc.

\\n 18 lii i \\ l ion- \\ \\ i < i i - SOLDATS 221

Ou bien si l'on chantait : O toi, ille-

'it(if//te :

) toi, Allemagne, il faut que je me mette* en marche! J \\llernagnc, tu m'emplis de cours

Je veux brandir mon l'pée.

Mes halles vont siffler.

Je les destine au sang français !

J'allais, muet, au rythme de leurs chansons. Nulle bouffée
<l<1 sang no montait à mon visage et mon cœur demeurerait
calme. Vies pas étaient emboîtés dans leurs pas mes bras dans
leur balancement, mais mon fine se fermait à leur cadence enne-
mie. << Ils peuvent, disais-je, m'enchaîner, nu1 traîner et faire de
mon corps un chiffre dans les Ijordes qu'ils animent contre ma
patrie: leur captif ne s'inventera pas d'inutiles scrupules ». Ma
raison, jamais, ne perdit -.1 magistrature, roujours elle me répéta
c'est ici le malheur et la faute d<i la France, ce

n'est point ton péché. Et parfois elle introduisait dans l'hymne
germanique le serment séculaire de l'Alsace a la France :

Chère patrie, n'aie crainte, La garde est fidèle et sûre, La garde
le long du Ilhin.

CII\PIÏT»K Mil

I \ l ETE DI l l.MI'i lil I R

Dans les premiers jours «I»' janvier, un man. îi peine I exer-
cice était-il commencé que : lieutenant cria :

— \ olontaire Ehrmanri !

Toute hi nuit j'avais prévu cet appel... ►unis, je m arrêtai à
trois [>i-, et, les eux mains sur la couture tlu pantalon, j at—
«mli-.

— Je \«»iis ai rencontré bier en civil. M<ti-vous, -i je \mi-
rencontre une deuxième os, je \«ms dénonce. Cela vous rappor-
tera ■ois jours <l<v prison.

Il aurait pu ajouter que je perdrais mon
privlège de médecin et devrais servir une année entière
comme simple soldat.

Avant de s'éloigner, plein d'un orgueilleux mépris, il ajouta :

— Vous n'êtes donc pas fier de porter cel uniforme ?

Ah! non, je n'en étais pas fier!... Au sortir de la caserne, — et
depuis novembre nous sortions presque toujours à six heures, —
j(ne vivais pas que je n'eusse repris mes vêtements civils. L'uni-
forme m'aurait privé de toutes mes relations. Il n'y a point une
digm famille alsacienne qui descende à recevoii un individu ha-
billé en soldat allemand. Ces d'une haute moralité. On désire que
le; jeunes gens demeurent au pays et, par suite qu'ils se sou-
mettent à la loi militaire, mai; on les prie de cacher cette nécessi-
té hon teuse. Moi-même, je me préoccupais que per sonne ne me
vît en tenue; je voulais' que

I \ I I I I M II M P E R 1 l R

ion temp- p ss nul honnête homme ne ardât du docteur Ehr-
mann une image prusienne. Qu'il s agit d'une réception entre Ui-
diants. d un.1 -ninV U la brasserie alsaienne, voire d une em-
plette chez un fournisseur, mes pieds eussent refusé de me porter
vaut que je me fusse dévêtu. Je m'habillais D civil, même pour
rester toul seul dans ma bambre.

Sur i e point, quelles < j u . • fussent les mes de l'officier, je n<i
pouvais pas céder. e vis tout de suite que j<i touchais à la prini-
pale difficulté d<> mon volontariat...

Mais avant de vous raconter le dotai! de

«tte crise je dois vous décrire, pour que

Dus connaissiez mieux le monde grossie]

>ù je vivais, la journée caractéristique du

- m\ ici. qui est la fête de l'empereur.

I religion fail une partie principale de la

■}2t) \L SERVICE DE L'ALLEMAGNE

discipline de 1 empire ; niais il faut s entendre : à 1 école, la fi-
gure du Christ demeure au second plan derrière la figure impé-
riale; les petites gens satisfont leurs besoins religieux avec les
croyances socialistes ; les universitaires et les officiers s'en
tiennent a. une indifférence, que leur souci des convenances
masque. Seule la morale protestante conti nue de vivre, parce
qu'elle est adaptée étroitement à la race ; elle prône l'application
au travail, le sentiment de la responsabilité devant Dieu et devant
les hommes, l'horreur des péchés grossiers : elle laisse som-
meiller J esprit de générosité, de sacrifice et d'héroïsme. Tous les
dimanches, musique en tête, le.' soldats protestants sont menés
au temple e les catholiques a léglise. Le jour de la fête de l'empe-
reur, nous avons été convoqué* pour dix heures à la caserne, et,
vers di> heures moins le quart, quelques soldat;

i.\ îiVn-: de i. iMi'i nu i i.

commençaient seulement d'Apparaître dans cour, quand le lieutenant accourut tout à l'heure :

— Le service est avancé d'une demi-heure. Faites cendre rapidement les hommes.

Quand nous fûmes sur deux rangs, d'un coup d'oeil il nous mesura et, coupant d'un main l'ensemble à peu près par le milieu, il

commanda :

— À droite : protestants; à gauche : catholiques. Par file à droite, marche!

Il cria au SOUS-officier :

— Conduisez les catholiques!

Lui-même, il se mit sur le flanc des catholiques », et le tout partit avec des rires étouffés.

L'événement de la Fête, c'est une représentation théâtrale et un bal organisés par l'armée.

ment.

Nous nous réunîmes à huit heures du soir, dans le quartier de Neudorf, à l'Alcazar, énorme salle, construite en bois pour contenir deux mille personnes. On commença par une pièce en vers, où les volontaires jouaient les principaux rôles. La fanfare du régiment servait d'orchestre. Le colonel, les capitaines, les lieutenants et leurs femmes occupaient une vingtaine de chaises au premier rang. Mais une surprenante incongruité vint tout gêner.

Notre « camarade » le Saxon tenait le rôle de jeune premier. Comme il s'agenouillait devant une bergère pour lui déclarer son

amour, son maillot, qu'il avait loué chez un fripier, brusquement creva sur sa cuisse gauche, face au public. La femme du colonel, qui occupait le premier des fauteuils d'honneur, se leva, en rougissant d'indignation, et, après une incertitude, se dirigea vers la porte. Sa

LA FET1 ni l EMPEREUR

oisine, la femme du commandant, hésita, puis comprit et suivit, avec le colonel et le commandant. La femme du capitaine ne joua pas pouvoir demeurer. Le lieutenant ornisateur, qui se tenait à la droite de la Bène, rougit terriblement et se jeta dans son sillage. Les acteurs s'interrompirent. Ce fut une confusion générale l'instant après ! lieutenant revint.

— Vous m'avez joué un vilain tour, dit-il

à Saxon. Le commandant m'a interpellé à

cause de votre maillot. Quelle sottise histoire!

Il me semble « que des Françaises auraient été plus convenable de ne rien voir.

Le beau monde ayant disparu, la répétition ne fut pas reprise. Les soldats enivèrent les chaises. Le bal commença.

Les lieutenants premiers valsaient avec les dames des maréchaux des logis chefs, et les volontaires avec les femmes des autres sous

officiers. Au bout d'une heure, chaque lieutenant s'installa sur un banc devant une table. Autour de lui s'assèrent les sous-officiers et leurs femmes, les soldats et leurs « fiancées ». Le lieute-

nant reste digne, boit, fume et, par instants, se lève pour un nouveau tour de danse.

Quant aux volontaires, leur mission officielle est de payer du vin d'une certaine qualité aux sous-officiers et à leurs femmes, de la bière et des cigares aux soldats et à leurs « fiancées ». Je plus beaucoup en offrant un petit repas : des saucisses avec du raifort.

Je ne me fais pas plus délicat que la moyenne des hommes, mais quelle plate trivialité! A Paris, vous avez, j'en suis sûr. des bals publics charmants de vivacité. E sans aller à Paris, nos petites Strasbourgeoises sont fines, nerveuses, et, près de;

LA I T if DT L'BMPEfU

Ulemandes, des aristocrates. S'il arrive p - que l'une d'elle laisse séduire |

un professeur, par un officier, elle le civi— li-. \ 1 in. Une vers la France, mais de tels >rds -ont tirs raie-, et ce bal ne réuu le Ulemandes. Le- braves époui s sous-olûciers \ coudoyaient, -ans en souffrir, des filles de la pluie.

femme d.- notre maréchal de- uni

un se blonde, les yeux très blancs et les

; \ violemment tir chignon.

v noire, elle portait un

•leur- s iolet, ;> \ «v«- un des ont

• j.iun mi . (' était son costume de

noir d'abord <vt * \r \i \ fois élargi de

riolct. puis de jaune. Encore allait— il craquer.

Liants de j>e.m rouge, à un -<^ul

bouton, elle avait dû choisir la plus foi

pointure masculin* S - jambes, vêtues de

bas blancs, semblaient terminées contre terre par deux sacs noirs. Mais, tout de même, qu'elle s'arrêât de danser, de s'empourprer et d'éclater, c'était une Walkyrie. Ce type lui vient-il d'un nez charnu qui tombe assez droit, de narines pas du tout retroussées et d'une lèvre supérieure qui ne s'arrondit point? L'ensemble est militaire. On lui voudrait, plutôt que l'éventail, la cuirasse, la lance et le bouclier.

Ce n'est point à dire que dans ce bal toutes fussent laides. Mais, dans l'atmosphère germanique, un Alsacien éprouve des sensations indéterminées qui viennent gâter son plaisir.

Le fourrier avait une jolie jeune femme él quand je la faisais danser, elle me pressait contre son cœur. Après la valse, elle s'assit à ma droite. Son mari, à ma gauche, me couvrait de compliments, pour que je lui versasse à boire. Cependant, avec ses yeux

I \ I III DE l I Ml'l RI » H

ndres, elle me disait, en me saisissant l«> 'non :

— Attention, il est très jaloux. Demandez icore des bouteilles. S'il e^l une fois uris,

,i inoffensif.

Mais pouvais-je offenser un homme de qui

dépendais pour le service d'écurieP

Tous les officiers étaient partis. Les soldats,

ros cigares à la bouche, vociféraient

\<>missaient. (lelte personne blonde pou--,)

>u intérêt pour mes cheveux brun-- d'Alsa-

icien, jusqu'à esquisser une syncope. J'en

roftai pour gagner la porte et le grand air.

(il \nriu: \i\

.il Mi: l M- \< « BPTER Di Hl'j.lMl \ l

L'obscurité et le froid de l'hiver m'avaient permis de circuler en civil, presque chaque is nouvel accident. Mais, au début d • mars, comme j'accompagnais au théâtre des dames de ma famille, je me renconu nez à nez i\ ec mon lieutenant.

Pendant un quart de seconde, j'hésitai à le saluer : un liomme en bourgeois relève-t-iJ de la hiérarchie militaire? Hais à feindre de l'ignorer complètement, je l'aurais trop exaspéré. .1»' lui tirai mon coup de chapeau \r plus poli.

Mi nuit fut détestable, Je supputais tes

conséquences de cette rencontre : une année, douze mois de service! Vous pensez si je me reprochais mon audace !

La journée commença par les exercices du manège. Le lieutenant me regardait d'une façon sévère, il me reprochait la moindre faute; ses expressions étaient dures tout en restant polies. Je sentais qu'il nourrissait sa colère et qu'elle allait éclater. Moi-même,

de minute en minute, je m'énervais, tout en m'efforçant de le satisfaire. Sur ces entrefaites arriva le commandant.

— Eh bien! Monsieur le lieutenant, vos hommes ont-ils déjà commencé la voltige?

— Oui, Monsieur le commandant, un peu.

Ce n'était pas exact. Nous n'avions fait aucune voltige.

— Je vais voir ça, dit le commandant.

Alors le lieutenant appela un soldat qui ratissait la sciure du manège et lui dit de

JE ME FAIS \< I I PT1 R DI RÉGIM1 ni ■ _

nener un cheval nu petit l rot en le tenant ar la bride.

Chacun des quatre volontaires devait successivement sauter la bête par derrière.

Le juriste prussien et l'industriel saxon se laussèrent jusqu'à la croupe sans atteindre à l'enfourcher. Quant au gros petit Bava-rois, il fut pleinement ridicule. Le commandant avait pris un air plutôt rogue, et le lieutenant s'inquiétait. C'était mon tour. Uors, sentant la nécessité de montrer ma bonne volonté et «Tailleurs aidé par mon énervement, je pris un élan qui me mena jusque sur la culbute, si rudement que l'animal céda et que je culbutai sur la tête dans la poussière. Le commandant mit son cheval au petit trot, en

même temps que le Lieutenant accourut, et le soldat lâcha tout pour m'aider. Mais

étais déjà sur mes pieds.

Il le commandant dit :

— Sacrédié ! ceci a été un saut !

Le lieutenant rougit de satisfaction. Le

commandant n'ajouta plus un mot, il me regarda une nouvelle fois avec sympathie et prit congé du lieutenant par un sourire gracieux :

— Merci beaucoup, Monsieur le lieutenant. Il tourna son cheval et partit.

Le lieutenant, bientôt, se trouva auprès de moi, comme par hasard, et d'une façon raide très militaire, il prononça :

— En civil, il sait sortir, mais sauter, il sait aussi.

Cela voulait dire : je te pardonne.

Et de plus belle je sortis en civil.

Les autres volontaires me rencontrèrent souvent. Ils étaient jaloux et ils disaient avec une ironie dangereuse, assez voisine de La perfidie :

.11 Mi: I US \< I I l'T! R IH RÉGIMl M

— \h! oui, Ehrmann, celui qui sort tou- - en ci\ il.

En tant <jue loyaux Germains, ils finis- :l par sentir là 1 1 1 1 *
- I auront.

— Nraiment, hrmann, disaient-ils, 'uniforme semble par trop lui déplaire.

h Je m'appliquais

turner toute familiarité, en même temps Leur donnei par chacun de me- prm dus \i\.' idée '!<• la courtoisie fi

\u cours (I un où nous a\ ions, au*

mêmes t. par

nèmes _ s, dans une machine

jiii nous mettait tous sous les mêmes rou-

Cini\ et bien que nous fussions du même

âng social, pas h ri«" minute |<4 u<- cessai de

i©n naître qu'ils étaient des étrangers. El chez

nème - obsession. \ des rap-

nt devant moi, à il

2r\() W SERVICE DE L'ALLEMAGNE

« Je te l'avais dit... nous l'avions deviné » je me voyais l'objet inépuisable de leurs entretiens. Parfois leurs sentiments émergeaient en ma présence :

— C'est égal, Ehrmann, il est difficile d'imaginer un homme aussi peu militaire que vous.

,) exécutais les divers exercices d'une manière très satisfaisante, mais ils ne pouvaient accepter mon allure sans raideur,

mettons le mot qui éclaire tout, ma souplesse de troupier français. Leur groupe m'observait quand je venais les rejoindre, et, comme on dénoncerait un scandale, ils s'exclamaient :

— Non, Ehrmann, cette manière de traverser la cour!...

Ils souriaient, mais en même temps, ils étaient agacés, et moi j'étais fier, car ce qu'ils voyaient de différent dans ma manière d'être,

JE MB FAIS ACCEPTER DU RÉGIMEN¹ '.> 'j l

3 disaient à chaque fois que c'était français. insi j'étais invité à me surveiller de t

pour être digne d'une si magnifique délation que les circonstances me donnaient, ujour le jour et dans le train-train de la e, il me sembla (jne le- Français se distingent des Allemands par L'urbanité, le goût ?s nuances, la générosité, entin l'altruisme, n Français est un individu pour qui les aues individus existent.

urement. il ne m'est rien arrivé d h/nque ou simplement de mémorable: non- >mme- sur le médiocre terrain d'une caserne i temps de paix : m titre d'indication,

pin- vous rapporter quelques menus inciots qui produisirent un grand effet sur n camarades •> allemands. Par exemple, un atin. quelques secondes avant l.i revue, j<* i que l'un d'eux s Y-tant appuyé contre un ur avait le dos poudré de plâtre. Le temps

manquait pour qu'il courût à sa chambré prît sa brosse et se dévêtit. Il allait et puni. En quelques coups du plat de ma ma et puis en frottant sur le drap avec me mouchoir, je fis envoler cette poussière bla che. Mon obligeance les stupéfia, et cornu il n'était

pas question, je puis le dire, que manquasse de fierté, ils doutèrent de lui roquer sans-gêne.

Aussi bien, sans que je recherche si c'est un manque d'âme ou un défaut de culture il y a, chez les Allemands de la meilleure bourgeoisie, une rudesse de mœurs, une manière pesante qui semblerait d'une mufle scandaleuse aux Français les moins dégrossis

Dans ce temps-là, le roi de Saxe anoblissait père du Saxon. C'est une des pensées de l'empereur de faire entrer les industriels les banquiers dans l'aristocratie, d'attacher à l'état des choses les gens qui ont de l'argent

JE M'AI ACCEPTÉ DU RÊGE DE LA

ent. Dernièrement, un marchand de cuir en a été nommé baron. Notre camarade eût de son père un panier de vin du Rhin. Il voulut que les volontaires de sa batterie inssent le boire chez lui. Ce qui vous semblera moins naturel qu'à des estomacs allemands. Il mit cette dégustation à onze heures. c'est-à-dire immédiatement avant le déjeuner. Je n'avais pu décliner sa politesse* j'ai comme je me souciais peu de l'inviter

mon tour, j'apportai un gros pâté de lande. Ils n'en revenaient pas et ils disaient :

— Voilà comme nous imaginons le Français aimable.

Les pauvres faits que je rapporte se planent d'une façon plus naturelle dans la suite de nos rapports qu'aujourd'hui dans mon récit. Ils ne contenaient rien où personne n'eût vu des avances, rien qui diminuât un instant. J'étais un camarade loyal, j'aimais

2^e AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

à rendre des services et, pour tout dire, à prendre barre sur les autres en leur devenant utile; certes je n'étais point le compagnon avec qui l'on se déboutonne pour des beuveries et des bavardages. Je rendais impossible toute familiarité, mais puisqu'il fallait qu'il y eût entre des Allemands et un Alsacien des rapports, ne convenait-il point que je les forçasse à m'estimer et que, par une série de faits, je les convainquisse de la qualité supérieure de nos mœurs ?

Dès le quatrième mois, je puis dire que la France avait partie gagnée au régiment. Ma situation fut consacrée lors de l'inspection de ma batterie par le général.

\ous lui fûmes présentés au manège. Tandis que le colonel, le commandant et le capitaine faisaient le cercle pour écouter le général, notre lieutenant, un peu rouge, très raide et d'une voix plutôt étranglée, com-

JE ME FAIS ACCEPTER DU RJE GIMEN

âanda avec succès deux, trois mouvement-, lais voilà (ju'il eut un lapsus, et comme ous trottions sur la piste, ayant le mur à roitc, il ordonna une ce volte à droite » ^exécutable. On entendit une rumeur des oldats. J'étais cavalier de tête. En principe, 3S Allemands s'attachent à la lettre, sans lus; 1 un d'eux, à mu place, se fut dit : « C'est affaire du lieutenant, je ne cherche rien

autre. x> Quel désastre, alors! Mais je tourai à gauche et toute la file me suivit. Le lieutenant lit encore exécuter quelques mou-

Bments, puis le général, qui ne s'était point Érêlé de causer, l' félicita.

N<>us sortîmes du manège pour nous raner -m- le côté, tandis (prune autre batterie ntrait. Le lieutenant, qui «'lait ù pied, vint onner une tape amicale à mon cheval.

Les volontaires n'en revenaient pas démon aitiative.

Il\Ç) AI SERVICE DE L'ALLEMAGNE

— Eh bien! Ehrmann, disaient-ils, vous en avez un toupet!

Le lendemain matin, a son arrivée dans la cour de la caserne, le lieutenant m'a appelé :

— Tant que vous serez un bon soldat et que vous vous efforcerez de faire aussi bien votre service, ma foi, vous sortirez en civil comme vous voudrez. C'est secondaire. Seulement, méfiez-vous de mes camarades qui pourraient être moins indulgents.

Cela d'une voix à demi joviale, à demi raide, et tout de même très militaire*

CH IPITRE W

LA. DI.HMIL;] JOURNEE

Enfin, le 3i mars, dernier jour de mon rvice, arriva.

Dans la matinée, j'acquittai diverses tai i

l'administration, puis je me mis à La ^cherche de mes officiers. Je pris régulièment congé du colonel, du commandant et u capitaine. Vrcrs onze heures, dans la cour 2 la caserne, je croisai mon Lieutenant. ni arrêté à trois pas :

— Monsieur 1»' Lieutenant, lui dis- j^ . le >lontaire Ehrmann vous annonce La fin >n servi

Il salua gentiment, me lit signe de qu'il

ma position réglementaire, et, pour la première fois, me tendit la main.

— C'est vrai, voilà votre service terminé Pas si terrible, n'est-ce pas? Vous vous ei êtes accommodé mieux que vous ne pensiez.. Maintenant, vous allez continuer vos études.. Quand comptez-vous faire vos six moi comme médecin volontaire?

— Dans trois ans, Monsieur le lieutenant après mon examen d'Etat.

— Eh bien 1 nous nous retrouvcrn quelque jour au cercle militaire, quand vou serez devenu officier.

Il avait dit cela d'un ton de camarade, san y attacher d'importance. Mon silence le surprit. Et, d'une voix plus sèche :

— Sans doute, après votre semestre, vou ferez six semaines de service pour acquéri le grade de sous-aide major?... Vous n répondez pas?

LA DERNIÈRE J<>1 RKEE 2 |Q

Je répliquai avec autant de tranquillité que je pus :

— Je compte renoncer aux services supplémentaires et, par ^uite, aux gracies qu'ils me permettraient d'acquérir : toute perte de temps a son importance dans la carrière d'un

lecin.

Il s'était un peu reculé. \ son attitude abandonnée avait succédé la raideur et la morgue des officiers allemands. Il ne regardait fixement. Je rectifiai mon attitude.

— A vous avez tort, volontaire Ehrmann.

Chez nous (il souligna le mot), il faut toujours tâcher d'obtenir un grade élevé dans l'armée; le grade apporte la considération et le prestige

Sans doute, L'expression de ma figure le contenta, car il rougit un peu et continua à insister durement :

— Mais dites donc une fois toute la vérité :

libo AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Messieurs les Alsaciens ne tiennent pas à devenir officiers Allemands.

La question, si directe, me semblait difficile à éluder, mais, pour rien au monde, sur un tel sujet, je n'aurais renié mon sentiment. Et puis je pensais : demain, je serai parti : demain, cet homme n'aura plus de pouvoir sur ma personne.

— Monsieur le lieutenant, lui dis-je, puisque vous me sollicitez de vous répondre en toute sincérité, je dois vous obéir; je dois reconnaître qu'en effet, notre tradition et notre attachement à la France nous rendent trop pénible le service dans l'armée allemande pour que nous ne cherchions pas à l'écourter le plus possible.

La franchise paisible de ma réponse parut plaire un instant à sa droiture militaire mais son orgueil l'emporta.

— Vous l'avouez donc : vous ne voulez

LA DERNIERE Jo1 Rfl '2-i I

its être officier allemand! Ainsi on \ ait l'honneur de vous l'offrir, et vous avez l'audace de le refuser. Par attachement pour la France 1 \ ous osez me dire cela en face

elle se fiche de vous, \ la France 1 Et il faut être fou. triplement fou, comme \ous

Ins ce damné pays, pour ne ; Comprendre que c'est votre bonheur que nous ous ayons repris. Nous non- devez L'ordre nté physique et morale.

Ah ! des rapports peu à peu menés juse de collaboration, comme ils tous apparaissaient maintenant artificiels ! brusquement, nous revenions à notre solide rérité, nous non- retrouvions deux ennemis ! Fixé dans L'attitude réglemendu moi- j'avais n ux Libres, et

n\ dans ses yeux lui parlaient, je ... Exaspéré par mon regard, il accunul.i . .-n vociférant, tous les Lieux communs

allemands sur la désagrégation de la France qui bafoue son armée, sa religion et toute autorité, et que l'Allemagne achèvera d'enfouir pour qu'elle cesse d'infecter le monde... Mais soudain, ma figure pale et le tremblement — c'est la fureur qu'il faut dire' — de tout mon corps, l'avertirent qu'il devenait un agent provocateur. Alors, s'interrompan net, il partit.

Des personnes croiront que j'aurais dû 1< frapper. Ce n'est point mon avis. Il ni convenait pas que je cédasse à une excitation du hasard. Pas un instant, son discours n< m'a mortifié, mais

bien plutôt je me sentai exalté, héroïsé par un grand afflux de force

Au terme de mon volontariat, comme ai début quand je m'interdis à moi-même d déserrer, j'ai su mettre ma spontanéité au-dessous de ma raison ; j'ai mainten devant mon regard les motifs qui me déci-

tion

LA DERNIÈRE JOURNÉE

dent à rester en Alsace, et je me suis gardé de ma tâche. Je n'étais pas à la disposition de cet orgueilleux Prussien pour modifier

ma ligne de conduite sur ses incartades. En • réprimant moi-même, je lui ai fait voir

un vaincu qui s'assure dans la conscience de

sa supériorité et qui demeure non conquis. L'Allemand voulait m'humilier, il m'a

enorgueilli.

Je m'éloignai avec une prodigieuse connaissance de ma plénitude et de ma domination

sur moi-même. Depuis trente-trois ans, pas

une goutte de sang de mes pères n'avait été ramassée. Sous cet assaut bestial, je me

connus, plus sûrement que dans aucune
minute de ma vie, fils de L'Alsace et de la
France.

Mes talon- résonnaient à réveiller tout un . mieit, quand je
montai le> deux étages

I »' » ii r gagner I appartement que le gigantesque

254 Al SERVICE DE L'ALLEMAGNE

maréchal des logis chef occupait avec sa femme. Je les trouvai
en pleurs ; il me dit que leur unique enfant, une petite fille de
trois ans, venait de mourir. Le pauvre géant ne pensait plus à
prendre l'attitude militaire. Je lui serrai la main, et, en gagnant
l'hôtel de la ce Ville de Baie, je fis un détour pour commander
une couronne.

Mes camarades avaient commencé leur déjeuner. Je dis la
cause de mon retard. Ils n'en revenaient pas.

— Une couronne ? Mais pourquoi faire ? \ ous quittez le ser-
vice aujourd'hui.

Le lendemain, à mon réveil, comme je m'enivrais de ma déli-
vrance, le maréchal des logis a fait irruption dans ma chambre. Il
m'a pris les deux mains et il sanglotait. Je crois qu'il aurait voulu
m'embrasser.

— Vous êtes vraiment un grand cœur,

LA DERNIÈRE JOURB ?.).j

[onsieur Ehrmalm. Au moment où je ae eux [jIu^ vous servir de rien .' Monsieur, <»n oit le dire, les Français uni plus d'humanité ue les autn

Il ma traité d<* Français ! C'est le dernier not que j'ai entendu de cette caserne et 1 un ;ux qui, de ma vie, m'aura le plus donné loisir.

CONCLUSION

Tel fut le récit de L'Alsacien Ehrmann.

Son accent était rude et parfois, dans ce « procès-verbal », Lien que je voulusse gari fliaque phrase sa Force et sa Loyauté, j'ai dû redresser des tournures. Peut-être que M. Ehrmann eût f;iit sourire un Paris frivole par Id satisfaction qu'il montrait nùmenl de ses mœurs e1 de ses allures fran- !S. On distingue chez lui quelques coukurs provinciales, qu à Pan-, avec plumoins de justesse, on déclarerait germabiques. Ce -"iit là des poussières : des pousle la frontière sur I uniforme d'un

soldat. Elles me font mieux aimer ce jeune homme qui porte dans sa solide tête rhénaru le bel héritage français.

En plus d'une réelle beauté morale, j< trouve, dans ce récit d'un volontaire, h réponse à mon problème de Sainte-Odile. Non point une solution d'idéologue, mais la vivante réponse des actes.

A Sainte-Odile, je voyais la raison d'être et le devoir éternel de l'Alsace, mais je cherchais de quelle manière nos Alsaciens d'aujourd'hui adapteraient aux circonstances présentes leur séculaire volonté de ne pas subir. Gomment agira, dans ce début du vingtième siècle, l'antique vertu alsacienne qui soumit toujours la

brutalité germanique à la spiritualité latine ? Gomment cette ce marche » demeurera-t-elle un instrument civilisateur français ?

Je me le demandais en vain.

CONC1 i -i

On ne peut plus compter sur une croyaj eligieuse pour lier à la Kranee Les Alsaciens omme du temps d'Odile le catholicisme les iait à la latinité. Leur tempérament militaire îe suffira pas davan- tage à les tenir sous le harne français, puisque, aujourd'hui, I Uleie impériale professe le culte des vertus :uerrières. Leurs inté- rêts économiques? Mais, mi -uite de noire sys protectionniste, les

produits de L'Alsace ne peuvent plus s'écouler ju 'au delà du Rhin.

Sur '[uoi don France en Alsace-

rai ne?

Ces un problème que M. Ebrmann :

*n agissant.

Après une terrible déception, il arrive, naturellement, qu'on s'abandonne à de vaines lamentations ou bien à d'impuissantes menace^. Pourtant, c'esl d'un homme faible. Qbe sert d'ouvrir Loujoura une vieille pla

Pourquoi se diminuer ou s'irriter dans le sentiment perpétuel d'une infériorité ? Par le bénéfice de l'âge, M. Ehrmann n'a pas vu, de ses yeux vu, les démoralisantes catastrophes de 1870. Mieux que ceux qui furent les témoins du malheur et qui me- surent les changements, il peut continuer de vivre. Il I ne place

pas la qualité française de l'Alsace dans le fait qu'un préfet français administre l'Alsace, ni dans le fait qu'un régiment français occupe la caserne de la place d'Austerlitz, ni dans le fait que les manufactures de Mulhouse écoulent leurs produits sur Paris. Ce sont là des faits politiques, militaires, économiques, que l'accident de 1870 a pu modifier, mais cet effroyable accident n'empêche pas M. Ehrmann de sentir en lui-même une délicatesse fière qui est l'honneur à la française, une politesse de mœurs qui est la moralité proprement française, et tout cela

CONCLUSION

si fort mêlé au sang que, si il se penche sur son cœur, il entend tout au fond : « Mieux vaut ne pas vivre que de vivre une vie où soient contrariées les tendances de mon âme. »

On posait à faux la question, quand on demandait si il convient qu'un Alsacien-Lorrain quitte ou non sa petite patrie. L'une ne partie demeurerait, une autre s'exilait : mais il était à redouter que, faute d'une juste vue du problème, ces deux résolutions demeuraient

ment infécondes. M. Ehrmann nous en-

à nous tenir à notre véritable nature. Il nous prêche d'exemple qu'il faut retourner à

■ vérité d'Alsaciens, formée héréditairement même intérieurement et du mouvement que la France. Nous devons nous efforcer à faire notre emploi, et, si quelque voie nous est bouchée ingénieusement

ement, comme ferait un dialecticien,

actes reviendront à l'assaut par un autre argument.

Préférer la France et servir l'Allemagne, cela semblait malsain, dissolvant, une vraie ruine intérieure, un profond avilissement. Les plus sages pensaient que cette contradiction engendrerait le machinisme, l'hypocrisie et tous les défauts de l'esclave ; mais M. Ehrmann se place d'une telle manière qu'une nouvelle vertu alsacienne apparaît sous notre regard. D'une équivoque est sortie une fière discipline, sans charme peut-être, ni gloire évidente, mais grave et qui réserve la force du passé avec l'espoir de l'avenir.

Du milieu de ces incertitudes, M. Ehrmann surgit comme un type. Il s'empare de la situation pour produire une nouvelle et magnifique activité conforme à l'antique activité alsacienne.

Sur cette terre alsacienne évacuée par nos

CONCLUSION •>.)

soldats, trente-deux ans après le dernier coup de fusil, d'innombrables irréguliers peuvent

encore couvrir la patrie française. Le médecin dans sa clientèle, l'avocat au Palais, l'industriel, le propriétaire rural doivent agir comme M. Ehrmann a fait au régiment.

C'est une conduite qui ne peut être réglée par des principes exacts; c'est un art auquel on propose un but.

Chacun, dans la sphère d'intérêt où il agit, se défendra de l'oublier; chacun se proposera de se maintenir et de rayonner; chacun tendra à manifester ce que la France garde de supériorité dans son échec militaire. Heureux si le vaincu parvient à mettre en suspicion, dans l'absence de ses vainqueurs, leur propre civilisation.

La besogne, modestement accomplie par M. Ehrmann à la vieille caserne d'artillerie de la place d'Austerlitz, c'est celle des Légion-

naires de Rome sur le Rhin et d'Odile à la Hohenburg. Il est une garde avancée, on disait autrefois une garde folle, de la latinité, un défenseur de nos bastions de l'Est. Au service de l'Allemagne, comme il eût été, jadis, au service de la France, il est le traditionnel héros alsacien.

Un héros ! non point ce qu'on nomme ainsi dans une médiocre littérature, mais un homme plein de sa terre et de sa race, qui, par sa libre volonté, au prix de joyeux sacrifices, se range dans sa prédestination.

Quelle honnête souplesse chez M. Ehrmann ! Dune race où la tête est si chaude, il atteint par nécessité à une sûre possession de soi-même. 11 tient à distance ses compagnons de caserne et agit envers eux, tantôt avec bonté, tantôt avec sécheresse, pour des raisons raisonnées. Est-il au monde une tragédie plus noble et plus éducatrice que ces mouvements

CONCLUSION 5>G5

l'un instinct qui s'arrête et raisonne les >bstacles ?

La vue claire et le respect du fait, voilà ce mi, en salliant à la magnanimité intérieure, onstitue le véritable héros.

Et pourtant, lorsque M. Ehrmann eut fini, e n'essayai pas de lui exprimer ma respectueuse admiration. Qui étais-je pour dire a et \lsacien français : « \ os morts se réouissent que vous accep- tiez de souffrir pour et continuer. » C'est à L'Alsace «M à la

France le dire cela. Mais l'Alsace est muette et la France empêchée.

Eh bien! M. Ehrmann peu! se pas l'encouragement : i! <vvi m- pour ressentir les passions vigoureuses, et, dans une époque m'i tant d'hommes ne se connaissent pas de •ut . celui-là, du moins, sait a quoi faire itrvir sa virilité, sa jeunesse, s»1- for es I amour et de haine.

J'avais remarqué qu'il rassemblait sur Mme d'Aoury la fleur des qualités françaises, la douce fierté, le tact, la mesure,

le sourire, et qu'il se faisait une joie d'opposer un peu naïvement cette jeune femme aux Allemandes. Aussi, pour le remercier, je lui dis simplement que je rapporterais à Mme d'Aoury l'emploi de son temps au service.

— Oui, dit-il, pourvu qu'elle consente à vous écouter de toute sa raison française.

FIN

Vote I (page 8). — Que l'un me passe un peu d'histoire. C'est au commencement du \ sic que Rome, obligée de ^e protéger elle-même, rappela en Italie les demie gions qui proté-

geaient le Rhin. L'Alsace de\ i n t tout entière la proie des barbares qui la possédaient déjà en partie, et la Lorraine fut entamé'-. Sur ces régions, les éléments celtiques et latins furent assujettis aux éléments germaniques; la langue allemande succéda au latin comme langue domina n te.

M. Pfister a relevé la limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine : elle permet de déterminer jusqu'où s'établirent en masse le* Germains des Lrrande^ invasions. Du vie siècle, jusqu'à 1871, c'est-à-dire en 11 siècles, rien n'avait bougé dans

ions. Parfois même, notre influence politique et morale monta vers l'est, plus haut que Rome n'aurait jamais atteint.

Mais, depuis trente-trois ans, nous fléchissons.

Là-dessus, je demande à traiter un point de

fait : Je vois avec inquiétude, dans la Lorraine

restée française, des chapelles où, depuis peu, l'on prêche en dialecte alsacien.

Les raisons de cette innovation sont fort touchantes et respectables.

Je ne me permettrai pourtant de les contredire. Il ne faut point que, par une fausse sentimentalité, nous collaborions aux progrès de la langue allemande sur un territoire où jamais le fond gallo-romain ne fut entamé; il ne faut point que les professeurs d'outre-Rhin, qui disent que leur nationalité va jusqu'où vont leurs dialectes, puissent s'annexer notre Lorraine sur leurs cartes linguistiques.

Que les Bretons parlent breton en Bretagne, les Provençaux, provençal en Provence, les Alsaciens, alsacien en Alsace; fort bien, à condition que ces provinciaux soient bilingues. Mais sur notre nouvelle frontière de l'est, il faut considérer un intérêt national : je ne puis rester indifférent au fait qu'il y a un siècle, nous

avons porté notre langue sur la rive droite du Rhin, et que j'entends, au début du xxe siècle, des prêches publics en allemand dans Lunéville et dans Nancy. Le patriote qu'est l'évêque de Nancy acceptera, j'espère, la justesse des observations que je lui soumets.

I NOTES

h il (page 27). — On pourrait multiplier les preuves de cet esprit constructeur de la loi allemande, en opposition avec l'esprit niveleur et égalitaire. tranchons le mot, destructeur de notre législation. — Tandis que la France défend que l'on reste dans l'indivision plus de cinq ans. [Allemagne permet de reculer le partage d'une succession à trente années. — L'Allemagne donne au père plus de latitude que chez nous pour avan-

: l'un de ses enfants, ou même un étranger. m- En France. une donation faite du- son vivant

le [>« re à l'un de ses futurs héritiers ne demeure à celui-ci que jusqu'à concurrence de la quotité disponible au moment de la succession.] Allemagne, cette générosité ne sera pas décompté pourvu qu'elle ait précédé de dix ans au moins le

- du père.

:i 111 1 page 85). — Les Mosaciens-Lorrains subissent des institutions mal appropriées à leur degré de civilisation. Excellente peut-être au delà du Rhin, telle volonté du nouveau * sera

ruptrice, en deçà. Par exemple, une vente d'immeubles, aujourd'hui, en Alsace-Lorraine doit être passée en justice ou devant notaire, pour

être valable. Au contraire, selon la loi française elle vaut dès que les parties sont d'accord sur U\ chose et sur le prix, et cet accord peut être prouvé par des témoins, par des lettres privées et par | serment. La légalité française se fonde sur l'honnêteté des parties. Mais devant le tribunal allemand aucun témoignage ne peut être invoqué, pas même le serment. C'est la mort de la parole d'honneur. Et des hommes de loi m'ont dit qu'ils étaient effrayés de l'affaiblissement d'honnêteté produit en peu de temps par cette légalité nouvelle.

Note IV (page 88). — Les descriptions du mont Sainte-Odile, ce centre de la contrée, ce: nombril de l'Alsace, comme auraient dit les Grecs/, sont fort nombreuses. Citons une belle variation littéraire de Taine dans ses Essais de Critique et d'Histoire et, pour sa rigueur historique, l'ouvrage de Ch. Pfister, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de Sainte-Odile. Au monastère, ce que l'on vend de mieux, c'est une Sainte-Odile, patronne de l'Alsace, publiée en 1901, par M. Henri Welschinger dans la collection Les Saints.

NO I

Note Y (page 90). — Sur la côte de Sion. la chose est certaine, Hosmerthia était adorée et elle guérissait; presque toujours, son nom se lie à celui du Mercure Gaulois, son frère et son amant. ■ ré. lui, sur le Donon. C'est un malheur que nous soyons ignorants

des vertus de cette Rosmertha, car elles durent passer à la \ierge chrétienne qui, selon la coutume, lui fut suhstituée.

Non; VI (page 198). — En njo.î. les recrues allemandes faisaient généralement deux ani les mauvais soldats, trois.

APPENDICE

IF M ! ALLAIT PA s ÉMIGRI R

Français, à vous juger sur certaines conversations et sur quelques articles des journaux que vous lisez, vous ne possédez pas une idée précise des conditions morales où vivent les annexés en \ - 1 ce-Lorraine.

Si les Alsaciens-Lorrains enduraient les brutalités qui dégradent l'Irlande, comme ils nous intéresseraient! Leur misère vous emplirait d'émotion. Mais vous leur en voulez un peu de ce qu'ils ne sont point assis tout nus sur les décombres de leurs fermes. \li ! nous fûmes bien naïfs dotant applaudir, il y a vingt-cinq ans, les plaintes sur l'Alsace-Lorrainc dans I meerts. » Et

vous commence! de raconter quelque petit voif que vous fîte-en Allemagne.

En traversant l'Alsace, voui avei vu depuis

votre wagon, des blés, des vergers, des vignes, des houblons, des bestiaux, du soleil et des gens bien vêtus. Dans Metz et dans Strasbourg, votre cocher vous montra de vastes monuments tout neufs où l'on n'a pas épargné la dépense. Les vieux indigènes vous parlèrent bonnement des tarifs douaniers, de la canalisation de la Moselle ou du Rhin, voire de la Comédie-Française. Un Al-

Quelqu'un, pour qui vous aviez des lettres, vous traita avec courtoisie, et le soir, en buvant de la bière meilleure et moins chère que chez vous, vous pensiez simplement que nous sommes à plaindre d'avoir perdu de si riches provinces. « La victime, disiez-vous, c'est moi ! »

Après cela, vous avez poussé au delà du Rhin, en Allemagne. L'Empire allemand met en façade ce qu'il a de plus beau, sa puissante administration, et vous n'avez pas pu distinguer ce qui vous choquerait à l'usage, à savoir l'infériorité des mœurs allemandes. Cependant votre esprit s'élargissait : « Peste ! disiez-vous, ces Alsaciens-Lorrains sont annexés à une nation forte et ils profitent de bien beaux chemins de fer, de bureaux de poste incomparables, et d'une discipline supérieure. » Je ne dis pas que vous priez Guillaume de vouloir

LPPI SDK I.

rien régner sur la France. Tout le monde ne cause pas avec l'Empereur. Mais, par un phénomène assez simple, vous vous imaginez/ le soir que Alsaciens-Lorrains sont enchantés et qu'ils ne pourraient plus redevenir Français.

Eh bien ! mon cher voyageur, vos observations ne sont pas seulement d'une insipide trivialité, je les déclare fausses. Vous n'avez rien vu, rien compris. C'est à croire que vous pensez avec votre

esprit plutôt qu'avec votre cerveau. Recommencez/ votre voyage, au coin de votre feu, avec un livre de Bazin. Vous avez parcouru les rues et les brasseries : il vous mènera dans les maisons et dans les consciences.

Entrons chez les Oberlé. De bons bou un type de famille re-
produit sur la terre J'Ai i des milliers d'exemplaires. IU habitent
l'une de ces innombrables maisons riantes que

is a\c/ vues de votre wagon; ils exploitent une lie.

\ ici d'abord le grand-père. Il a été député protestataire après
la guern aujourd'hui un

vieillard, presque paralytique et aphasique. v demi- gâtisme
n'a pas affaibli sa protestation i»

sa retraite, il demeure intraitable et révolté contre la catas-
trophe qui le fit Allemand.

Son fils, Joseph Oberlé, qui dirige aujourd'hui la scierie, était
autrefois dans les mêmes idées irritées. Mais il s'est vu mené près
de la ruine par L vigueur que déploie l'administration allemand<
contre les « mauvaises têtes » . (Cette puissance, qu< vous admi-
rez dans l'administration allemande, fail d'elle un merveilleux
instrument pour saisir et broyei qui lui déplaît.) L'égoïsme éco-
nomique a triomphe en Joseph Oberlé du patriotisme, et, pour
répare] la fortune de la famille, d'année en année, il esl devenu
conciliant. Aux prochaines élections., il pourra être candidat du
gouvernement. C'est l'industriel ambitieux et fier de sa richesse;
c'esl l'homme aux idées pratiques : « A quoi bon s'obstiner! l'Al-
lemagne est trop forte et la France se désintéresse de l'Alsace. »

Sa défection n'est pas allée sans souffrance; il a dû rompre des
amitiés, des liens de toutes sortes. Sa femme est une Alsacienne,
c'est-à-dire une épouse soumise et une mère excellente. Elle ne
pardonne pas à son mari ses opinions nouvelles, mais son devoir

est de se soumettre. Elle accepte de l'accompagner dans ses visites officielles, puisque

APPENDICE

son abstention lui nuirait. Elle souffre en silence. Pour épargner de tels tiraillements à son fils et à sa fille, Joseph Oberlé les fait élever en Allemagne. Alors que la fille a pris goût à l'éducation cosmopolite de son pensionnat de Baden-Baden et que, tout occupée des trois langues qu'elle parle, de sa bicyclette, de son lawn-tennis, elle ignore la nationalité alsacienne, le fils a été poussé par un instinct secret à lire, à s'initier au génie de la France. Sa vie en Allemagne a produit un résultat tout opposé à celui qu'attendait son père : il a appris à mépriser et non point à haïr les Allemands; il a reconnu la générosité et le goût du français en comparaison d'une civilisation toute de discipline et d'érudition. Ce jeune homme froissé par la prédominance constante chez les Allemands de la raison sur le cœur, par la dureté du frottement social, par leur absence de nuance et de mesure dans les relations d'homme à homme, par l'implacabilité et l'absolutisme dans toutes les circonstances où son hérité de culture française voudrait du tact et de la « gentillesse ». Enfin, le fatras de l'érudition l'écœure, car il a un besoin inné de clarté et de spontanéité.

Cette réaction d'un jeune Alsacien-Français

'IS' AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

contre le germanisme (exagéré encore par l'Impérialisme et par la Prusse), je vous la décris exactement, mais en termes insuffisants. C'est qu'il n'est pas facile d'éclairer ces profondeurs de

la conscience où se gardent les germes déposés par deux siècles de culture française.

Joseph Oberlé destine son fils Jean à une carrière dans l'administration d'Alsace-Lorraine. « Je me rallie pour vous, mes enfants ; j'en souffre, vous en aurez les bénéfices. » Mais le jeune homme refuse; il reprendra plus tard la scierie. En attendant, installé dans la maison paternelle, il parcourt les coupes de bois, en compagnie d'un frère de sa mère. Celui-ci, l'oncle Ulrich, est un type très fréquent. C'est l'homme qui hait les Allemands, qui vit dans la montagne pour les éviter et qui guette toujours l'heure où paraîtra le premier pantalon rouge. C'est un grand chasseur ; il a une longue-vue sur le dos, « qui a vu le derrière des Prussiens à Iéna ». D'ailleurs, il n'agit pas. Que pourrait-il? Il est excellent et stérile. Dans leurs promenades, le jeune Oberlé apprend à connaître son petit pays d'où son père l'avait écarté. Toutes les idées qui flottaient en lui deviennent fermes :

\p]i \ni< i:

il être bon Alsacien, servir sa terre et compatriotes.

Malheureusement, l'époque approche où il doit faire son année de volontariat. Son père a ch< pour lui Je plus brillant régiment (!<■ Strasbourg In officier de ce régiment brigue la main de sa sœur rencontrée dan- un bal officiel. Ce projet de mariage est une grande souffrance pour le jeune Alsacien qui senl ce qu'un tel fait contient d'immoral et de désastreux. Lise/ Bazin, lisez la grande scène dramatique où le \jeil Oberlé, le grandpère qui se désespère de > >ir sa maison devenir Allemande, ordonne à son petit-fils de partir. « \ a-t'en ! •> trouve-t-il la force de crier. Jean Oberlé passe la frontière.

Je ne vous raconterai point davantage le roman. Il vaut littérairement par le pathétique. 'I vaut socialement par la vérité des types, l'aime moins intrigue, faut-il le dire? Certaines renconti

!ain dîner ne sont point possibles entre \lsa-

t Allemands; et puis, pourquoi compliquer

une désertion l'émigration de Jean Oberlé? Il

pouvait si paisiblement prendre le train avant que

d'entrer au régiment! M. Bazin n'est point saturé

et sursaturé d'Alsac< . cela se sent. Mais la hardie

est fortement posée et je ne saurais assez dire avec quelle justesse d'accent dans l'émotion, avec quelle vérité, quelle loyauté dans les portraits.

... Je me retourne vers le voyageur qui, au début de cet article, trouvait nos annexés si heureux.

Tiens ! cette maison riante, ces beaux jeunes gens, cet industriel orgueilleux et solide, ce vieux grand-père vénérable, cette mère si douce, sereine, estimable ! Aurions-nous cru que tous ces types d'humanité moyenne cachaient un tel drame? En effet, si l'un des messieurs Oberlé est monté dans votre wagon et si vous lui avez demandé du feu pour votre cigarette, il ne vous a pas ouvert, en même temps que sa boîte à allumettes, son cœur. Mais, vous m'entendez bien, chez tous les Alsaciens, chez tous les Lorrains, il y a des puissances de drame. Dans chaque famille, et comprenez bien ceci, dans chaque conscience, il y a de la discorde. Dans chaque conscience? Oui, c'est le plus grave. L'opération politique qui consiste à détacher par force une province

d'une nation et d'une civilisation, pour la transporter dans un autre groupe social, compromet l'unité morale de chacune

APPETSDICF

des dmes annexées. L'annexion imposée obscurcit le devoir. Elle force à recourir aux casuistes. Vous faut-il des exemples? Quelle est la règle qui s'impose avec évidence à un AUicien-Lorrain soldat allemand, en cas de guerre franco-allemande'* Manquera-t-il à son honneur de soldat allemand et désertera-t-il .' lirera-t-il sur ses frères français? lirera-t-i] sur ses camarade^ de chambrée aile— in.mds ?

Bazin nous a décrit une des tragédies de l'annexion. La vie, avec ce qu'elle a de varié, de peu analogue, de spontané dans mille sens divers, crée en Alsace-Lorraine mille tragédies qui toutes naissent de ceci, que nos soldats furent vaincus en 1870.

(Faisons en passant notre profit de cette observation et déclarons bien haut que la première sauvegarde de la moralité, c'est d'avoir des fusils, canons, des soldats disciplinés et des chefs non contestés.)

Là-dessus le Français à qui « l'on u'en fait pas accroire », celui qui a v en Msace et qui

onstaté la germanisation, me ramène au principe de notre querelle :

•>.Sf>

— En tout cas. Bazin me donne raison. Voilà ce Joseph Oberlé, un gros industriel, qui accepte le fait accompli et qui se fait Alle-

mand. Voilà sa fille qui se désole de ne point épouser un ollicier allemand.

— Permettez, voyageur ! Cette petite pécore eût préféré un joli hussard de chez nous. Vous voyez bien qu'elle ne comprend rien à son fiancé allemand, pour qui elle est également une lettre close. Que Mlle Oberlé ne pense jamais à la France, il n'empêche que la pauvre innocente est préparée par deux siècles de culture française à sentir à la française. Il n'est pas mal du tout, son officier allemand. J'admire M. Bazin de n'avoir pas dégradé cet adversaire. C'est avant tout un solide compagnon, de bonne race guerrière, orgueilleux plus qu'on ne saurait dire, et par conséquent hautain, autoritaire, très brave en outre. Il faut savoir le point central d'un militaire prussien, sa fidélité absolue à son empereur. « Nous sommes les fidèles Germains. » Mais voilà ce qu'ignore, ce que ne peut pas sentir cette petite fille ; elle demeure stupéfaite de la brutale décision avec laquelle son fiancé la quitte pour jamais et court après le frère déserteur qu'il vou-

AP1M \hl< I

draïl faire fusiller. Avec un officier français, il) aurai! eu, je crois, des accommodements : peutêtre une certaine générosité envers ta jeune fille eût- elle été comprise, excusée, conseillée même par les camarades de l'officier ; peut— être le cas d'un vaincu <{ui retourne à sa patrie d'origine n'eût-il bas jeté le déshonneur sur nne sœur amoureuse.

Cette générosité large et qui nuance ses ji ments selon les cas, la jeune Oberlé l'espérai! :

st que ses sentiments ne s'accordent point avec l'intraitable « fidélité » allemande ; c'est qu'elle est Française.

Qnanl au père, à Josepb Oberlé, je ferai injure à mes lecteurs si je croyais utile de leur démon-

r qu'il fait l'Allemand par intérêt, mais qu'il en esl fort contrarié, honteux, et jusqu'à en souffrir. En tous pays, nous connaissons les ralliés. Mi ! que les pantalons rouges apparaissent au défilés

Saverne qu'immortalisa Turenne, et ce candidat officiel au Reichstag redeviendra un fameux Français. El personne, dans cette embrassade générale, ne voudra lui faire d'affront. D'autant qu'il dé- , ploiera un zèle! \près tout, ce Josepb Oberlé,

t quelqu'un comme Ugolin qui mangeai! enfants pour leur conserver un père : il trahi! la

France pour qu'un Français garde une autorité sociale en Alsace.

Et je ne jurerais point que Joseph Oberlé se trompe î Peut-être l'histoire, qui ne considère que les résultats, saura-t-elle plus de gré aux Alsaciens qui maintinrent en Alsace le sang alsacien, et, par suite, la culture française, qu'à ceux qui se replièrent sur la France.

Il obéit h son grand-père, le vaincu de 70, plus qu'à son instinct propre et à sa confiance dans la vie. ce noblejeune homme qui passe la frontière et se réfugie chez nous. Certes, nous l'accueillons avec une grande sympathie, parce que nous avons besoin de ces bonnes races de l'Est qui manquent d'éloquence et qui prennent le temps de penser avant de parler, mais la scierie passera aux mains des Allemands ! A-t-il réfléchi là-dessus avec une parfaite abnégation ? Une influence germanique se substi-

tuera sur les pentes de Sainte-Odile à une famille terrienne, pleine, qu'elle le sache ou non. des forces et des voix de la France. Jean Oberlé, généreux garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros ? Ne quittez point l'Alsace ! — « Kh ! dit-il, qu'y puis-je faire d'utile, humble suspect en face d'un empire colossal ? » — Je ne

APPENDICE 's<i

vous demande point d'agir, mais seulement de vivre. Je ne vous demande même point de protester, mais naturellement chacune de vos respirations sera une respiration rythmée par deux siècles d'accord avec le cœur français. Demeure/, un caillou de France sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt :

LA COLfSCII \<:i AI -\CII nm

Je causais avec Stanle) : Dans ma trav* Je l'Afrique, nie dit-il. au milieu d'immensités que désole une perpétuelle anarchie, un petit chef endit de véritables services. Pour les reconnaître, à ce noir sympathique et à son entou

_rens bien incapables de s'inventer une reli-

. je donnai le christianisme. Ils en comprirent

ce qu'ils purent, mais ce fut fait de l'anarchie :

ils avaient dès lors un lien social, aujourd'hui

le pet i t chef r(sur un vaste territoire <>ù le

i u d'un passant a mis une façon d'unité mo-

I time ce fait que m'a fourni un homme, un

■ritable homme t non point un idébl niais

un dur Anglais positif. Les plus humbles

-> et nous-mêmes, si nous voulons \i\re et h<>rs de I iale.
rien qui

'ÀÇf'2 AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

terreur, ignorance et misère), il faut d'abord que nous ayons en commun quelque sentiment qui m soit plus discuté, qui donne une prise et qui permette à telles paroles, à tels actes d'accorder soudain toutes nos âmes. Autour de la vérité fournit par Stanley, pour peu qu'elle s'adapte à la race e' au climat, une tradition, une civilisation indigènes ne manqueront point de se former. Il n'y faut que de l'esprit de suite.

Hélas ! cette tradition, mille causes venues du dehors peuvent la gâter, la détruire...

On écrirait un beau livre sous ce titre : « Comment les nations finissent ! » Mais d'abord on voudrait savoir sur quoi elles se fondent. De quoi sont faites la conscience française ou l'allemande ou l'anglaise? Nul principe général. C'est une série de cas ou d'espèces.

Il y a bien des manières, pour un pays, de posséder l'unité morale. Le plus souvent, des institutions traditionnelles ou bien une dynastie fournissent un centre, fixent une direction, lient tous les mouvements, accordent les efforts (comme si un plan avait été combiné par un cerveau supérieur) et inspirent enfin les sentiments de vénération nécessaires pour qu'un individu accepte de se su-

APP1 KDII I

bordonner. D'autres fois, certaines collectivités arrivent à prendre conscience d'elles-mêmes organiquement ; c'est le cas pour l'anglo-saxonne et la teutonique, qui sont de plus en plus en voie de se créer comme races.

Les Alsaciens ne sont pas liés entre eux par quelque attachement à des institutions ou à une dynastie indigènes, ils ne se connaissent pas comme une race particulière ; et pourtant il y a une conscience alsacienne !

C'est que, dans la souffrance, les peuples naissent à la vie morale, s'unifient et se resserrent sur leurs réserves héréditaires. Sous le dur sabot du cheval de Napoléon, l'Allemagne s'éveilla, se définit, lia ses mouvements; de même. l'Italie du Nord sous l'Autriche. La conscience des antiques populations qui habitent la marche d'Alsace, s'est formée, s'est condensée, dirais-je, sur un territoire bien défini que pressent alternativement les Celtes et les Germains. C'est au milieu des plus brutales émotions que les Alsaciens ont pris une claire

ice commune de leurs ressources, leurs besoins, de leur centre et de leur but. Une claire connaissance ou parfois rien qu'un vif sentiment. (C'est pour faire une unité morale, Elle

est au service de l'Allemagne

durera tant que les Alsaciens considéreront leur libre disposition d'eux-mêmes comme favorable à leur bien-être et à leur honneur, tant qu'ils jugeront qu'à renier leur nationalité, ils se diminueraient. Cette volonté de vivre, ce petit pays l'a eue à travers les siècles, mais depuis trente-trois ans, chaque jour, elle va par-

lant plus haut et plus clair. Jadis notre territoire était sectionné en une multitude de comtés, seigneuries, prévôtés, bailliages, évêchés, abbayes, villes libres et terres nobles ; puis nous nous fondîmes avec complaisance dans les destinées françaises : aujourd'hui les Alsaciens se connaissent comme les citoyens d'une même patrie. Ils aspirent à régler eux-mêmes leurs intérêts matériels, et, pour maintenir les conditions les plus favorables à leur culture morale, ils ne voient rien de mieux que de se rattacher à la terre de leurs morts. Dans leurs âmes leur nationalité est si vivante que la pire injure, c'est s'ils disent à l'un d'eux : « Tu n'es plus un véritable Alsacien. » Que l'univers déclare s'il a vu jamais, dans aucun siècle, aussi clairement que dans la minute présente, le caractère, le rôle et la volonté de cette petite Alsace qu'il admire et qui le gêne ?

On voudrait marquer, définir, aider (le tout.

■rièvement, mais un y reviendra cette conscience collective de Y \lsace : on voudrait donner leur plein à deux institutions récentes : la Revue alsacienne illustrer et le M alsacien, qui sont à la fois des téni es et des moyens de cette perfotance nationale.

R me alsacienne iltastr

Il ne faut point oublier que notre \ie alsacienne est un phénomène assujetti à des c nditions déterminées, à celles-là mêmes qui, durant des siècles, présidèrent à notre formation; aus ur un

patriote alsacien, quelle tâche plus utile que de marquer ce n<:o | de nous incliner à les aini-

\ cette tâche, sans raideur ni pédanterie, la nne illustrée s'emploie. Elle se prop d'être un cours d'éducation alsai iplète.

Elle ramène notre imagination jusqu'à la préhistoire. Elle les anthropologues expose de quelles races se peupla d'abord le sol de la vallée rhénane, et comme les premiers alsaciens, qui étaient des Celtes, s'attaquèrent, pour les dominer, aux forces naturelles qui nous pressent en-

re. Mai-, fort justement, il aux périodes

modernes que la revue s'attache de préférence, car nous avons nos plus pressants devoirs envers les générations dont nous sommes les héritiers immédiats : il faut que nous mettions aux mains de nos fils un bagage reçu de nos pères, qui le tiennent

I eux-mêmes d'une chaîne obscure, infinie...

Biographies des Alsaciens qui se firent remarquer dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie, dans la politique, à la guerre ; descriptions géographiques ou pittoresques de notre terre ; détails sur les coutumes et sur l'art indigènes ; nécrologie au jour le jour de nos notables : tout doit servir, car de quoi s'agit-il, en somme ? Il s'agit, ne l'oublions point, de favoriser chez les enfants

., alsaciens toutes les influences familiales, régionales, historiques et professionnelles : il s'agit de

Ils raciner dans la terre de leurs morts. Ils n'en, tireront point une règle expresse, mais une sorte de piété infiniment riche et vibrante, une orientation qui, sans les contraindre, leur désignera leur honneur propre.

La Revue alsacienne a le bon sens d'accumuler des faits alsaciens et de laisser le lecteur subir paisiblement l'action de ce cli-

mat moral qu'elle lui compose ou restitue. Elle vaut comme une enquête

AL'TI M [(I. 29

indéfiniment ouverte, mais elle éwte de conclure par un système du parfait Alsacien. Aussi bien, la tradition alsacienne (non plus qu'aucune tradition) ne consiste point en une série d'affirmations dont on puisse tenir catalogue, et, plutôt qu'une façon de juger la vie, c'est une façon de la sentir : je la définirais volontiers une manière de réagir commune en toute circonstance à l<>us les Alsaciens. Il y a une discipline alsacienne, — disons le mot : une épine dorsale alsacienne. Celui qui naît entre les Vosges et le Rhin, d'une longue suite de générations'toutes dressées par les mêmes conditions de vie, est physiquement prédisposé à sentir les choses d'une certaine manière. Les morts lui ont créé une sorte d'automatisme moral. Même s'il quitte ses tombeaux, il ne sera pas nécessairement un déraciné ; où qu'il aille et plongé dans les milieux les plus dévorants, il demeurera la continuité de ses pères et, pendant un long temps encore, participera de la conscience alsacienne (1).

!i Signalons à n<>s li 'Austrasic, revue <iu |>a\-

sin et (!<• Lorraine, qui <•-(édité et selon les mêmemef vu<

1 Metz, place Saint-Louis, 50, — et la Revue lorraine illus-

ruc des < 'ai iii- s, Ymo . que fortifie encore la p»li t.-

revue le Pays lorrain. 1 1 ellt-ntes publication! inimenl »•!

genl Ici" bastions '))• la France à l'Est

Le Musée alsacien.

Dans les profondeurs de cette conscience alsacienne, il y a plus de ressources qu'on n'en peut amener sous le jour de la raison. Certains mots éveillent chez un digne Alsacien un si grand nombre d'idées que c'est comme le bruissement de la forêt sous un coup de vent ; mais, plus profondément encore que ne feraient les mots, certaines images, tels paysages, tels objets, peuvent ébranler en nous des pensées flottantes, des songes sans forme, des aspirations indéterminées, tout le pêle-mêle qui sert de support à notre âme raisonnante. Aussi des chapitres d'histoire, des biographies, des portraits de nos plus illustres morts, bref la Revue alsacienne illustrée, c'est parfait, c'est indispensable. Mais, pour émouvoir notre vénération déjà avertie, instruite, rien ne vaut la figure même de l'Alsace.

Il n'est point de patriote complet, s'il n'a erré avec familiarité sur les routes et dans les sentiers de la plaine et de la montagne et dans les rues de nos villages. Le terroir nous parle et collabore à notre conscience nationale aussi bien que les morts.

APPENDICE

C'est même lui qui donne à leur action sa pleine efficacité. Les ancêtres ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne, ("est en maintenant BOUS DOS yeux les ressources du sol

alsacien, les efforts qu'il réclame. Ici - services qu'il rend, les conditions en lesquelles s'est développée notre race forestière, agricole et vigneronne, que nous comprendrons comme des réalités et non comme des mots nos traditions nationales -

ustensiles, les outils et les

sel<»n un type traditionnel, avec des matières du pays, ont été' lentement appropriés à toutes ;

par le climat, par les coutumes, par les besoins de la vie. Témoins sim le notre

ces objets insensible^ nous disent sans erreur quelles furent chez nos ancêtres les manières de \i\re et de chercher le bonheur. Il est nécessaire de les

(recueillir. Le patriotisme, en tous (à Baie,

dai Nuremberg), s'appuie sur l'etnogra-

phie, science gtu rire méthodi-

quement 1 pies El voilà pourquoi,

\ents alsaciens viennent d r le

Muséi alsacien, qui double el complète la !!■

mlsnricnnc illustré

Marquons-le d'abord avec force : on ne veut point assembler dans des vitrines des objets beaux ou pittoresques ; on veut reconstituer des milieux et des scènes de la vie alsacienne pour fournir un tableau fidèle des coutumes de l'Alsace.

Les organisateurs du Musée alsacien parcourent le pays, et, dans chaque village, ils répètent :

— N'avez-vous pas quelques objets qui vous viennent de famille et dont vous ne fassiez rien ; des outils, des armes, des meubles, des habits du temps passé ?

— Oh ! nous n'avons rien de rare.

— Voulez-vous que nous montions sur votre grenier ?

Dans les premiers mois, avant que les séries commençassent à se constituer, on n'en descendait jamais les mains vides. Et, notons-le en passant, maintes fois les plus pauvres gens, puisque c'était pour faire aimer l'Alsace, refusèrent qu'on les payât. Ils disaient :

— Emportez 1 nous serons assez contents si c'est dans le Musée.

Bien que l'ethnographie ne cherche ni la beauté ni le pittoresque, il arrive presque nécessairement que ses collections enchautent les artistes, car ce

APPENDICE 301

qui fat adapté à un usage précis, durant une longue suite de temps, chez un peuple noble, ne saurait manquer de style. Telles quelles d'ailleurs, ces vieilles choses ébranlent la piété filiale, la vénération d'un Alsacien. Les gens du peuple ne sont pas prêts pour juger et comprendre les tableaux et les sculptures ; mais quand ils voient dans un musée un objet dont usaient leurs grands-pères, ils se le montrent avec un attendrissement secret et ils disent : « Nous sommes d'une nation à part, puisque ces anciens costumes, cette huche, ce rouet, ces images de baptême arrêtent l'étranger 1 » Voilà des passants devenus songeurs et qui sentent le fil de la race.

Celui qui visite la vieille maison du quai Saint- Nicolas est d'abord arrêté par la façade, ornée d'une échauguette et couronnée d'un toit immense, qui date de la fin du xvi^e siècle. La cour pittoresque avec ses galeries circulaires en bois lui offre un

exemple tout à fait typique de l'architecture alsacienne. Il parcourt l'immeuble, dont certaines parties remontent au xw siècle; il examine tous ces objets usuels et familiers, ces meubles ornés de peintures, de marqueteries <<u d'incrustations, ces

poêles de faïence [teinte, ces ftrmeS à devises,

pots à via en faïence blanche el ces canettes en étain, ces moules à gâteaux ou à fromages, ces coiffes de paysannes qui permettent de reconstituei toute l'histoire à travers les âges du fameux « nœud alsacien », ces nombreux costumes féminins de soie, de velours, de toile, lamés d'or ou d'argent, brodés de paillettes, égayés de dentelles... 11 esl amusé et instruit. Une petite heure de plaisir vient de le renseigner, mieux que ne le ferait toute une vie de lecture sur la civilisation matérielle en Alsace, sur notre « culture des sens » si admirée des Allemands, qui rangent sous cette expression l'architecture, l'ameublement, la tenue des maisons, l'art culinaire et toutes les commodités.

Pénétrer ainsi dans la demeure close et, je puis dire, dans l'intimité de nos notables, de nos bourgeois et de nos paysaDS, pour un étranger, c'esl un magnifique divertissement : c'est sortir de soimême. Mais pour un Alsacien, c'est mieux encore, c'est se replier sur soi-même.

Repliement qui n'est point vain attendrissement ou sommeil, mais reprise d'énergie au contact de nos morts. Nous sommes les prolongements de nos; parents. Pour fortifier notre personnalité, il faul nous placer dans une suite et nous tenir liés à ceux

APPENDICE

je qui nous avons hérité. Il importe à notre santé morale que nous laissions les concepts fondamentaux de Q03 mort- parler en nous. Comment ■ mieux les entendre que si nous maintenons les conditions de vie où ils se développèrent eux-mêmes ?

Cet humble trésor familial de l'Alsace, pendant une longue suite de siècles, à travers mille vicissitudes, nos pères le constituèrent. Il ne non*; aide point seulement à connaître son roi et sa reine. l'Alsacien fier et tenace. l'Alsacienne ordonne tendre. 11 nous élève au-dessus de la minute présente, au-dessus de notre courte destinée et des misères passagères. En nous rattachant à toute la lignée des ancêtres, il nous enseigne que nous sommes les héritiers d'une Longue gloire. De Bandes et puissantes nations, aujourd'hui favorisées, n'existaient pas encore, que déjà l'Ai ■ lait à la civilisation générale. 11 est bon qu'un peuple s'estime à sa juste valeur, pour qu'il refuse le subir des influences parfois inférieures. Quand les alsaciens voient leur supériorité, que nul ne ■n teste, ils sentent grandir leur contentement

ntérieur et aussi leur volonté de demeurer Alsaciens.

30! \ AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Ces objets inanimés, dans ces salles silencieuses, semblent baignés d'une quiétude comparable à la paix où reposent nos morts. Ils vont pourtant vivifier nos âmes. C'est ici notre maison paternelle à tous, c'est ici l'atmosphère où se prépara l'héritage de vertus dont il faudra qu'à notre tour, sous peine de déshonneur national, nous transmettions à nos fils le vivace dépôt.

TABLE

TABLE

\\ un -Propos I

kpiTiiE L — Un paya welclie » sub-
mergé 1

ni m: II. — Légitimité de la famei
méfiance lorraine . . ig

(.iiMiii.i III. — i H»' Parisienne en Usa

L >rraine ... \i>

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/auservicedelalleoobarr>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.